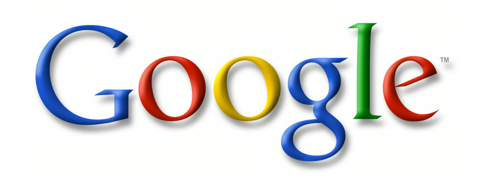








ŒUVRES

DE M. A. JAY.

[illegible]

ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME [illegible]

[illegible]

[illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Maurice Chazin

ŒUVRES

DE M. A. JAY.

I.

OEUVRES

DE Mr A. JAY,

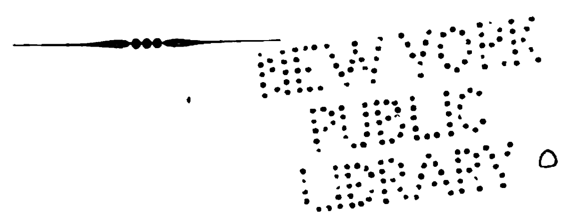
MEMBRE DE L'INSTITUT,

ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME I.

CONVERSION D'UN ROMANTIQUE.

ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE POLITIQUE EN FRANCE.



PARIS.

SAUVAIGNAT, LIBRAIRE,

RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE, 1, PRÈS LE CARREFOUR BUSSY,
ET QUAI MALAQUAIS, 3.

1839.

1. French literature - Collected works

IMPRIMERIE DE A. HENRY,
Rue Gît-le-Cœur, 8.

EXPLICATIONS

PRÉLIMINAIRES.

Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos
Ducimus, et litus sterili versamus aratro.

(JUVÉNAL.)

Nous versifions toujours : nous ne sentons pas que c'est tracer sur le sable d'inutiles sillons, et labourer un stérile rivage.

La Conversion d'un Romantique devait paraître au mois d'août dernier. Je prenais déjà des mesures pour l'impression, lorsque je fis connaissance avec M. Victor Hugo, qui luttait à cette époque contre la censure ministérielle en faveur de *Marion Delorme*. Comme l'intéressante histoire de mon poète du siècle est accompagnée de réflexions qui peuvent jeter quelque défaveur sur les produits dramatiques de la jeune littérature, je réprimai le sentiment d'impatience si naturelle aux éditeurs, qui se regardent comme les pourvoyeurs nécessaires des besoins intellectuels de la société. M. Victor Hugo est si agréable dans ses manières, d'une modestie si rare dans son langage, que je regrettai presque l'engagement que j'avais pris de mettre en lumière la miraculeuse conversion de Joseph Delorme. Je ne voulus pas du moins mêler les attaques légitimes de la critique lit-

téraire aux injustes tribulations d'un autre genre qu'éprouvait ce jeune écrivain; je fus même assez heureux pour lui rendre quelques uns de ces légers services que les hommes de lettres qui sont seulement divisés sur des questions d'art et de goût ne devraient jamais se refuser les uns aux autres : je pris le parti de *Marion Delorme* contre un ministre qui lui défendait l'entrée de la scène, ouverte à tant d'autres héroïnes du même genre. Mais, comme il était facile de le prévoir, l'arrêt de proscription fut confirmé.

Mon attention, distraite quelque temps par des sujets plus graves, revenait enfin sur le précieux manuscrit; je rêvais déjà, comme les autres éditeurs mes confrères, au brillant succès qu'il allait obtenir, lorsque j'appris inopinément que la Comédie-Française, composée d'acteurs si intelligents et de juges si éclairés, avait reçu d'enthousiasme une nouvelle pièce de M. Victor Hugo : c'était ce fameux *Hernani*, cet illustre brigand, qui, plus heureux que *Cromwell* et *Marion Delorme*, devait, disait-on, complétement régénérer le théâtre caduc de Corneille et de Racine. Cette nouvelle me fit encore suspendre la publication dont j'allais m'occuper : je n'étais pas fâché d'apprécier au théâtre même la valeur réelle du drame romantique. Les deux partis qui divisent la république des lettres se prononçaient avec énergie : d'un côté je voyais du fanatisme; mais ne pouvait-il pas y avoir quelque préven-

tion de l'autre? C'est ce que je voulais juger en connaissance de cause : je priai donc Joseph Delorme de reposer tranquillement dans son tombeau; et j'attendis avec patience le beau jour de sa résurrection.

Ce jour est arrivé; l'expérience décisive a été faite : le drame d'imagination s'est montré sur la scène; il a paru avec toute la pompe des costumes, des décorations, tout le prestige de la curiosité habilement excitée. Je n'hésite plus maintenant à le déclarer, *Hernani*, et les pièces qui lui ressemblent, ne sont que des mélodrames beaucoup moins intéressants que ceux qui se jouent sur les boulevarts; ils auront la même destinée : la foule y viendra, comme s'il s'agissait de voir un monstre, un jeu capricieux de la nature, tel, par exemple, que l'enfant bicéphale, *Ritta-Christina;* mais, la curiosité satisfaite, ces informes productions d'une imagination déréglée tomberont dans un insultant oubli; les maîtres de la scène ne seront point détrônés.

Il n'y a de nouveau dans *Hernani* qu'un langage qui n'a pas de nom. Ce langage fait mentir la définition du maître de philosophie de M. Jourdain, qui prétendait qu'on ne peut parler qu'en prose ou en vers. Le style d'*Hernani*, comme celui de *Cromwell*, est une espèce de jargon bâtard qu'on ne sait comment qualifier, qui n'a ni la mesure du vers, ni le mouvement naturel de la prose. Si la pensée n'y

avorte pas, elle en sort sous des formes ridicules. La langue divine de Racine serait-elle abandonnée pour ce dialecte niais ou sophistiqué? Je ne veux pas le croire : ce serait un signe manifeste de dégradation intellectuelle. De quelque fanatisme que soient animés les partisans de ces tristes compositions, quelque habileté qu'ils déploient pour se former un public adulateur, quels que puissent être les ménagements trop visibles de quelques complaisants journalistes, le vrai public jugera en dernier ressort, et la littérature nationale ne subira pas une si honteuse révolution.

« Nous sommes originaux, s'écrient nos réformateurs, sur tous les tons; nous sommes originaux; » nous devons tout à l'inspiration; nous filons nos tissus dramatiques comme l'araignée, qui trouve en » elle-même les matériaux de ses toiles artistement » entrelacées. Nous ne vivons que de créations. »

Et non, vous n'êtes pas originaux. M. Dumas est-il original lorsqu'il met sur la scène le roman entier de *Vander-Velde* (1), *Christine de Suède?* Je ne vois là qu'une servile imitation. L'analyse de *Cromwell,* que vous regardez « *comme le type du drame* « *moderne en France,* » cette analyse faite avec

(1) Les romans de Vander-Velde ont été traduits par M. Loëve-Veimars avec un talent remarquable.

conscience prouvera que ces prétentions d'originalité ne peuvent séduire que les personnes peu versées dans la connaissance des littératures étrangères. Prenons pour exemple Hernani lui-même.

L'idée première de ce drame appartient à Prior (1), auteur d'un charmant poème intitulé *Henry and Emma*. Le sentiment passionné d'Emma pour un inconnu n'a rien qui blesse les convenances et paraisse invraisemblable. Le poète anglais a pris soin d'en marquer la naissance et les progrès ; le lecteur est préparé à l'énergique résolution que prend la jeune fille d'unir sa destinée à celle d'un homme rejeté par la société et en guerre avec elle. Après un dialogue admirable de naturel et de poésie, Henry, touché de tant de sacrifices et de dévouement, se fait connaître pour le noble héritier du comte Edgar : alors la voix du poète s'élève, et le souvenir d'un illustre et puissant guerrier lui inspire un chant de gloire et de patriotisme.

M. Victor Hugo, en traversant le romanesque, est tombé dans l'absurde. Ce n'est pas là ce qui constitue le génie de l'invention. Dona Sol et Hernani sont dans une position pareille à celle d'Henry et d'Emma ; seu-

(1) Ce poème, plein de grâces et de naïveté, est imité lui-même d'une vieille ballade anglaise, *the Nut-brown maid*.

lement, cette situation ne paraît pas naturelle, rien n'en justifie la singularité. Hernani, comme son modèle, se déclare, au dénouement, l'héritier d'une noble famille; mais l'incident du cor est une extravagance qui blesse la raison et la vérité historique. Le suicide, dans les idées populaires du seizième siècle, était une grave offense envers Dieu et la société; nulle idée d'honneur ne pouvait y être attachée, surtout d'honneur castillan, que domine encore aujourd'hui le sentiment religieux. Cette mort violente n'a d'autre mérite que celui de fournir à une actrice, autrefois mieux inspirée, l'occasion d'imiter les effrayantes convulsions d'une longue agonie, ornement obligé du drame moderne, précieuse ressource d'une école incapable de soulever d'autres émotions que celles de l'horreur et du dégoût.

On a beaucoup vanté la scène originale où Ruy de Silva montre à don Carlos les portraits de ses ancêtres, qui lui défendent de livrer un proscrit à la vengeance du prince. L'idée est dramatique; c'est ce qu'il y a de mieux dans Hernani, à part la trivialité affectée du langage. Malheureusement pour l'honneur de l'originalité romantique, cette scène est empruntée d'une tragédie anglaise de Shiel, intitulée *Evadné*. M. Victor Hugo n'a fait que substituer des portraits à des statues, ce qui ne prouve pas une grande puissance d'imagination. Dans la pièce de M. Victor Hugo, don Carlos demande au vieux Silva la remise

du brigand Hernani ; dans celle du poète anglais, le roi de Naples sollicite le déshonneur d'Évadné. Celle-ci, en montrant au roi les images de ses ancêtres, arrive comme Ruy de Silva à celle de son père. Mettons en présence les deux poètes, et voyons si l'imitateur est supérieur au modèle. Ces rapprochements ne sont pas sans quelque intérêt ; ils servent souvent à dégager les questions enveloppées de sophismes.

LE ROI.

C'est votre père !

ÉVADNÉ.

Oui, oui, c'est bien mon père ! cette âme sublime, généreuse et presque divine, dont la mémoire, eût-il laissé sa fille sans asyle et sans appui dans le monde, serait un héritage qui pourrait faire l'orgueil d'une princesse! mon père, que nul après lui n'égala en honneur, en vertu, en pure intégrité ! Voilà bien ce sourire où se réfléchissait la bonté de son âme. Sire, savez-vous ce que fut mon père ?

LE ROI.

Un homme, je me plais à le dire, rempli de hautes et nombreuses vertus.

ÉVADNÉ.

Quoi, rien de plus ? Je vais aider votre mémoire. Lorsque le dernier roi de Naples cherchait parmi les plus nobles de son royaume un homme vertueux auquel il pût confier votre jeunesse, mon père fut trouvé le plus digne. Il vous plaça, jeune encore, dans l'aire de l'aigle. Sous son aile vous apprîtes à vous élancer à la gloire ; il vous prodigua ses précieux soins ; et il fut un temps où l'on put croire que vous en étiez reconnaissant. Sa vie entière vous fut consacrée ; et sa mort !... Ah !

sire, qui vous fait tressaillir? Il combattait à vos côtés dans les plaines du Milanais : il vit une épée menacer votre poitrine, s'élança, reçut le coup, et mourut à vos pieds. Me trompé-je, seigneur? ne mourut-il pas pour sauver votre vie? (*Elle s'élance vers la statue.*) Image glacée, quoique ce sein soit inanimé, et que le sang ne circule pas dans ces veines, laisse-moi te serrer dans mes bras et te presser contre mon cœur. Sire, je suis prête : venez détacher ces faibles bras et m'arracher de ce marbre sans vie. Accordez aux services de mon père le prix que savent donner les princes, en me ravissant l'innocence, et en me couvrant d'un opprobre éternel.

LE ROI.

Elle a fait entrer le remords dans mon âme!

Voyons maintenant quel parti M. Victor Hugo a tiré d'une situation dont l'analogie avec celle d'Evadné est frappante, en ce sens que la vue des statues et des portraits est destinée à changer une détermination royale qui n'est pas toujours immuable.

DON HENRI GOMEZ.

Cette tête sacrée,
C'est mon père : il fut grand, *quoiqu'il vint le dernier.*
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami; mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre;
Il fit *tailler en pierre un comte Alvar Giron,*
Qu'à sa suite il traîna, jurant, par son patron,
De ne point reculer que *le comte de pierre*
Ne tournât front lui-même, et *n'allât en arrière.*
Il combattit, puis *vint au comte* et le sauva.

DON CARLOS, *hors de lui.*

Mon prisonnier !

Il était difficile de tirer un plus mauvais parti d'une heureuse pensée dramatique. Les sentiments d'Évadné sont vrais et naturels ; sa situation présente, le souvenir d'un père qui vécut et mourut avec gloire, en expliquent l'exaltation. S'ils éveillent le repentir dans l'âme du prince, ils excitent à un haut degré la sympathie des spectateurs : Shiel connaissait les avenues du cœur humain.

Qu'on me dise maintenant quelle impression doit produire sur don Carlos et sur le public la mémoire de ce *Ruy de Silva,* qui a fait *tailler en pierre* un comte Alvar Giron, et a juré qu'il ne reculerait pas à moins que *ce comte de pierre ne tournât front.* Cela n'a-t-il pas tout-à-fait l'air d'une mauvaise parodie? Ne faut-il pas renvoyer ce comte de pierre avec *les électeurs de drap d'or* et *les cardinaux d'écarlate,* qui figurent d'une manière si bouffonne dans le monologue gravement burlesque de don Carlos auprès du tombeau de Charlemagne. Je le demande sérieusement aux amis de M. Victor Hugo, n'y a-t-il pas quelque cruauté de leur part à se pâmer d'admiration devant de pareilles inepties? Cela peut-il les autoriser à insulter le buste de Racine, et à injurier Voltaire? N'éprouvent-ils pas quelques remords à encourager un jeune homme, heureusement doué,

à suivre une carrière où le succès même est une honte. Pour moi, je plains sincèrement M. Victor Hugo; je le plains de perdre son talent en vains efforts pour nous ramener à l'enfance de l'art dramatique; je voudrais parvenir à le réconcilier avec le bon sens et la grammaire, dont il a secoué le joug importun : c'est un service que je lui rendrais de bon cœur, même en le dispensant de la reconnaissance.

Hernani est composé d'après le système adopté pour le drame de *Cromwell*. Les observations que cette dernière pièce a suggérées, sous le rapport de la composition et du langage, s'appliquent naturellement à la première : je renvoie donc le lecteur, que ne rebute point une critique raisonnée, à l'analyse de *Cromwell*.

Peut-être trouvera-t-on dans quelques passages de cette analyse le ton de la critique un peu vif. Il aurait pu être modifié; mais le temps est venu, dit M. Victor Hugo lui-même, de parler franchement. Nous répondons à cette invitation, en écartant toutefois avec soin ce langage d'insulte et de dénigrement plein de colère qu'on remarque avec peine dans les observations littéraires des professeurs de la nouvelle école. Ils vous disent nettement que la littérature classique est frappée de stérilité (1); que les

---

(1) Cette assertion est absurde. Au moment où je trace ces

écrivains qui ne se rangent pas sous la bannière romantique sont des hommes dénués d'esprit, de talent, d'imagination, et qu'on doit les regarder comme des ombres qui ont la permission de quitter leurs tombeaux. M. Sainte-Beuve, fervent disciple de Ronsard, s'est fait remarquer parmi les détracteurs les plus acerbes des renommées contemporaines; il ne craint pas apparemment les représailles.

La Conversion d'un romantique se termine par une scène de fantaisie dont les personnages ne pourraient se rencontrer dans le monde que par un hasard singulier. C'est comme *un drame d'imagination*; il n'y a point de réalités. J'en excepte M. Sainte-Beuve (1),

lignes, j'apprends que M. Pongerville, auteur d'une traduction de Lucrèce pour laquelle il a fallu une création originale de style, va publier des *Épîtres philosophiques*, qui ajouteront à sa renommée; M. le comte de Ségur, écrivain plein de goût, penseur ingénieux, fait paraître une *Histoire de Louis XI*, digne d'un talent si souvent éprouvé; M. de Sénancourt, dont tout le mérite sera bientôt reconnu, va livrer aussi à l'impression une nouvelle édition de ses *Libres Méditations*, production originale et d'une haute philosophie. Voilà la stérilité de l'époque.

(1) M. Sainte-Beuve méritait une exception. On ne saurait pousser plus loin que ce jeune écrivain l'oubli du respect pour soi-même et pour le public. Voici comment il traitait dernièrement, dans un journal estimable d'ailleurs, les hommes de lettres qui ne partagent ni ses doctrines littéraires ni ses sympathies : « Une poignée d'hommes *médiocres* et *usés*, *libéraux*, à

et M. le comte de la Roche-Noire. Ce dernier est un de ces jeunes hommes *que le temps*, suivant l'énergique expression de Montaigne, *entraîne à reculons*. Il est vrai qu'il se montre partout où la mode rassemble ses adorateurs. Je l'ai remarqué au grand bal de l'Opéra, donné cet hiver en faveur des pauvres; il dansait avec une des plus aimables *patronesses* de cette œuvre de charité; il ne manque jamais une première représentation, à quelque théâtre que ce soit, et a fait rage à celle d'*Hernani;* il est connu à la cour comme à la ville; on le voit caracoler aux promenades de Long-Champs; il ne néglige pas même les séances de l'Institut. De là est venue, sans doute, l'impossibilité de trouver un masque assez épais pour cacher sa physionomie.

Maintenant je prends congé du public. Je me suis imposé une tâche pénible, mais utile; je l'ai remplie comme un devoir.

A. J.

» ce qu'on dit, mais obéissant à un triste esprit de rancune lit-
» téraire ou philosophique, seraient à la veille de laisser encore
» une fois *le génie sur le seuil*, pour s'attacher à je ne sais quel
» candidat *bénin* et *banal* qui fait des visites depuis quinze ans. »

Voilà de quelle manière M. Sainte-Beuve parle des membres de l'Académie française qui laissent son *génie sur le seuil*. Il faut espérer qu'un tel genre de critique aura peu d'imitateurs.

INTRODUCTION.

Every absurdity has now a champion
to defend it. (GOLDSMITH.)

—

Jeune homme, prends et lis!
(DUCLOS.)

Puisqu'il est maintenant décidé qu'un éditeur ne peut publier un ouvrage, en sûreté de conscience, sans indiquer de quelle manière le manuscrit est tombé entre ses mains, il faut bien que je me conforme à l'usage. La coutume, ou la mode, est une puissance souveraine dont les caprices sont des lois. Malheureusement, il n'y aura rien de romanesque dans mon récit; le personnage principal est même un de ces êtres prosaïques qui passent dans le monde sans avoir jamais

éprouvé une inspiration de génie. Il est vrai qu'à l'exemple de plusieurs éditeurs, je pourrais recourir à la fiction: qui m'empêcherait de supposer que le manuscrit de Jacques Delorme s'est trouvé dans une cassette au bord de la mer, à la suite d'une tempête ou d'un naufrage; ou bien qu'il a été sauvé d'un incendie, dont la description commencerait à échauffer le lecteur? Il ne manque pas non plus de vieux monastères, où, par une nuit sombre, je découvrirais mon manuscrit au milieu des ruines, à l'aide d'une torche, dont les feux lugubres m'environneraient de mille formes fantastiques, qu'il ne tiendrait qu'à moi de changer en spectres menaçants. Voilà de nos jours comment on saisit dès la première page les imaginations rêveuses, et par quel moyen on se lance avec succès dans la littérature du siècle; mais j'avoue avec humilité que j'ai peu de respect pour cette lit-

térature, dont l'enfance me semble une vieillesse prématurée; je demande pardon à la nouvelle école d'une assertion si téméraire, et je reviens à mon sujet.

Jacques Delorme naquit vers la fin du dernier siècle, dans un gros bourg voisin d'Amiens; ceci est un fait de notoriété publique, et je suis surpris que le biographe de Joseph Delorme ait déclaré avec assurance que son héros était fils unique. J'ai cherché les motifs d'une erreur si importante, et j'en suis encore réduit aux conjectures. Il est vrai que Jacques était né d'un premier lit; sa mère mourut en lui donnant le jour, et Thomas Delorme le père, qui exploitait une ferme considérable, se remaria bientôt avec Jeanne Lecouturier, excellente ménagère, et célèbre dans tout l'arrondissement d'Amiens par la bonté de ses fromages à la crème. C'est à cette union que

Joseph doit sa naissance. Je me suis souvent demandé pourquoi le biographe dont je viens de parler a négligé ces détails historiques pour nous entretenir « de » voix intérieures, de plaintes sourdes » et confuses, de vagissements mysté- » rieux d'une âme qui s'éveille à la vie ; » et pour nous représenter Joseph com- » me un sauvage couché sur le sable, » prêtant l'oreille au murmure immense » et incompréhensible des mers » (1).

Voilà des phrases sonores, mais dont le sens échappe à ma pénétration ; et plutôt que d'y réfléchir, je reprends ma simple histoire.

Il n'y avait que trois ans de différence entre l'âge de Jacques et celui de Joseph.

---

(1) Vie de Joseph Delorme.

Leurs premières années, quoi qu'en dise notre biographe, n'offrirent rien de remarquable, et je ne sais où il a trouvé » que la jeune imagination de Joseph » allumait la flamme qui devait lui » être si fatale un jour, et lui procu» rait des rêveries fraîches, riantes et » dorées, comme un poète les a dans » l'enfance (1). »

Les deux frères, loin de s'occuper de rêveries dorées, jouaient depuis le matin jusqu'au soir avec les enfants du village, sans s'inquiéter du présent et sans songer à l'avenir. Thomas Delorme y pensait pour eux. Lorsqu'ils furent sortis de l'enfance, il se rendit à Amiens pour demander conseil à son beau-frère, Jérôme Lecouturier, une des fortes têtes

(1) Vie de Joseph Delorme.

du pays, et qui tenait avec beaucoup de distinction la meilleure auberge de la ville. Il faut que je fasse encore une querelle à l'historien de Joseph, qui, dans la vue sans doute de donner plus d'importance à ce personnage, affirme qu'il allait tous les ans passer deux mois de vacances au château d'un vieil ami de son père. D'après les mémoires que j'ai sous les yeux, et dont je garantis l'exactitude sous ma responsabilité personnelle, je suis en mesure de prouver que Jacques et Joseph n'ont passé leurs vacances hors du logis paternel qu'une fois ou deux, dans la maison de l'oncle Jérôme. Je crains que notre historien ne ressemble à Don Quichotte, qui prenait toutes les auberges pour des châteaux.

Après une longue conférence, Thomas et Jérôme décidèrent que les deux frères suivraient les cours, l'un de l'é-

cole de droit, et l'autre de l'école de médecine. L'idée de faire de Jacques et de Joseph un avocat et un médecin souriait à madame Delorme, qui, au milieu des travaux de la laiterie, disait souvent avec orgueil à son mari : « Dieu » merci, nous aurons deux docteurs dans » la famille ! »

La prédilection marquée dont Joseph était l'objet ne doit pas empêcher de rendre justice aux procédés du père Delorme à l'égard de Jacques : il fut envoyé en pension, avec son frère, chez un bon curé du voisinage, parent éloigné de la famille, qui savait un peu plus de latin que la plupart de ses confrères. Ils y restèrent quelques années, et vinrent ensuite à Paris pour y achever leurs études. Lorsqu'on faisait observer à Thomas Delorme qu'il aurait dû placer au moins un de ses fils dans le commerce, et qu'il

était singulier qu'il leur fît apprendre à tous deux le latin, il avait coutume de répondre : « Laissez-moi faire! Moi qui » vous parle, quand je mène ma charrue, » je pense quelquefois que, si mon père » m'avait mis au collége, j'aurais des » idées que je n'ai pas, et que je serais » tout au moins capable de chanter au » lutrin et d'être marguillier. Quelque » métier qu'on prenne, ai-je entendu » dire à des hommes d'esprit, le latin ne » gâte rien. »

Les deux frères firent d'assez bonnes études au collége de Saint-Louis : ils n'étaient pas cités en premiere ligne, mais on convenait qu'ils entendaient passablement leurs auteurs, surtout Joseph, dont l'imagination commençait à fermenter ; il eut même, au concours général, un prix de poésie latine. Cet événement lui fit prendre une assez haute idée de lui-

même, et n'a pas été sans quelque influence sur son caractère, ennemi de la contradiction.

. Au sortir des classes, les deux frères commencèrent leurs cours.

Je n'ai connu Joseph que par sa biographie et les récits de son frère, que je rencontrais souvent, quelques années plus tard, chez un notable habitant d'Amiens qui passe ordinairement l'hiver à Paris.

Je ne sais quels documents le biographe de Joseph a consultés; mais sa narration est pleine d'erreurs matérielles dont je vais encore citer un exemple.

Il fait mourir Thomas Delorme pendant que Joseph était en bas âge : le fait est qu'il ne mourut qu'après avoir vu ses enfants embrasser les professions aux-

quelles il les avait destinés ; c'était même une des consolations de sa vieillesse; et, pour ne laisser aucun doute sur la vérité de cette assertion, je vais rapporter textuellement les dernières paroles qu'il prononça sur son lit de mort, en donnant sa bénédiction à ses enfants ; je les tiens de Jacques lui-même, qui les garde dans sa mémoire comme un souvenir religieux.

« Mes enfants, leur dit-il, je sens que » mon heure approche ; le médecin s'a- » buse, ma journée est finie, et je ne dois » plus songer qu'à dételer. C'est à vous » maintenant à faire votre sillon, et à » semer pour recueillir. Je vois que vous » pleurez, et cela m'attendrit. Soyez-vous » bons frères l'un à l'autre ! Souvenez- » vous qu'il n'y a jamais eu que d'honnê- » tes gens dans la famille Delorme ! J'es- » père qu'avec l'héritage que je vous

» laisse, et le latin que vous avez ap-
» pris, vous vous pousserez honorable-
» ment dans le monde. Pensez quelque-
» fois à moi et à votre pauvre mère, qui
» vous aimait tant, et que je vais re-
» joindre! »

Après avoir rendu les derniers devoirs à leur père, Jacques et Joseph reprirent leurs occupations. Le premier obtint quelques succès au barreau. J'avais presque cessé de le voir lorsqu'un jour je reçus sa visite.

« Je viens, dit-il, vous demander un
» service. Je suis forcé de quitter Paris
» pour un temps que je ne saurais encore
» déterminer. Des affaires importantes
» m'appellent à Mexico, où je vais soi-
» gner les intérêts d'une maison de com-
» merce dont je suis l'avocat, et qui m'ac-
» corde toute sa confiance. J'espère que

» cette expédition aura pour moi d'heu-
» reux résultats. Voici maintenant de
» quoi il s'agit : vous m'avez souvent en-
» tendu parler de mon frère Joseph, qui
» étudiait en médecine. Après avoir ob-
» tenu son diplôme, il fut attaché à l'un
» des hôpitaux de Paris, où il suivait
» sa carrière, à la satisfaction de ses su-
» périeurs, lorsqu'il lui arriva un grave
» accident : il se mit en fantaisie qu'il
» était poète. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à ces mots, et de faire observer à Jacques que cet accident, si commun de nos jours, ne présentait pas un caractère de gravité bien alarmant.

« Si fait, si fait, me répondit-il vive-
» ment, le cas est grave. Cette maudite
» envie de rimer absorbait entièrement
» mon frère ; il négligeait ses devoirs les

» plus essentiels; et ce qu'il y a de pire,
» c'est qu'il s'était fait un système de lit-
» térature qui semblait annoncer quel-
» que lésion du cerveau. Croiriez-vous
» qu'il s'était mis dans la tête de faire
» une révolution en poésie, sous prétexte
» que le siècle lui appartient, et que
» tous les poètes qui existent, et qui ont
» plus de trente ans, sont d'un autre siè-
» cle que le nôtre. Il disait que depuis
» quarante ans il n'y avait plus de talents
» en France; qu'il ne fallait pas compter
» au nombre des écrivains les membres
» de l'Académie française, et les hom-
» mes de lettres du temps de l'empire;
» qu'on devait les regarder comme des
» PERRUQUES (1), dont la mode était pas-

---

(1) *Perruque.* Cette expression signifie, dans l'argot romantique, une personne raisonnable; elle est toujours prise dans un sens injurieux. C'est le trait

» sée, et qu'aujourd'hui il fallait abso-
» lument recommencer la littérature. »

Je répondis à Jacques Delorme qu'il avait existé à toutes les époques de ces novateurs sans crédit, qui, à défaut de talent, cherchent à se faire distinguer par des opinions extraordinaires, et que cette folie me paraissait inoffensive.

« Vous vous trompez, répliqua De-
» lorme : cela va plus loin que vous ne
» pensez. La fureur s'en mêle ; vous ne
» sauriez croire dans quel accès d'indi-
» gnation tombait mon pauvre frère
» lorsqu'il m'arrivait d'insinuer devant
» lui que tous les poètes âgés de plus
» de trente ans n'étaient pas enterrés,

---

le plus spirituel que les disciples de Ronsard aient jusqu'ici lancé aux partisans des lettres françaises.

» et composaient quelquefois des ouvra-
» ges qui obtenaient l'approbation du
» public. Il bondissait alors sur sa chaise,
» en s'écriant qu'il n'y avait que cinq
» poètes en France, M. Victor Hugo,
» M. Lamartine, M. Alfred de Vigny,
» M. Emile Deschamps, et M. Sainte-
» Beuve. Nous ne sommes, ajoutait-il
» avec un air de triomphe, nous ne som-
» mes ni continuateurs, ni imitateurs:
» nous sommes créateurs; nous nous ser-
» vons même d'une langue particulière,
» que nous avons arrangée d'après les
» besoins du siècle. Crois-tu que notre
» génie se laissera mener à la lisière de
» Boileau et se débattra dans les entraves
» de Racine! Non, j'en jure par les fan-
» tômes de Victor Hugo, et le cor d'Al-
» fred de Vigny, nous commençons une
» nouvelle ère de poésie. Nous vous don-
» nerons de l'incroyable, de l'affreux,
» du terrible, de l'extravagant; et s'il le

» faut, le diable lui-même remplacera
» votre vieux Apollon. Nous aurons
» comme les Anglais notre école satani-
» que. Plus de Muses, plus de Vénus,
» d'Amours et de Grâces; le dix-neu-
» vième siècle n'en veut pas, et nous
» sommes ses exécuteurs. Si le public
» répugne à nous suivre, tant pis pour
» lui; nous déclarons le public PERRU-
» QUE incorrigible, et nous marchons
» en avant.

» — Ceci devient un peu plus sérieux,
» répliquai-je à Jacques Delorme : il y a
» en effet quelques symptômes de folie
» dans ces absurdités. Mais, au bout du
» compte, ce ne sont que des rêveries,
» plus dignes de pitié que de colère. Il
» est fâcheux que des jeunes gens dont
» quelques uns ont montré du talent dans
» leurs premiers essais, et qui auraient
» pu faire honneur à leur siècle et à leur

» pays, se livrent à de pareils travers.
» En réclamant l'indépendance en litté-
» rature, ils sont partis d'un principe ex-
» cellent en lui-même; mais ils ne font
» pas attention que toute liberté, quelle
» qu'elle soit, a besoin de limites. Dans
» la société, ce sont les lois qui lui ser-
» vent de frein; en littérature, c'est le
» bon sens. Tout ce qui choque la rai-
» son, tout ce qui trouble l'ordre, doit
» être proscrit, comme indigne d'une
» nation civilisée.

» — Mon frère, répondit Delorme,
» était convaincu qu'on ne pouvait res-
» susciter la poésie qu'en renonçant à
» toute idée philosophique. La littératu-
» re dont tu me parles, me disait-il, c'est
» de l'ancien régime, et nous ne voulons
» rien conserver de l'ancien régime.
» J'avais beau lui faire observer que le
» bon sens est de tous les régimes; il

» voulait, ajoutait-il, faire table rase. Il » accusait aussi la grammaire d'être de » l'ancien régime, et prétendait que ses » règles étaient des chaînes qu'il fallait » briser. »

Je demandai alors à Jacques Delorme pourquoi, en me parlant de son frère, il ne faisait jamais usage du temps présent.

« C'est où je voulais en venir, reprit- » il, et cela me ramène au service que » j'attends de vous. Joseph ne pense plus » aujourd'hui comme il pensait il y a six » mois; son irritation s'est calmée, la rai- » son lui est revenue. Ce n'est pas sans » peine que nous sommes parvenus à lui » purger le cerveau de toutes les folles » visions qui s'y étaient logées; mais en- » fin le succès a passé nos espérances; il » ne veut plus entendre parler de ses an- » ciennes doctrines, et regrette amère-

» ment qu'on ait publié sous son nom un
» recueil d'extravagances rimées, et de
» pensées ridicules; enfin sa guérison est
» parfaite. Il a jeté au feu Ronsard, Al-
» fred de Vigny, William Schlegel,
» Emile et Antoni Deschamps, ses au-
» teurs favoris, et s'est remis à la lecture
» d'Horace, de Racine et de Boileau. Je
» sais même qu'il a souscrit pour une
» nouvelle édition de Voltaire; et je l'ai
» surpris, il y a peu de jours, lisant à la
» dérobée les poésies de J.-B. Rous-
» seau.

» Comme je le félicitais de ce change-
» ment, il me dit en me serrant la main:
» Mon ami, cela vaut mieux que les cru-
» dités sataniques de mon ancienne
» école. Je suis revenu avec délices et
» admiration aux chefs-d'oeuvre de nos
» vieux classiques. D'ailleurs j'ai repris,
» comme tu sais, l'exercice de ma profes-

» sion, où jespère me distinguer, et j'ai
» l'espoir d'un établissement honorable.
» Je m'aperçois qu'à l'époque où nous
» sommes, il n'y a d'estime que pour
» les travaux utiles à la société.

» Maintenant, ajouta Delorme, je vais
» vous expliquer ce que j'attends de vo-
» tre obligeance : j'ai rédigé, pour l'avan-
» tage de la génération qui s'élève, le ré-
» cit détaillé de la conversion de mon
» frère ; c'est un miracle plus surprenant
» que celui de la croix de Migné. J'y
» marque les progrès du mal, et les
» moyens curatifs qui ont été employés.
» Voici le manuscrit, que je vous prie
» de publier pendant mon absence.

» — Y pensez-vous, lui dis-je brusque-
» ment ! ne connaissez-vous pas la race
» irritable des poètes ? Songez donc aux
» dangers que vous m'exposeriez à courir ?

» La nouvelle école a tout le fanatisme
» d'une secte naissante ; elle a jeté la
» terreur dans la république des lettres ;
» tout est frappé de stupeur. Voulez-
» vous que j'excite contre moi la colère
» de tous les hommes à doctrines ou sans
» doctrines ? Non, non ; cherchez une
» autre victime !

» J'ai cherché, et je n'ai trouvé que
» vous. Il faut aujourd'hui quelque ab-
» négation de soi-même pour confesser
» la vérité, et rester fidèle au bon goût.
» Personne ne veut s'exposer à des ini-
» mitiés, qui, pour être littéraires, n'en
» sont pas moins acerbes. Quant à vous,
» vos prétentions sont si peu élevées que
» vous ne risquez pas grand'chose ; votre
» amour-propre n'aura guère à souffrir
» des épigrammes et des sarcasmes. Peut-
» être même ne parviendront-ils pas à
» leur adresse ! Enfin, vous êtes le seul

» à qui je puisse confier mon manuscrit.
» Je vous le livre sans réserve : c'est une
» bonne œuvre que je vous propose ; et
» je n'accepte point de refus.

» — Eh bien, je m'offre en sacrifice ; je
» me dévoue aux dieux infernaux pour
» le salut de la république ; vous serez
» imprimé ; je braverai pour vous le
» Trilby (1) de M. Charles Nodier ; le
» Vertige (2) de M. Victor Hugo, nain
» bizarre et cruel, qui jette les voya-
» geurs dans l'abyme, et le Diable (3) de
» M. Alfred de Vigny, bondissant dans

---

(1) *Trilby*. Le lutin d'Argail, qui, lorsque les villageoises filent au coin du feu, monte et descend avec leur fuseau.

(2) *Le Vertigo*. M. Victor Hugo en a fait un nain, dont la description fait frissonner.

(3) *Le Diable*, héros du poème d'*Éloa* par M. Alfred de Vigny.

» la poussière comme un tigre éveillé.
» Adieu; faites un heureux voyage; et
» souhaitez à votre tour que ma barque
» échappe aux écueils, et arrive à bon
» port. »

—

LA CONVERSION

D'UN ROMANTIQUE.

Every absurdity has now a champion
to defend it. (GOLDSMITH.)

CHAPITRE PREMIER.

RÉVOLUTIONS DANS LA LANGUE POÉTIQUE.

—

Ex fructibus eorum cognoscetis eos.
(*Evang. sec.* S. MATTH., c. 7, v. 20.)

Je rends grâces au profond écrivain qui a bien voulu enrichir la jeune littérature en publiant la *vie*, les *poésies* et les *pensées* qui ont paru sous le nom de Joseph Delorme, mon frère ; il s'est acquitté de cette tâche avec un admirable talent. Il est vrai qu'il avait à sa disposition le journal où sont con-

signées les principales circonstances de la vie du pauvre Joseph ; mais il a eu besoin d'une patiente et romantique sagacité « pour suivre, » avec une curiosité mêlée d'émotion, les » épanchements de chaque jour, dans les- » quels s'en allait obscurément une sensibi- » lité si vive et si tendre ; et pour ne pas » laisser périr tout-à-fait ces soupirs de dé- » couragement, ces cris de détresse, qui » étaient devenus des chants de poète ; ces » consolations pleines de larmes qui s'étaient » passées dans la solitude entre la Muse et » lui (1). » Je ne saurais cependant m'empêcher de faire ici une observation. Mon frère, qui aurait applaudi avec enthousiasme à cette sensibilité qui s'en va obscurément dans les épanchements de chaque jour, se serait révolté contre *la Muse* (2) ; il avait une répugnance ex-

---

(1) Vie de Joseph Delorme.

(2) Je dois relever ici une erreur, légère à la vérité, mais qui ne doit pas se trouver dans un ouvrage où l'exactitude est poussée jusqu'au scrupule. Ce n'est

trême pour l'ancienne mythologie, qu'il voulait à toute force remplacer par les djinnes, les gnômes, les salamandres, les farfadets, les revenants, les sorcières, et les exécuteurs des hautes œuvres. Je me rappelle qu'un jour, causant avec lui de ses inspirations poétiques, je me servis par inadvertance du mot de *Parnasse* : la sensibilité de mon frère fut excitée par cette expression justement proscrite ; et, laissant tomber la plume de corbeau qu'il tenait mélancoliquement entre ses doigts, il me prit la main, et me dit avec émotion :

« Jacques, je t'en supplie, si tu m'aimes,
» ne te sers jamais devant moi de ces expres-
» sions mythologiques ! Parle-moi de la Grè-
» ve, des cimetières, des vieilles églises, des

---

pas contre *la Muse*, mais contre *les Muses*, que se révoltent les adeptes de la nouvelle école. Au reste, cette distraction échappée à Jacques Delorme est la seule dont il se soit rendu coupable.

(*Note de l'éditeur.*)

» tours crénelées, des pointes de rochers!
» C'est là que doivent s'inspirer les poètes
» qu'un goût invincible pour la rêverie,
» et d'ordinaire une douloureuse conformité
» d'existence, intéressent aux peines de cœur
» harmonieusement déplorées. »

Je lui donnai ma parole d'honneur que cela ne m'arriverait plus. Alors, je vis, pour me servir de son langage, je vis « comme
» l'ombre d'un sourire glisser mystérieuse-
» ment sur ses lèvres rouges, et une étin-
» celle bleue jaillir de ses petits yeux; sa sa-
» tisfaction intérieure se réflétait dans ce
» miroir vivant des affections humaines; il
» reprit sa plume avec vivacité, et la fit
» voyager de nouveau sur des pages emprein-
» tes de tristesse. »

Mais, tout en remerciant le sublime historien de Joseph, j'ai deux reproches à lui faire : le premier, c'est d'avoir caché au public que Joseph avait un frère qui lui a rendu de grands services, en assistant à sa vie tout intérieure, dont il surveillait les crises avec

sollicitude. Le second reproche est plus grave : conçoit-on que ce cruel éditeur ait tué mon frère d'une phthisie pulmonaire, compliquée d'une affection de cœur, tandis qu'il a joui constamment de la meilleure santé du monde : je parle de la santé physique. Il était encore au bal trois semaines après sa mort : car Joseph aime beaucoup à se trouver

Parmi les chants, les jeux, les rires babillards (1).

Il faut donc bien se garder de prendre à la lettre cette phthisie pulmonaire, compliquée d'une affection de cœur, qu'il n'a jamais éprouvée qu'en imagination. Mais, me dira-t-on, ce frère n'est donc pas mort ? On croirait peut-être qu'il est facile de répondre à cette question. S'il s'agissait d'un homme tel qu'on en voit partout; d'un de ces personnages antipoétiques qui s'adonnent à des pro-

(1) Poésies de Joseph Delorme.

fessions vulgaires, tels qu'un banquier, un juge, un avocat, un capitaine de gendarmerie, un rentier de la Place Royale ; de ces gens qui vivent bourgeoisement, et meurent, sans métaphore, d'une attaque d'apoplexie ou d'une consultation de médecins, la réponse ne coûterait qu'un oui ou un non. Il en est autrement pour les poètes romantiques : un homme de cette trempe sait qu'il mourra demain, ce soir peut-être ; mais en attendant il se fait porter, à midi, au soleil, sur le banc tapissé de chevrefeuilles, ou sous un pommier en fleurs. Par exemple, s'il faut en croire son historien, « Joseph ne vivait plus que de » chaleur et de soleil, d'effets de lumière au » soir, sur les nuages groupés au couchant, » et des mille aspects d'un vert feuillage clair- » semé dans un horizon bleu. Plusieurs amis » que le ciel lui envoya vers cette époque, a- » mis simples et bons, cultivant les arts avec » honneur, et quelques uns avec gloire, l'arra- » chèrent souvent à une solitude qui lui était » mauvaise ; et, par un admirable instinct, » familier aux nobles âmes, le consolèrent » sans presque savoir qu'il souffrait. Joseph

» ne mourait pas moins à chaque instant, at-
» teint d'une plaie incurable; mais il mou-
» rait plus doucement, et il y avait des
» chants aux abords de la tombe; la rai-
» son morte rôdait autour de lui comme un
» fantôme, et l'accompagnait à l'abyme,
» qu'elle éclairait de lueurs sombres (1). »

Tout cela veut dire que Joseph était tombé dans une espèce de folie qui lui faisait croire, de temps à autre, qu'il était mort et enterré. Mais il ressuscitait bientôt; et, au lieu d'être porté au bal des sorciers, par quelque vilain squelette, il se promenait tranquillement sur le boulevart Poissonnière, en attendant l'heure de l'Opéra.

Il ne faut pas croire non plus qu'il vécût entièrement de rayons du soleil, du clair de la lune, et des aspects d'un vert feuillage sur un horizon bleu. Je dirai, pour rendre hom-

(1) Vie de Joseph Delorme.

mage à la vérité, que Joseph aime à bien dîner, et qu'il digère presque aussi bien qu'un martyr de la congrégation.

Sa folie consistait à se transporter, sur les ailes de son imagination, dans ce qu'il nommait « le monde poétique. » Il savait lui-même qu'il était en démence; mais, comme le fou du Pirée, il aimait sa *douce folie.* Je vais en donner une preuve certaine dans le dizain suivant, intitulé *le Vœu*, qu'il n'a jamais désavoué.

Le Voeu.

Pour trois ans seulement, oh! que je puisse avoir
Sur ma table un lait pur, *dans mon lit un œil noir;*
Tout le jour du loisir; rêver avec des larmes;
Vers midi me coucher à l'ombre des grands charmes;
Voir la vigne courir sur mon toit ardoisé,
Et mon vallon riant sous le coteau boisé;
Chaque soir m'endormir en *ma douce folie,*
Comme l'heureux ruisseau qui dans mon pré s'oublie;
Ne rien vouloir de plus, ne pas me souvenir;
Vivre à me sentir vivre!... et la mort peut venir!

Quelques personnes s'étonneront que Jo-

seph ne veuille avoir dans son lit qu'*un œil noir*. Il faut que j'explique cette bizarrerie dans l'intérêt des personnes qui ne sont pas familiarisées avec la nouvelle langue poétique. Lorsque Joseph m'eut récité ces vers, qui, je le répète, sont bien de lui (1), et pour lesquels il avait une prédilection particulière, je lui dis que je ne comprenais pas suffisamment ce qu'il entendait par cet œil noir couché dans son lit :

« Tant mieux, me répondit-il : c'est là le triomphe de la jeune littérature. Vous autres qui ne parlez que pour être compris, vous auriez dit tout simplement : *Une belle fille aux yeux noirs*. Voyez le beau mérite ! quelle difficulté y a-t-il à cela ? Parlez-moi des poètes de l'époque : ils prennent, quand ils en ont besoin, la plus petite partie

(1) Ceci demande une explication, dont l'importance se fera sentir plus tard. Joseph n'avouait que deux ou trois pièces de vers, qui sont peut-être les plus médiocres du recueil qui porte son nom : cela prouve du moins sa modestie.

(*Note de Jacques Delorme.*)

d'une chose pour le tout : c'est la *synecdoche* romantique. Il suffit de ne pas oublier la couleur de l'objet. Ainsi, au lieu d'un œil noir, j'aurais pu mettre dans mon lit une oreille rouge, ou une main blanche; mais j'avais besoin pour ma rime d'un œil noir : c'est là le motif de ma préférence, car, au fond, j'aimerais autant un œil bleu. »

Puisque j'en suis aux figures de rhétorique, je dois ajouter que les génies modernes aiment singulièrement un trope que nos professeurs de belles-lettres nous conseillent d'éviter avec grand soin. Ainsi, dans une pièce de vers adressée à l'un de ses amis, Joseph se trouve au milieu d'une valse générale, et s'écrie :

Moi je valsais aussi ce soir-là, bienheureux !
Entourant ma beauté de mon bras amoureux ;
Sa main sur mon épaule, et dans ma main sa taille;
Ses beaux seins suspendus à mon cœur, qui tressaille,
Comme à l'arbre ses fruits (1).

Lorsque Joseph me lut ces vers, je me

(1) Poésies de Joseph Delorme.

permis avec beaucoup de réserve de lui faire observer qu'il était difficile que les beaux seins de sa beauté fussent suspendus à son cœur, comme des pommes à un pommier; il me répondit en souriant :

« C'est que tu n'as pas le sentiment de la poésie : je suis fâché de te le dire; mais c'est la vérité. Tu penses toujours à ces vieilles règles dont nous avons secoué la domination. Je t'apprendrai que cette image est ce que nous nommons la *grande hyperbole*. Nous nous en servons beaucoup, parce que son effet est infailliblement d'exciter une vive surprise. Ce que nous redoutons le plus, c'est d'écrire comme les autres; ce ne serait pas la peine de faire une révolution dans la république des lettres, pour nous retrouver au point d'où nous sommes partis. Nous avons imaginé bien d'autres tropes dont jusqu'ici personne n'avait entendu parler. Je commencerai par *la triviale :* elle abonde dans ma pièce des *Rayons jaunes*, que je regarde à juste titre comme mon chef-d'œuvre. Ecoute avec attention !

Ce ne sont que chansons, clameurs, rires d'ivrogne,
Ou qu'amours en plein air, et baisers sans vergogne,
Et publiques faveurs.
Je rentre : sur ma route on se presse, on se rue ;
Toute la nuit j'entends se traîner dans la rue
Et hurler les buveurs (1).

» Qu'en dis-tu ? Tu ne sens peut-être pas tout le sublime de la figure triviale. Je ne connais que mes amis Alfred de Vigny et Emile Deschamps qui puissent descendre à cette profondeur. Aussi sont-ils, avec ton serviteur, les maîtres du siècle, dont ils ont acquis la propriété exclusive. Nous vivons seuls en poésie ; tous les autres sont morts ; Casimir Lavigne lui-même est enterré. »

Je priai Joseph de continuer, pour mon instruction, le lumineux exposé de ses doctrines.

« Volontiers, me répondit-il. Tu ne manques pas d'une certaine intelligence ; mais il faudrait que cette intelligence, avide comme

(1) Poésies de Joseph Delorme.

la mienne, « vécût de sa propre substance. » Alors, tu n'aurais qu'à coudre des rimes bien exactes au bout les unes des autres, et tu aurais l'honneur d'être reçu dans notre *cénacle* (1). Tu pourrais dire, à notre exemple, avec un juste orgueil :

Ne désespérons point, poètes, de la lyre !
Car le siècle est à nous !
Il est à nous ; chantez, ô voix harmonieuses !
Et des *humains* bientôt *les foules* envieuses
Tomberont à genoux (2).

» Revenons maintenant à notre perfectionnement du langage. L'un des tropes les plus séduisants dont nous nous servons est le *non-sens* (3) ; c'est l'ombre que nous jetons, comme d'habiles peintres, dans nos tableaux. Toutes les fois que cette figure se

(1) *Cénacle ;* vulgairement, *salle à manger.*

(2) M. Sainte-Beuve.

(3) De l'anglais *non sense.*

présente à notre esprit, et cela arrive souvent, nous sommes saisis d'enthousiasme.

> Rime, écho qui prends la voix
> Du hautbois,
> Ou l'éclat de la trompette;
> Dernier adieu d'un ami,
> Qu'à demi,
> L'autre ami de loin répète (1).

Ou je ne m'y connais pas, ou il me semble que c'est là le triomphe du *non-sens*. La rime qui est à la fois un *écho*, une *trompette*, un *dernier adieu!* voilà, si je ne me trompe, des beautés neuves. Emile Deschamps lui-même n'a rien de pareil dans ses *Etudes étrangères*.

» Le *vide* est une figure qui tient au *non-sens*, mais qui en est cependant séparée par une nuance délicate, que le sentiment poétique peut seul faire distinguer. En voici un exemple bien instructif :

---

(1) M. Sainte-Beuve.

Un livre est entr'ouvert près de moi, sur ma chaise,
Je lis ou fais semblant;
Et les *jaunes rayons* que le couchant ramène,
Plus *jaunes* ce soir-là que *pendant la semaine,*
Teignent mes rideaux blancs (1).

» Je ne sais pas si tu goûtes comme il faut l'heureux mélange de non-sens et de vide que j'ai mis dans ces vers. *Un livre ouvert sur une chaise,* voilà le vide; *les rayons du soleil couchant, plus jaunes le dimanche que pendant le reste de la semaine*, voilà le non-sens. Cette alliance, que notre Alfred de Vigny a, je crois, trouvée le premier, car je ne veux point lui enlever ce mérite; cette alliance est d'un grand secours pour les poètes du siècle. Avec elle, ils sont toujours sûrs de se tirer d'embarras. Je voudrais bien qu'on me montrât dans votre littérature à règles, dont nous voulons éteindre le souvenir, des beautés aussi éclatantes. Il y a encore

(1) Poésies de Joseph Delorme.

des gens qui voudraient que la raison ne fût pas séparée de la poésie ; cela est vieux comme le monde. Horace, je le sais, était de cet avis : cela me ferait soupçonner qu'Horace portait perruque comme M. Boileau et M. de Voltaire. Or nous avons établi en règle fondamentale que la présence d'une perruque supposait nécessairement l'absence de l'inspiration. Sans l'air un peu effaré et les cheveux en désordre, il n'y a point de salut en poésie. Aussi, dans le monde, on peut nous reconnaître à l'abandon pittoresque de notre chevelure, et à la manière dont nous ouvrons les yeux : c'est l'enseigne du génie. »

Je ne voulus pas contredire Joseph, parce que je m'étais aperçu plus d'une fois que la contradiction l'irritait au dernier point. Je me joignis à lui pour rire des perruques de M. de Voltaire et de M. Boileau ; j'eus même la faiblesse de lui dire que, de tous les arguments de la nouvelle école contre l'ancienne littérature, celui-là me paraissait l'emporter sur tous les autres, et qu'il ne laissait

aucune prise à la réfutation. Là dessus, Joseph se rengorgea, comme un docteur en droit, ou un professeur de métaphysique, et accueillit avec complaisance la prière que je lui fis de me donner de nouveaux renseignements sur la nature du langage romantique.

« Nous avons jugé à propos, me répondit-il, de placer parmi les tropes dont nous aimons à nous servir celui que je nommerai volontiers l'*enfantin*. Lamartine est un modèle en ce genre. Tu trouveras dans ses *Adieux à la mer* un nombre assez considérable d'images enfantines qui te feront le plus grand plaisir. Que diras-tu de cette strophe que j'aime mieux que toutes les odes de Pindare? Lamartine suppose qu'il est dans une barque, et il parle ainsi à la mer de Naples :

> Ah ! *berce, berce, berce* encore,
> *Berce* pour la dernière fois,
> *Berce* cet enfant qui t'adore,
> Et qui depuis sa tendre aurore
> N'a rêvé que l'onde et les bois !

» Si tu n'es pas touché de l'harmonieuse

répétition de *berce*, *berce*, *berce encore*, il faut que tu sois dépourvu de toute sensibilité naturelle.

» La *similitude éloignée*, autre figure, dont le grand poète que je viens de citer a fait un admirable usage dans les vers suivants :

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Son sein mollement agité,
De voir sous ma main qui la presse
La vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté.

» L'idée de comparer une vague au sein de la beauté n'était encore venue à personne. Voilà de ces coups de maître, de ces bonnes fortunes qui doivent exciter beaucoup de jalousies. Lamartine est bien heureux d'avoir pressé le sein mollement agité de la mer de Naples ; d'autant plus que dans un autre passage il en fait une amante fidèle.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer, dont les flots chéris,
Ainsi qu'*une amante fidèle*,

Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

» Je te défie bien de comprendre comment *des flots chéris peuvent être une amante fidèle*, *et jeter des plaintes sur des débris*. Mais c'est là précisément le plus haut degré du sublime. J'ai fait beaucoup d'efforts pour y parvenir ; et je puis dire sans me vanter que je n'ai pas trop mal réussi. Mais, à propos de Lamartine, il faut que je te fasse une confidence. Si nous l'avons admis dans notre *cénacle*, ses dernières pièces de vers, qui annoncent un véritable progrès, lui ont valu ce privilége. Nous n'avons pas été contents de ses premiers ouvrages. On y trouvait des images naturelles, une malheureuse étude de la manière de Racine, assez de clarté, et même quelque raison. Il n'aurait pas dit alors en parlant à sa maîtresse :

Tes deux mains sont *deux corbeilles*
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts, de *roses vermeilles*,
En couronnent *le contour*.

Ou bien :

Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux.

Ou bien encore :

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton.

» Ce n'est que par degrés que Lamartine est arrivé à ces sublimités poétiques, qui l'ont placé au premier rang dans la radieuse constellation dont j'ai l'honneur de faire partie. Maintenant, il est à nous, et le siècle est à lui.

» Si je voulais énumérer toutes les richesses dont nous avons grossi le trésor de la langue nouvelle, tu serais frappé d'admiration ; mais je n'en ai pas le loisir. Seulement je ne saurais passer sous silence deux tropes nouveaux, qui reviennent souvent dans nos vers. Le premier est la *battologie romantique*, comme dans ces vers de Victor Hugo :

Je revenais du bain, mes frères ;
Seigneurs, du bain je revenais.

Ou ceux-ci d'Alfred de Vigny :

Qu'il est doux ! qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé !

» La seconde figure est *l'exagérée*, c'est-à-dire la tension violente et continuelle des pensées ; ce qui produit une charmante sensation. Ainsi, dans la traduction déjà célèbre de *Roméo et Juliette*, tragédie de Shakspeare, Mercutio, l'un des personnages, est blessé à mort d'un coup d'épée ; il revient sur la scène, et s'écrie d'une manière agréable et très dramatique :

Le coup n'est pas très fort ; non, il n'est pas sans doute
Large comme *un portail d'église,* ni *profond*
Comme *un puits :* c'est égal, la botte est bien à fond.

» Veux-tu un autre exemple de l'exagérée ? Nous le trouvons dans *le Pas-d'armes du roi*

Jean, de M. Victor Hugo, où ce genre de beauté est poussé à ses dernières limites. Figure-toi que les gens-d'armes sont à cheval, et qu'ils s'excitent les uns les autres par ces vers harmonieux :

Sans attendre,
Çà piquons !
L'œil bien tendre,
Attaquons
De nos selles
Les donzelles
Aux balcons !

Tu vois ces chevaliers qui s'exhortent mutuellement à attaquer, de leurs selles, les donzelles aux balcons. Cela fait un tableau où le trait et la couleur sont en parfaite harmonie. Mais peut-être aimeras-tu mieux la peinture de l'enterrement du beau page qui vient d'être tué dans la mêlée :

Moines, vierges, porteront
De grands cierges sur son front ;
Et dans l'ombre,
D'un lieu sombre,

Deux yeux d'ombre
Pleureront.

» Conçois-tu toute la portée de génie qu'il a fallu pour faire pleurer des yeux d'ombre. Il y a là de quoi désespérer la cohue des serviles *continuateurs* du système *scolastique*. Ils croiraient trébucher à chaque pas s'ils ne s'appuyaient sur la vérité. « Quant à nous, » nous le dirons hardiment, le temps en est » venu, et il serait étrange qu'à cette époque, » la liberté comme la lumière pénétrât par» tout, excepté dans ce qu'il y a de plus na» tivement libre au monde, *les choses de la* » *pensée*. Nous mettons le marteau dans les » théories, les poétiques et les systèmes; » nous jetons bas ce vieux plâtrage qui mas» que la façade de l'art; il n'y a ni règles, ni » modèles; ou plutôt, il n'y a d'autres règles » que les lois générales de la nature, qui pla» nent sur l'art tout entier. (1) »

» Tu ouvres de grands yeux, et tu as l'air

(1) M. Victor Hugo.

» de ne pas comprendre ces paroles. Ap-
» prends que c'est parce que nous avons mis
» le marteau dans les théories, et démoli la
» façade de l'art, qu'un poète du siècle a pu
» écrire en toute liberté, et sans craindre la
» critique, les beaux vers suivants :

Venez sans remords,
Nains aux pieds de chèvre;
Goules dont la lèvre
Jamais ne se sèvre
Du sang noir des morts!
Femmes infernales,
Accourez, rivales;
Pressez vos cavales,
Qui n'ont point de mors!
Satan vous verra :
De vos mains grossières,
Parmi des poussières,
Écrivez, sorcières,
Abracadabra!
Volez, oiseaux fauves,
Dont les ailes chauves
Aux ciels des alcôves
Suspendent *Smarra* (1)!

---

(1) M. Victor Hugo.

« Tu m'écoutes tranquillement comme si je te disais les choses vulgaires de la pensée ; tu n'es pas saisi d'enthousiasme ; tu restes froid comme un marbre à ces chants lyriques que notre thuriféraire Sainte-Beuve met bien au-dessus des odes et des cantates de J.-B. Rousseau. Peut-être es-tu de ces gens qui voudraient gêner notre liberté, et couper les ailes de notre génie. Serais-tu, par hasard, de la faction des continuateurs ? »

Je répondis avec modestie que, puisque les choses de la pensée étaient ce qu'il y avait de plus nativement libre, et que nous étions arrivés en littérature à une indépendance absolue, je lui demandais la permission de trouver détestables tous les vers qu'il m'avait cités.

A cette réplique, qui m'échappa sans réflexion, les cheveux de Joseph se dressèrent sur sa tête ; son œil bleu-clair jeta des flammes ; et il me répondit avec l'accent de l'indignation :

« Je reconnais bien dans tes paroles l'esprit d'une littérature tirée au cordeau comme la rue de Rivoli. Mais je te répondrai avec Victor Hugo :

« Crois-tu que l'art soit fait pour reconnaître des lisières, des menottes, des bâillons ? Il vous dit *Va!* et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète : que le poète donc aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît ! *c'est la loi!* Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien ; qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat, qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze, qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat ; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, de l'orient ; qu'il soit ancien ou moderne, que sa muse soit une muse ou une fée ; qu'elle se drape de la *colocasia* ou s'ajuste la *cotte-hardie* : c'est à merveille, le poète est libre.

» Pourquoi n'en serait-il pas de l'œuvre
» d'un poète comme de ces belles vieilles villes
» d'Espagne, où vous trouvez tout : fraîche
» promenade d'orangers le long d'une rivière,
» larges places ouvertes au grand soleil pour
» les fêtes; rues étroites, tortueuses, quel-
» quefois obscures, où se lient les unes aux
» autres mille maisons de toute forme, de
» tout âge, hautes, basses, noires, blanches,
» peintes, sculptées; labyrinthe d'édifices
» dressés côte à côte, pêle mêle, palais, hos-
» pices, couvents, casernes, tous divers, tous
» portant leur destination écrite dans leur
» architecture; marchés pleins de peuple et
» de bruit; cimetières, où les vivants se tai-
» sent comme les morts; ici le théâtre avec
» ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux;
» là-bas le vieux gibet permanent, dont la
» pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé,
» avec quelque squelette qui craque au vent. »

La longueur démesurée de cette période me fit craindre que Joseph n'en perdît la respiration; mais il continua avec une nouvelle véhémence et sans perdre haleine :

» au milieu la grande cathédrale gothi- » que, avec ses hautes flèches tailladées en » scie, sa large tour de bourdon, ses cinq » portails brodés de bas-reliefs, sa frise à » jour comme une *collerette*; ses solides » arcs-boutants, si frêles à l'œil; et puis, ses » cavités profondes, sa forêt de piliers à cha- » piteaux bizarres, ses chapelles ardentes, » ses myriades de saints et de châsses, ses co- » lonnettes en gerbe, ses rosaces, ses ogives, » ses lancettes qui se touchent à l'abside et » en font comme *une cage de vitraux*; son » maître-autel aux mille cierges, merveilleux » édifice, imposant par sa masse, curieux » par ses détails, beau à deux lieues, beau » à deux pas. »

Je fis encore une tentative pour arrêter ce torrent de paroles inutiles; mais ce fut peine perdue.

« Enfin, à l'autre bout de la ville, cachée » dans les sycomores et les palmiers, la mos- » quée orientale, aux dômes de cuivre et d'é- » tain, aux portes peintes, aux parois ver-

» nissés, avec son jour d'en haut, ses grêles » arcades, ses cassolettes qui fument jour et » nuit, ses versets du Coran sur chaque porte, » ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque » de son pavé, et la mosaïque de ses mu- » railles, épanouie au soleil comme une large » fleur pleine de parfums (1). »

« Voilà ce que doit être l'œuvre du poète! Il fait ce qui lui plaît : c'est sa loi. O maudite critique, dont le souffle glacial nous *désenchante*, et fait disparaitre ces belles visions, où des spectres et des squelettes se tiennent par la main et dansent des rondes infernales! que deviendra la poésie du siècle, si ta voix est écoutée? »

A ces derniers mots, Joseph me lança un regard foudroyant, et me quitta avec humeur. Pour moi, je restai stupéfait, comme un homme qui vient de faire un mauvais rêve.

---

(1) Préface des *Orientales*.

CHAPITRE II.

CONSULTATION.

—

O horrible! O horrible! most horrible!
(SHAKSPEARE, *Hamlet*.)

D'après la conversation précédente, je ne doutai plus que Joseph n'eût le cerveau un peu timbré, et je me mis à réfléchir aux moyens d'arrêter les progrès de cette naissante folie. Après mûre délibération, je résolus d'appeler à mon secours M. Dumont, notre ancien professeur de rhétorique, brave et digne homme, qui nous a toujours témoigné un intérêt particulier. Il a obtenu sa pension de retraite, et partage son temps entre la culture des lettres et celle d'un petit jardin à fleurs dont il fait ses délices. M. Dumont est d'une taille élevée, fortement constitué; des

yeux noirs et vifs cachés sous d'épais sourcils, et un nez aquilin comme celui du père Aubry dans l'*Atala* de Girodet, sont les traits caractéristiques de sa physionomie. Il a le front découvert, et ses cheveux sont disposés suivant cette ancienne mode connue sous le nom d'*ailes-de-pigeon;* enfin il conserve dans sa parole et dans ses gestes l'air solennel et toute la gravité du collége (1). M. Dumont demeure dans la rue de l'Ouest, assez près du jardin où M. Azaïs explique, en se promenant, les incroyables prodiges de *la rayonnance stellaire*. Lorsque je me présentai chez notre professeur, je le trouvai dans son părterre, en extase devant une tulipe flamande; il admirait la fleur aux pétales classiquement arrondis, toute brillante de couleurs vives et bien tranchées. Il parut s'arra-

---

(1) Ceux qui seraient curieux de le voir peuvent le rencontrer au Luxembourg, dans les belles soirées du printemps, sous la grande allée de marroniers, sa promenade favorite.

(*Note de Jacques Delorme.*)

cher avec quelque regret à cette innocente contemplation, pour me souhaiter la bienvenue.

Je lui fis part de l'objet de ma visite.

« Comment, me dit-il, Joseph n'a pas échappé à la contagion! ma surprise est extrême! Il me paraissait doué d'un esprit juste, et d'une assez grande portée d'intelligence. Je lui ai pourtant fait apprendre par cœur l'*Epître aux Pisons*, et l'*Art poétique* de Boileau, où les règles fondamentales de toute composition littéraire sont exprimées avec génie. Je lui ai surtout recommandé de ne jamais oublier le précepte suivant:

Scribendi recte sapere est et principium et fons (1).

» Est-ce que votre frère aurait perdu la mémoire?

---

(1) Le bien-penser est la source du bien-écrire.

» — Je crains plutôt qu'il n'ait perdu la raison, car le mot seul de raison le révolte ; et quand je veux lui parler d'Horace et de Boileau, il me répond que ces gens-là n'avaient pas des cœurs de poëte.

» — Pauvre enfant ! je le plains de tout mon cœur ; mais je ne pense pas que le mal soit incurable. Vous n'avez qu'à me l'amener un de ces jours : je causerai volontiers avec lui ; je discuterai à fond ses doctrines qu'il croit nouvelles, et qui reparaissent périodiquement aux époques où la déraison et le mauvais goût font irruption dans la littérature. Si vous voulez entrer un moment dans ma bibliothèque, je vous montrerai les originaux de toutes les mauvaises copies qui font aujourd'hui tant de bruit. »

Comme je ne demande pas mieux que de m'instruire, je suivis le professeur dans son cabinet.

« Voici, me dit-il, les maîtres de l'école

nouvelle. Je les ai rangés par ordre chronologique, depuis Ronsard, Dubartas, Chapelain, Perrault, Lamotte Houdard, jusqu'à Dorat-Cubières, Letourneur, et William Schlegel. Ce sont là les pères de l'église romantique. Je m'amuse souvent à les lire, car il y a toujours quelque chose de bon à recueillir, même dans les plus mauvais livres. Ces écrivains d'ailleurs ont quelque mérite; je n'en excepte pas même Chapelain, malgré sa *Pucelle*; et, comme la plupart vivaient dans un siècle moins avancé que le nôtre, j'ai beaucoup plus de respect pour eux que pour leurs continuateurs. Venons aux preuves : vous savez que c'est ma méthode.

» M. Victor Hugo croit être très original parce qu'il a jeté dans ses vers un grand luxe de ruines gothiques, de méchants lutins et de squelettes. Il ignore peut-être qu'un poète aujourd'hui oublié, que Saint-Amant a eu la même fantaisie que lui, et qu'il l'a même surpassé dans ces hideuses peintures. Vous allez en juger; voici les vers de Saint-Amant :

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence !
Les sorciers y font leur sabat;
Les démons follets s'y retirent,
Qui, d'un malicieux ébat,
Trompent nos sens et nous martyrent;
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hibous.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins.
Dans ces lieux remplis de ténèbres,
Sous un chevron de bois maudit,
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible,
Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié.

Aussi le ciel, juge équitable,
Qui maintient les lois en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouvantable.
Autour de ces vieux ossements
Son ombre, aux peines condamnée,

Lamente en longs gémissements
Sa malheureuse destinée,
Ayant, pour croître son effroi,
Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillés sur des arbres;
Le plancher, du lieu le plus haut,
Est tombé jusque dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave;
Le lierre y croît au foyer,
A l'ombrage d'un grand noyer (1).

» Vous avouerez que ces strophes remplissent toutes les conditions du nouveau genre. Les rimes en sont d'une richesse admirable. Saint-Amant ne met point, comme M. Emile Deschamps le reproche à l'abbé Delille, la périphrase à la place du mot propre (2). Il n'y a

(1) *La Solitude*, œuvres de Saint-Amant.

(2) *Études françaises et étrangères*, page 56. « *Cet*

rien de plus naïf et de plus naturel que ces vers :

Le plancher, du lieu le plus haut,
Est tombé jusque dans la cave.

Et puisque j'ai cité M. Emile Deschamps, on ne peut comparer à ces deux vers que la

---

» *abbé*, dit M. Émile Deschamps, avec tout son es-
» prit et tout son talent, a *singulièrement* appauvri
» la langue poétique en croyant l'enrichir, parce
» qu'il nous donne toujours la périphrase à la place
» du mot propre. Il a changé nos louis d'or *en gros*
» *sous* : voilà tout. »

Je voudrais bien connaître au juste la valeur des *louis d'or* de MM. Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Jules Rességuier, Gaspard de Pons, et de leurs honorables amis. Je crains qu'on ne prenne ces *louis d'or* pour de la fausse monnaie, et qu'on ne préfère *les gros sous* de *cet abbé* dont M. Deschamps parle avec tant de goût et de convenance.

(*Note de l'éditeur.*)

description suivante, dont ce jeune poète a embelli sa *romance* intitulée *Florinde*.

Florinde prend avec joie
Sa ceinture et la déploie,
Et dit : Mesurons nos pieds!

Le ruban court sous les branches,
Et Florinde, *Dieu merci,*
Même *au dire* des moins franches,
A les jambes les plus blanches
Et le mieux faites aussi (1).

» Ne pensez-vous pas comme moi que, dans la comparaison des deux poètes, l'avantage demeure à M. Emile. Deschamps? Je doute que Saint-Amant, avec tout son génie, eût trouvé ce *Dieu merci* qui vient si à propos, parce que les jambes de Florinde sont plus blanches et mieux faites que celles de ses compagnes. Il est sûr que, lorsqu'on

---

(1) *Études,* etc., p. 44.

s'efforce de continuer avec autant de succès la littérature des Saint-Amant, des Théophile et des Colletet, on a bonne grâce à railler les *continuateurs* de la littérature nationale.

» Quant à M. Victor Hugo, c'est dans sa fameuse *Ronde du sabat* qu'on trouve des vers comparables au chant lyrique de Saint-Amant. Celui-ci n'eût pas désavoué les strophes suivantes, qui sont tout-à-fait dans sa manière :

Venez, boucs méchants,
Psyles aux corps grêles,
Aspioles frêles,
Comme un flux de grêles
Fondre dans ces champs!
Plus de discordance!
Venez en cadence
Élargir la danse,
Répéter les chants!

Qu'en ce beau moment,
Les clercs en magie
Brûlent dans l'orgie
Leur barbe rougie

D'un sang tout fumant!
Que chacun envoie
Au feu quelque proie,
Et sous ses dents broie
Un pâle ossement!

Riant au saint lieu,
D'une voix hardie,
Satan parodie
Quelque psalmodie
Selon saint Matthieu;
Et, dans la chapelle,
Où son roi l'appelle,
Un démon épelle
Le livre de Dieu!

Refrain.

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles(1).

Je me permis d'interrompre ici M. Dumont pour lui dire que, dans mon opinion,

---

(1) Odes et ballades, t. 2, p. 442.

il faisait tort à Saint-Amant de mettre ses vers sur la même ligne que ceux de son *continuateur;* que si, dans l'un et l'autre, les images étaient également dégoûtantes, il y avait moins d'extravagances dans le vieux poète.

« C'est là, reprit M. Dumont, ce qui assure la supériorité à M. Victor Hugo. « *Le* » *diable psalmodiant selon saint Matthieu* » l'emporte évidemment sur les sorciers et les *démons follets* du modèle : c'est ainsi qu'en imitant on devient original. Maintenant, je vais vous montrer ces deux poètes luttant corps à corps dans le même ordre d'idées. Il s'agit du *cauchemar*, sujet très propre à exercer la verve d'un poète fantastique. Commençons par M. Victor Hugo!

Sur mon sein haletant, sur ma tête inclinée,
Écoute, cette nuit il est venu s'asseoir :
Posant sa main de plomb sur mon âme enchaînée,
Dans l'ombre il la montrait, comme une fleur fanée,
Aux spectres qui naissent le soir.
Ce monstre aux éléments prend vingt formes nouvelles.

Tantôt d'une eau dormante il lève son front bleu,
Tantôt son rire éclate en rouges étincelles;
Deux éclairs sont ses yeux, deux flammes sont ses ailes;
Il vole sur un lac de feu.
Comme d'impurs miroirs, des ténèbres mouvantes
Répètent son image en cercle autour de lui;
Son front confus se perd dans des vapeurs vivantes;
Il remplit le sommeil de vagues épouvantes
Et laisse à l'âme un long ennui (1).

» Ce monstre qui pose sa *main de plomb sur une âme enchaînée*, et qui la montre aux spectres du soir, *comme une fleur fanée*, fait partie de ces créations dont la littérature classique n'offre point d'exemple. Voyons de quelle manière Saint-Amant a créé son *cauchemar*.

J'erre dans les enfers, je rôde dans les cieux;
L'âme de mon *aïeul* (2) se présente à mes yeux :

---

(1) Odes et ballades, t. 2, p. 185, 186.

(2) La nouvelle école se sert beaucoup de cette expression. Au lieu de dire d'un vieillard qu'il est courbé

Ce fantôme léger, coiffé d'un vieux suaire,
Et tristement vêtu d'un long drap mortuaire,
A pas affreux et lents s'approche de mon lit.
Mon sang en est glacé, mon visage pâlit;
De frayeur mon bonnet sur mes cheveux se dresse;
Je sens sur l'estomac un fardeau qui l'oppresse.
Je voudrais bien crier; mais je l'essaie en vain:
Il me ferme la bouche avec sa froide main.
Tout au travers d'un feu puant, bleuâtre et sombre,
J'entrevois cheminer la figure d'une ombre;
J'entends pousser en l'air certains gémissements;
J'avise en me tournant un spectre d'ossements:
Lors, jetant un grand cri qui jusqu'au ciel transperce,
Sans pouls et sans couleur je tombe à la renverse.

» Je crois que, dans cette lutte poétique, le maître l'emporte sur l'élève, et que le *cauchemar* de Saint-Amant est supérieur à celui de M. Victor Hugo. Ce sont bien les mêmes inspirations, le même génie, la même affec-

---

sous le poids des ans, on dit *qu'il est courbé comme un aïeul:* c'est un des perfectionnements du langage.

(*Note de l'éditeur.*)

tation de consonnances dans la rime, la même absence de raison, la même littérature; mais l'*âme de l'aïeul* me paraît préférable au monstre « *dont le rire éclate en rouges étincelles.* » J'ai lu dernièrement l'un et l'autre passage à la nourrice qui allaite l'enfant de mon voisin, honnête avoué; et cette nourrice m'a dit qu'en son âme et conscience, elle aimait mieux le conte de M. Saint-Amant que celui de M. Victor Hugo. Dans ces sortes de matières, c'est un jugement sans appel.

» Vous connaissez sans doute les *OEuvres* de M. le comte Alfred de Vigny, l'une des plus brillantes étoiles de la pléiade poétique du dix-neuvième siècle? »

J'avouai à mon vieux professeur que je n'avais pas assez de patience pour supporter de pareilles lectures. « J'ai quelquefois essayé, lui dis-je, de lire à loisir les poésies qu'on est convenu de nommer *romantiques*, mais la tâche m'a toujours paru trop pénible. La prose et les vers sortis de cette école agissent

sur moi comme le *cauchemar* de M. Victor Hugo, qui « laisse à l'âme un long ennui. » Ce qui me révolte le plus, c'est la morgue insolente de ces écrivains, qui, lorsqu'ils sont parvenus à fabriquer des volumes d'*amphigouris*, s'en font un titre de gloire pour eux, et de mépris pour les autres.

»—Il est sûr, répondit M. Dumont, qu'ils ont la plus haute idée d'eux-mêmes : c'est le signe le moins équivoque de la médiocrité. Mais, pour en revenir à M. le comte Alfred de Vigny, ne s'est-il pas avisé de faire des vers dans le goût de Saint-Amant ! L'imitation est même si exacte qu'elle pourrait justement être considérée comme un plagiat. Ce poète nous a raconté les aventures de la frégate *la Sérieuse*. Il commence ainsi sa traversée :

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla.
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,

Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge, et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

» Le poète revient avec amour sur la touchante beauté de cette frégate :

Et surtout la *Sérieuse*
Était belle nuit et jour.
La mer douce et curieuse
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,
Et sans l'agiter y laisse
Se jouer le lionceau ;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile,
Ou le jonc souple et fragile
Du mystérieux berceau (1).

» On ne sait pas trop comment la mer est

(1) Poèmes par M. A. de Vigny, p. 315, etc.

un vieux lion ou une jeune laitière ; mais il faut pardonner quelque chose à l'enthousiasme qu'excite *la Sérieuse*. Vous allez maintenant la voir dans sa toilette.

Ainsi près d'Aboukir reposait ma frégate ,
A l'ancre , dans la rade , en avant des vaisseaux ;
On voyait de bien loin *son corset d'écarlate*
Se mirer dans les eaux.

» Le corset d'écarlate de *la Sérieuse* est, sans nul doute, ce qu'il y a de plus remarquable dans ce poème burlesque ; je suis persuadé que l'auteur s'en est applaudi comme d'un trait de génie, d'une de ces conceptions originales qui caractérisent la poésie de l'époque. Cependant l'idée première appartient à ce Saint-Amant que j'ai déjà montré supérieur à M. Victor Hugo. M. le comte Alfred de Vigny sera forcé lui-même d'en faire l'aveu.

» Saint-Amant, dans une ode sur le passage de Gibraltar, effectué par une flotte fran-

çaise (1), parle de plusieurs vaisseaux, et entre autres de la frégate *l'Hermine*, qu'il personnifie en ces termes :

Un symbole de pureté
Qui se trousse, de peur des crottes,
Et par qui, même aux caillebottes,
Le lustre neigeux est ôté ;
Une gentille et franche Hermine,
Qu'une juste fureur domine,
Y fourre *son casaquin blanc ;*
Et si le poil s'en contamine,
Ce ne sera qu'avec du sang (2).

» Vous voyez bien que *le casaquin blanc* de la frégate *l'Hermine*, et le *corset d'écarlate* de *la Sérieuse*, appartiennent au même système de composition ; mais le mérite de l'invention est au vieux poète. M. Alfred de

(1) En 1636.

(2) OEuvres du sieur de Saint-Amant, 3e partie, p. 58.

Vigny ne peut réclamer que le modeste éloge de l'imitation, ou, pour parler le langage du jour, de *la continuation*. Cela prouve que nos réformateurs, en renonçant à la langue de Racine, et à une littérature illustrée par tant de chefs-d'œuvre, pour se mettre à la suite de nos rimeurs les plus ridicules, ont sagement apprécié la portée de leur talent. M. le comte Alfred de Vigny, et ses illustres amis, ne perdent pas trop à la comparaison.

» Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Saint-Amant avait prévu qu'il aurait quelque jour des imitateurs ; et il a pris ses précautions pour conserver les honneurs de la priorité. Voici ce qu'on lit dans sa préface du *Passage de Gibraltar*.

» Après avoir assuré que la confusion des genres, à laquelle nous sommes si heureusement revenus, produit des effets merveilleux, il ajoute : « Je me suis plu de tout » temps à ce genre d'écrire, parce qu'*aimant* » *la liberté* comme je fais, je veux avoir mes » coudées franches, *même dans le langage*.

» Or, comme ce genre embrasse, sans contre-
» dit, beaucoup plus de termes, de façons
» de parler et de mots, que l'héroïque tout
» seul, j'ai bien voulu *en prendre ma place*
» *le premier*, afin que, si quelqu'un y réussit
» mieux après moi, *j'aie à tout le moins la*
» *gloire* d'avoir commencé (1). »

» Je demanderais volontiers à toutes les personnes de bonne foi si ce n'est pas là le résumé exact des doctrines littéraires de la nouvelle école. Mais la gloire de l'invention, comme l'observe judicieusement l'auteur du *Moïse sauvé*, lui appartient tout entière. C'est une palme qui lui est due et dont sa mémoire ne sera pas privée. Il a donné tout à la fois, comme un grand maître, le précepte et l'exemple. En confondant tous les genres, en prenant leurs coudées franches, même dans le langage, les génies du siècle doivent

(1) OEuvres du sieur de Saint-Amant, 3e partie, p. 42, 43.

céder la première place à Saint-Amant : voilà le véritable fondateur de l'école ; et, je l'annonce avec quelque regret, M. Victor Hugo est détrôné.

» Ces génies diront peut-être que, dans l'imitation du laid, du grotesque, et dans le mépris des règles du langage, ils ont mieux réussi que Saint-Amant, Théophile, Pradon, et monsieur d'Assouci. C'est un honneur que je ne veux pas leur disputer. Je maintiens seulement qu'il n'y a pas une de leurs règles de composition, pas une de ces beautés neuves dont ils sont si fiers, qui ne se trouvent dans les plats écrivains sur lesquels le mépris de deux siècles a passé.

» Ils vous disent doctoralement « qu'au » lieu du mot abstrait, métaphysique et » sentimental, il faut employer le mot pro- » pre ou pittoresque. » Ils conseillent, par exemple, de préférer aux *doigts délicats* les *doigts blancs et longs*. Saint-Amant dans le *Moïse sauvé*, et Chapelain dans *la Pucelle*, avaient mis en pratique ce précepte qu'on

nous donne comme une découverte. On trouve dans le cinquième chant de *la Pucelle* un portrait d'Agnès Sorel qui se termine par ces vers :

On voit que sous son col un double demi-globe
Se hausse par mesure et soulève sa robe,
L'un et l'autre d'un blanc si pur et si parfait
Qu'il ternit la blancheur de la neige et du lait.
On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert *deux mains longues et blanches.*

» Chapelain aurait pu dire : *deux belles mains, deux mains délicates;* mais l'inspiration romantique lui a fait préférer *les mains longues et blanches.* C'est ainsi qu'en décrivant, dans la douzième partie du *Moïse sauvé,* le bain d'une jeune princesse, assistée de ses femmes qui la déshabillent, Saint-Amant, toujours guidé par l'instinct du génie, reste fidèle au mot pittoresque :

Sous l'obscure épaisseur de la verte feuillée,
Cent doigts polis et blancs l'avaient déshabillée.

» Tous les poètes de cette ancienne école

ont observé la même règle ; et on ne saurait leur reprocher, comme à Boileau, à Racine et à Voltaire, le goût de la périphrase. Aussi, quoiqu'il n'osent pas encore trop l'avouer, nos maîtres du siècle préfèrent-ils les tragédies de Pradon, qui s'est toujours servi du mot propre, à celles de Racine, qui avait la manie de chercher l'expression poétique. Si les maîtres voulaient nier cette conséquence, on citerait le chef de l'école, qui nous a appris, dans une note du drame de *Cromwell*, que « ce sont les beaux vers qui tuent les belles » pièces (1). » D'où il faut conclure que ce sont les mauvais vers qui font vivre les mauvaises pièces. Le même poète nous assure que c'est le génie qui a trouvé ce « précepte pro- » fond (2). »

---

(1) *Cromwell*, p. 466.

(2) M. Victor Hugo attribue ce mot ridicule à Talma. Je sais que ce grand acteur aurait désiré plus de naturel dans le langage tragique : tous les connais-

» J'ai peine à concevoir la profondeur de ce précepte; mais il faut avouer que l'instinct de Pradon et de M. Victor Hugo les a très bien servis : ce ne sont pas les beaux vers qui tueront leurs pièces.

» — Prenez garde, dis-je à M. Dumont, de ne pas trop vous aventurer? Le drame de *Cromwell* a été porté aux nues. C'est le point de ralliement de nos jeunes professeurs; s'il faut les en croire, *Cromwell* et *Henri III* ont achevé en France la révolution dramatique. Le public, las des beaux vers, qui tuent les belles pièces, aime mieux la prose de M. Dumas, qui n'est pas belle, et les rapsodies historiques de M. Victor Hugo. Ne savez-vous pas que M. Emile Deschamps, le plus tranchant de

---

seurs sont d'accord sur ce point; mais il y a loin du naturel à la trivialité, de la simplicité à la bassesse de l'expression.

(*Note de l'éditeur.*)

nos critiques, a dit, en parlant de *Cromwell:*

« Ce *Cromwell*, œuvre poétique toute vi-
» rile, toute réfléchie, jusque dans ses par-
» ties les plus attaquées; type primordial du
» drame moderne en France, qui restera
» comme un objet d'envie et de colère pour
» les uns, d'étude et d'admiration pour les
» autres, et de discussions animées pour tous,
» quand l'oubli pèsera sur la plupart des
» succès d'aujourd'hui (1). »

» Voilà ce qui s'appelle un éloge complet, répondit M. Dumont; mais on doit y reconnaître le langage de la reconnaissance, car M. Victor Hugo s'exprime ainsi de son côté :

« M. Emile Deschamps reproduit, en ce
» moment, pour notre théâtre, *Roméo et Ju-*
» *liette;* et telle est *la souplesse puissante de*
» *son talent*, qu'il fait passer *tout Shakspeare*

(1) *Études françaises et étrangères*, p. 52.

» dans ses vers, comme il y a dejà fait pas-
» ser *tout Horace* (1). »

» On ne peut rien ajouter à de si magnifiques éloges. Mais ces coups d'encensoir font rire les gens sensés, et rappellent involontairement l'épigramme de J.-B. Rousseau, sur messieurs Syphon et Griphon. Je remarquerai, en passant, dans les paroles de M. Émile Deschamps, l'envie de blesser les écrivains qui s'efforcent de soutenir la scène française, et qui ont obtenu d'honorables succès; envie impuissante, et qui justifierait les plus sévères représailles, si elles n'étaient pas trop faciles.

» Je suis tenté de vous entretenir de ce drame de Cromwell, « objet de tant d'envie et de co-
» lère, » et dont la lecture n'a excité en moi d'autre sentiment que celui de la commisération pour un jeune homme né avec d'heureuses dispositions, d'un caractère estimable, et

(1) *Cromwell*, p. 465.

qui, dans quelques productions lyriques, a montré un vrai talent.

» — Je serais charmé de vous entendre. Je n'ai pas lu ce drame de *Cromwell*; mais les merveilles de cette pièce fournissent aux *camarades* (1) un sujet d'éloges intarissable. Mon frère Joseph en raffole; il dit que c'est le chef-d'œuvre de l'époque. Je suis curieux de savoir ce que vous en pensez.

» — Il est évident que M. Victor Hugo a voulu composer un drame historique à la façon de Shakspeare. Ceux qui, comme moi, ont fait une étude approfondie du poète anglais reconnaîtront, non pas seulement dans

---

(1) Un écrivain, qui a réussi en plus d'un genre, a parlé de la *camaraderie littéraire* avec une gaîté et des détails très amusants. Ce n'est pas qu'il n'ait quelques peccadilles romantiques sur la conscience; mais à tout péché miséricorde : il a trop d'esprit pour s'associer au ridicule qui assiége les *camarades*.

(*Note de l'éditeur.*)

la contexture de la pièce, mais dans le dialogue, dans la forme, dans le brusque passage du burlesque au sérieux, dans les quolibets, dans la multiplicité des personnages et jusque dans les moindres détails, l'ambition de ressusciter au dix-neuvième siècle le drame qui convenait parfaitement à une époque de barbarie pédantesque, d'ignorance et de mauvais goût, telle que la fin du seizième siècle; seulement, l'auteur y a mêlé des imitations du *Barbier de Séville* et de *l'École des Femmes*.

» Je dois d'abord vous déclarer que je suis au nombre des admirateurs de Shakspeare; personne plus que moi ne rend justice à la puissance et à la fécondité de son imagination, à la connaissance intime du cœur humain qu'il a souvent manifestée, enfin, à l'expression vraie et quelquefois sublime de la pensée ou des sentiments qu'il prête à ses personnages. Je ne lui reproche point des défauts qu'il aurait évités, si les hommes supérieurs, quel que soit leur génie, ne subissaient pas, jusqu'à un certain point, l'influence de la société au milieu de laquelle ils s'élèvent.

Comme ces défauts, que je ne saurais me dissimuler, sont un objet d'admiration pour les prétendus réformateurs de la scène française, je suis porté à croire que les beautés réelles du tragique anglais échappent à leur intelligence. J'en suis d'autant moins surpris, qu'à la manière dont ils s'expriment sur Shakspeare, il est aisé de voir qu'il ne le connaissent que par l'infidèle traduction de Letourneur. Je ne blâmerai certainement pas M. Victor Hugo d'avoir étudié Shakspeare ; mais ce que je ne saurais approuver, c'est qu'il semble n'avoir étudié que ses imperfections : elles se reproduisent dans son ouvrage avec une vérité parfaite. Ici, je ne puis m'empêcher de remarquer que, lorsqu'on imite si servilement un poète étranger, il faudrait avoir quelque indulgence pour les écrivains qui suivent la route ouverte par les maîtres de la scène. Quand on exige pour soi le privilége de la licence, il faut au moins laisser aux autres la liberté.

» Toutes ces assertions ont besoin d'être prouvées. Je ne veux imposer d'autorité mon

opinion à personne ; mais je veux que vous disiez, après m'avoir entendu, que cette opinion est bien fondée. Armez-vous, comme moi, de patience, et venons aux preuves !

» La plupart des pièces de Shakspeare commencent par des trivialités qu'il jugeait sans doute nécessaires devant un auditoire composé, en grande partie, de spectateurs brutaux et grossiers. C'était peut-être l'unique moyen de fixer leur attention et d'attirer leur bienveillance. De là les plats quolibets qui servent d'introduction à sa tragédie historique de *Jules César*, les mauvaises plaisanteries et les fades obscénités de la première scène de *Roméo et Juliette*, défauts qu'on voudrait retrancher de ces deux belles compositions, où brillent tant de beautés de premier ordre.

» Je conçois de pareilles expositions, à l'époque où écrivait Shakspeare : c'était un tribut qu'il payait au mauvais goût du siècle ; mais nulle considération de ce genre ne peut excuser l'auteur moderne, qui ouvre l'action

dramatique par ces vers inconcevables, dignes des tréteaux de Jodelle et de Hardi :

Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept,
Quelqu'un, que lord Broghill autrefois chérissait,
Attend de grand matin ledit lord aux Trois-Grues,
Près de la Halle-au-Vin, à l'angle des deux rues.

» Le personnage qui a écrit ce billet est lord *Ormond*, seigneur de la suite de Charles II, et son principal émissaire à Londres. Lord Broghill, attaché au service de Cromwell, vient au rendez-vous; une conversation s'établit entre eux. Lord Broghill, qui ne reconnaît pas celui qu'il chérissait autrefois, se fâche sérieusement, et lui dit même des injures. Voici l'une de ces aménités :

Les marauds de ta sorte
Sont faits pour amuser les gens à notre porte.

» Cependant, comme la reconnaissance était nécessaire, elle se fait. Ormond apprend à son ancien ami qu'il est venu en Angleterre, chargé des pouvoirs de Charles II, pour se

mettre à la tête d'un complot formé par les royalistes et les mécontents de toutes les sectes, qui se proposent de renverser Cromwell; il invite Broghill à seconder leurs efforts. Celui-ci, que l'usurpateur a comblé de faveurs et de dignités, rejette cette proposition, et conseille au conspirateur de ne pas trop compter sur le succès de sa tentative.

» Ormond, blessé de ce conseil d'ami, congédie lord Broghill en ces termes :

Lord Broghill, laissez-moi, je vous prie;
Ormond baise les mains de votre seigneurie.

» Les conjurés arrivent bientôt à la suite les uns des autres. Le premier qui se présente est lord Rochester, un crayon et un papier à la main, «*fredonnant,* dit l'auteur, *une chanson sur un air gai.* » C'est la caricature du Figaro de Beaumarchais. Voici le premier couplet de cette chanson :

Un soldat au dur visage
Une nuit arrête un page,

Un page à l'œil de lutin.
— Beau page, alerte, alerte:
Où courez-vous si matin,
Lorsque la rue est déserte,
En justaucorps de satin?

LORD ORMOND.

Qui chante ainsi? C'est quelque fou,
Ou Rochester! Lui-même!... Allons, sur son genou
Le voilà griffonnant!

» Il ne manque à Rochester que la guitare du joyeux Barbier. Ces deux personnages ont plus d'un trait de ressemblance : ils sont tous deux intrigants et gais; mais Figaro est spirituel et d'une gaîté franche; celle de Rochester est triste, grimacière et dénuée d'esprit. Il n'y a, par exemple, rien de plaisant dans l'obstination de Rochester à lire au premier venu un madrigal d'une extrême fadeur. Sur le refus d'Ormond de subir une telle lecture, Rochester lui apprend qu'il est devenu amoureux de lady Francis, la plus jeune des filles du Protecteur. Il l'a vue à la fête

Que la cité de Londre
Donnait au vieux Cromwell. Dieu veuille le confondre!
J'étais fort curieux de voir le Protecteur.
Mais quand, de son estrade atteignant la hauteur,
J'eus aperçu Francis, si belle et si modeste,
Immobile et charmé, je n'ai plus vu le reste.
Ivre, en vain, en tous sens par la foule pressé,
Mon œil au même objet restait toujours fixé;
Et je n'aurais pu dire, en sortant de la fête,
Si Cromwell en parlant lève ou penche la tête,
S'il a le front trop bas ou bien le nez trop long,
Ni s'il est triste ou gai, laid ou beau, noir ou blond.

» Ces plaisanteries sont d'un goût détestable, et d'un style dont l'incorrection est frappante. Mais je m'abstiendrai de remarques critiques sur l'emploi du langage : elles seraient trop nombreuses; et d'ailleurs nos jeunes maîtres mettent au nombre des droits acquis au romantisme celui de dénaturer la langue et de faire impunément des solécismes. Ils ne veulent pas emprisonner leur génie dans les règles de la grammaire : ce serait une imitation trop servile du *classicisme caduc*. Revenons à Cromwell! Rochester finit sa tirade par ces mots :

Je suis fou.

LORD ORMOND.

Je vous crois.

ROCHESTER.

Voici mon madrigal!

» Ce madrigal qui revient sans cesse, au moment d'une conspiration où il s'agit de la chute de Cromwell, appartient à ce genre de comique forcé qui produit un effet contraire à celui que l'auteur en attend. Il fait éprouver au lecteur le même sentiment d'impatience et d'ennui qu'à ce brave lord Ormond, qui dit assez niaisement au poète :

Ne composez pas de vers et de rondeaux :
C'est le lot du bas peuple!

» Sur quoi Rochester s'écrie :

Le bon vieux gentilhomme est d'une humeur de dogue.

» Là-dessus arrive un troisième conspira-

teur. C'est le poète Davenant, qui revient de Cologne avec un ordre écrit de la main de Charles II. Ormond lui demande où est la missive? Davenant lui répond qu'il

La porte toujours
Au fond de son chapeau, dans un sac de velours.

» En voici le contenu :

Jacques Butler, votre digne et féal
Comte et marquis d'Ormond, il faut qu'à White-Hall,
Jusque auprès de Cromwell, Rochester s'introduise;
. . . .
Qu'on mêle un narcotique au vin de ses repas.
Endormi dans son lit, il faut qu'on l'investisse;
Nous l'amener vivant.... Nous nous ferons justice.

» Voilà une belle commission à donner au féal Jacques Butler. Mais je n'insisterai pas sur l'absurdité de cet ordre, qui n'aurait pu être écrit que par un fou; je ne m'arrêterai pas non plus sur les incidents qui choquent la vraisemblance. Mon but est de vous prouver qu'en faisant les plus larges concessions possibles à la nouvelle école, il ne résulte des données qui révoltent le bon sens, ni beautés, ni

intérêt. Vous voyez que je suis un juge peu sévère, et qu'on pourrait me reprocher avec quelque raison un excès d'indulgence.

» Lord Ormond est d'abord frappé des obstacles qu'il faut vaincre pour remplir sa mission. Il observe judicieusement que la chose est plus facile à dire qu'à faire. « *Comment » diable!* ajoute-t-il, parviendrons-nous à » introduire Rochester chez Cromwell? »

» Davenant se charge d'aplanir cette difficulté. Il connaît « un certain *John Milton*, » aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant » poète, » qui remplit auprès de Cromwell les fonctions de secrétaire-interprète; il lui recommandera Rochester, et il ne doute point que Milton ne parvienne à le placer dans la maison du Protecteur, en qualité de chapelain.

» Ormond ne peut s'empêcher de remarquer que la mascarade sera drôle. Le Figaro jacobite répond qu'il saura jouer son rôle et

soutenir le personnage d'un docteur puritain.

Il suffit de prêcher jusqu'à se mettre en nage,
Et de toujours parler du dragon, du veau d'or,
Des flûtes de Jéhu et des antres d'Endor.

» Davenant, rassuré par ces paroles, remet à Rochester la lettre de recommandation qui doit lui ouvrir les portes de White-Hall, et dit en lui remettant une fiole :

Voici dans cette fiole un puissant somnifère.
On sert toujours le soir au futur souverain
De l'hypocras où trempe un brin de romarin :
Mêlez-y cette poudre, et séduisez la garde
De la porte du parc!

» Lord Ormond s'étonne que Charles ait pris la résolution de faire enlever Cromwell la veille même du jour où il doit être assassiné par les puritains conjurés contre lui. Davenant répond que le roi veut se passer du secours de ces sectaires, afin sans doute d'être dispensé de toute reconnaissance ; et que d'ailleurs, si l'on a besoin d'argent, il s'en

trouvera suffisamment sur un brick mouillé dans la Tamise.

» Voilà l'exposition de ce drame qui doit faire parmi nous une révolution théâtrale. On a déjà pu remarquer que l'auteur, avec la meilleure volonté du monde d'être gai et léger, est toujours guindé et triste; et que le sacrifice qu'il fait sans cesse de la raison à la rime est en pure perte pour le plaisir du lecteur.

» Rochester, qui a accepté la proposition de jouer la mascarade de puritain auprès de Cromwell, s'imagine qu'Ormond et Davenant auront enfin la complaisance d'écouter son madrigal. Ormond, qui n'y tient plus, lui déclare « qu'il a l'esprit plein de billevesées. » Rochester s'irrite; les deux conspirateurs mettent l'épée à la main, malgré Davenant, qui leur dit :

Si le crieur de nuit vous entendait!

Mais ses efforts seraient inutiles si un nouveau

personnage ne frappait violemment à la porte. Ormond et Rochester s'arrêtent à ce bruit, et baissent leurs épées. On voit combien l'auteur a été heureusement inspiré lorsqu'il a placé ces trois personnages dans la taverne des *Trois-Grues*.

» Le conspirateur qui interrompt si à propos la querelle élevée entre Rochester et Ormond est un nommé *Carr*, que le gardien de la Tour (1), d'accord avec les conjurés républicains, a laissé sortir de prison, ce qui n'est guère vraisemblable; mais, comme je l'ai déjà dit, il ne faut pas y regarder de si près. On pardonnerait l'invraisemblance, mais ce qu'il paraît difficile d'excuser, c'est la nullité complète du personnage. Carr est aussi une espèce de fou dont la manie n'inspire aucun intérêt. Son admission dans le complot est une absurdité de plus. Vous en jugerez par son langage.

---

(1) Prison d'état à Londres.

Ce matin mon geôlier m'ouvre et dit : *Aux Trois-Grues*
On t'attend. Israël convoque ses tribus ;
On va détruire enfin Cromwell et les abus.
Va ! — Je vais, et j'arrive à votre porte amie,
Comme autrefois Jacob en Mésopotamie.
Salut ! mon âme attend vos paroles de miel
Comme la terre sèche attend les eaux du ciel.
La malédiction me souille et m'enveloppe :
Donc purifiez-moi, mes frères, avec l'hysope !

» Au lieu de lui faire entendre des paroles de miel et de le purifier avec l'hysope, Rochester parvient à lire son madrigal, qu'il est temps de faire connaître :

Belle Égérie, hélas ! vous embrasez mon âme !
Vos yeux, où Cupidon allume un feu vainqueur,
Sont deux miroirs ardents qui concentrent la flamme
Dont les rayons brûlent mon cœur.

» Voilà ce madrigal, qu'on ne peut comparer qu'à l'innocente épigramme de Trissotin *sur un carrosse de couleur amarante*. Rochester est rayonnant de joie d'avoir enfin trouvé une victime. Mais le vieux fou n'entend pas raillerie : il aurait dû se moquer de

l'insipide madrigal ; il aime mieux se mettre sérieusement en colère, et s'écrie :

Démon ! damnation ! injure !
Me pardonnent le ciel et les saints, si je jure !
Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés
Déborder le torrent des impudicités ?
Fuis ! va-t'en, Bethsamite ! impur Madianite !
Amalécite !

» En vain Rochester veut lui expliquer qu'il n'est point *Amalécite ;* Carr se livre à tout son emportement :

Oui, c'est un mage, un sphinx à face d'homme,
Vêtu, paré, selon la mode de Sodome !
Satan ne porte pas autrement son pourpoint :
Il se pavane aussi, des manchettes au poing ;
Couvre son pied fourchu, de peur qu'on ne le voie,
De souliers à rosette et de chausses de soie,
Et met sa jarretière au-dessus du genou.

» Après ce débordement de sottises si exactement rimées, Carr veut s'échapper ; mais il est retenu par l'arrivée du colonel Joyce, et des autres conjurés puritains, qui

entrent en foule. La taverne des *Trois-Grues* est remplie ; les royalistes sont d'un côté, et les républicains de l'autre ; il ne manque à la réunion que le général Lambert, dont M. Victor Hugo a cru devoir faire un ambitieux qui aspire à recueillir l'héritage de Cromwell, ce qui n'est pas sans vraisemblance, mais qu'il représente comme un insigne poltron, ce qui blesse la raison autant que la vérité.

Pendant que les *cavaliers* et les *têtes-rondes* (1) s'observent avec inquiétude, surviennent quelques partisans de Charles II, parmi lesquels on remarque sir Richard Willis, émissaire secret de Cromwell, qui n'est là que pour trahir le parti royaliste. Enfin arrive le général Lambert, « *avec une longue épée à la garde de cuivre*, » ce qui lui donne

(1) *Cavaliers :* les royalistes s'appelaient ainsi entre eux, et donnaient aux puritains le nom de *têtes-rondes*.

l'air d'un de ces *matamores* de la vieille comédie, qui cachaient leur timidité sous un amas de froides hyperboles (1). Il s'agit maintenant de se concerter pour la réussite du complot. On commence par l'énumération des crimes de Cromwell, qui se termine par ce mot du corroyeur Barebone :

Il porte effrontément des justaucorps de soie !

» Là-dessus, les conjurés agitent leurs poignards en s'écriant, au risque d'être entendus au dehors :

Exterminons le tyran et sa race !

» Dans ce moment critique, on frappe de nouveau à la porte de la taverne. C'est Ri-

---

(1) Voyez les rôles de *capitan* dans les comédies qui ont paru avant Molière.

(*Note de Jacques Delorme.*)

chard, fils aîné de Cromwell, dont l'arrivée imprévue étonne les conjurés; ils craignent que le complot ne soit découvert. Cependant la conversation s'engage. Richard, qui connaît les cavaliers de longue main, qui est de toutes leurs parties de débauche, et a rendu service à plusieurs d'entre eux, se plaint de leur ingratitude, et les accuse de trahison.

LORD ROSEBERRY, *à part.*

Ciel!

LAMBERT, *à part.*

Où fuir?

LORD CLIFFORD.

Trahison!

SEDLY.

Dieu!

CARR, *étonné.*

Que veulent-ils dire?

RICHARD CROMWELL, *vivement.*

Oui, vous venez sans moi boire ici!

» A cette burlesque accusation, les traîtres, qui viennent boire au cabaret sans Richard, se rassurent; maîs, lorsqu'ils commencent à reprendre leurs esprits, un nouvel incident les rejette dans la consternation. Voici comment l'auteur s'exprime :

» En ce moment on entend le bruit de *la trompe* au dehors. Nouveau silence d'étonnement et d'inquiétude. Le son de *la trompe* s'interrompt, et une voix forte crie du dehors :

Au nom du parlement, qu'on ouvre la taverne!

(Mouvement de terreur parmi les conjurés.)

LORD ROCHESTER, *à Davenant.*

Pour le coup nous voilà pris dans notre caverne,
Comme Cacus!

» C'est encore une fausse alarme. Il ne s'agit que de la proclamation d'un jeûne,

Pour sauver ce peuple instruit et sage
Des maux que la dernière éclipse lui présage.

LE CHEF DES ARCHERS.

. . . .
Sur ce, vu la teneur du bill parlementaire,
Mandons aux vivandiers, buvetiers, taverniers,
Sous peine d'une amende au moins de vingt deniers,
De clore à l'instant même et taverne et boutiques,
Lieux impurs où du jeûne on romprait les pratiques!

» Les cavaliers et les têtes-rondes, qui ne peuvent plus ni conspirer, ni se quereller, ni boire, se retirent.

» Ainsi finit le premier acte du drame de Cromwell. La pièce entière est écrite de ce style barbare, où le bon sens, les convenances et la grammaire, sont constamment outragés. Cette fatigante monotonie, rarement interrompue par quelques traits de naturel et quelques pensées ingénieuses, produit un dégoût mortel. Et ce ne sont pas les règles

qu'il faut en accuser : le génie de M. Victor Hugo ne reconnaît point de limites. C'est en cela seulement qu'il se rapproche de Shakspeare. On voit qu'il a étudié ses défauts avec un soin extrême ; il ne lui manque que les beautés qui les font excuser.

» Nous allons voir paraître Cromwell, au second acte. Cet homme extraordinaire a été si diversement jugé, même par ses contemporains, qu'il est bien difficile de déterminer son vrai caractère. Certainement, le trait qui domine dans sa vie politique est l'amour effréné du pouvoir, et l'on a quelques raisons de croire qu'il aspirait à fonder une dynastie royale. Quant à son fanatisme, il paraît certain que l'exaltation de ses idées religieuses, sincère peut-être dans l'origine, fut ensuite pour lui, non un but, mais un moyen. Il fallait bien qu'il eût l'air de partager les opinions des hommes dont l'influence et la coopération devaient servir à l'accomplissement de ses projets ; mais le *puritanisme* était un masque qu'il ne portait qu'en public, et qu'il déposait dans l'intimité des relations privées.

» On raconte qu'un jour, se réjouissant à table avec quelques amis, il ne savait où prendre le tire-bouchon pour déboucher une bouteille d'excellent vin dont il faisait fête aux conviés. Dans ce moment, on lui annonça une députation de sectaires qui demandaient audience. « Dites-leur, répondit Cromwell, » que *je suis en quête du seigneur,* et ne » puis les recevoir. Ces bonnes gens, ajouta- » t-il, avec un sourire, vont croire que je » suis en quête du seigneur, tandis que je ne » cherche que le tire-bouchon. »

» Je pense donc que M. Victor Hugo s'est étrangement trompé en représentant Cromwell esclave d'idées superstitieuses et *illuminé* de bonne foi. Toutefois, j'admettrais volontiers cette supposition si elle était devenue un moyen d'intérêt; mais il suffit de citer une partie du dialogue de Cromwell avec lord Rochester pour prouver que l'auteur aurait mieux fait de s'en tenir à la vérité de l'histoire.

LORD ROCHESTER.

Cette lettre, milord, vous dira qui je suis.

CROMWELL, *prenant la lettre.*

De qui?

LORD ROCHESTER.

De monsieur John Milton.

CROMWELL, *ouvrant la lettre.*

Un très digne homme,
Aveugle; c'est dommage!

(Il lit quelques lignes.)

Ainsi donc on te nomme
Obédedom.

LORD ROCHESTER, *s'inclinant, à part.*

Tudieu, quel nom!

(Haut.)

Milord l'a dit.

(A part.)

Obéd.... Obédedom! Ah! Davenant maudit!
De me donner un nom à faire fuir le Diable!
Qu'on ne peut prononcer sans grimace effroyable!

CROMWELL.

Par qui les saints devoirs sont-ils le mieux remplis?

LORD ROCHESTER.

Tout croyant porte en lui la grâce suffisante.
Il suffit pour prêcher qu'en chaire il se présente,
Et qu'il sache, abreuvé des sources du Carmel,
Au lieu d'*a, b, c,* dire *aleph, beth* et *ghimel.*

CROMWELL.

Bien dit! Continuez, voguez à pleine voile!

LORD ROCHESTER, *avec enthousiasme.*

Le Seigneur en esprit à chacun se dévoile.
On peut, sans être prêtre, ou ministre, ou docteur,
Avoir reçu d'en haut le rayon créateur;

(A part.)

Quelque coup de soleil.

(Haut.)

Sans la foi l'homme rampe.
Mais veillez! éclairez votre âme avec la lampe!
L'âme est un sanctuaire, et tout homme est un clerc.
Dans le foyer commun apportez votre éclair!
Les prophètes prêchaient dans les places publiques,

Et le saint temple avait des fenêtres obliques.

(A part.)

Je consens qu'on te pende, Obédedom Wilmot,
Si dans ce que je dis je comprends un seul mot.

CROMWELL, *à part.*

C'est un anabaptiste!... Il est fort en logique;
Mais sa doctrine au fond est très démagogique.

LORD ROCHESTER, *avec chaleur.*

Le don des langues vient à qui parle souvent
Et beaucoup!...

(A part.)

J'en suis bien une preuve!

(Haut.)

En rêvant,
En priant, en veillant, on devient un lévite:
On peut atteindre alors, bien qu'il marche très vite,
Satan, qui dans un jour, nonobstant son pied-bot,
Va de Beth-Labaoth jusqu'à Beth-Marchaboth.

(A part.)

Corps-dieu! cela va bien. Poussons jusqu'à l'extase!

CROMWELL.

Il suffit.... Vous fondez sur une fausse base

Votre édifice!... Mais nous en reparlerons.
Quels sont les animaux impurs?

LORD ROCHESTER.

Tous les hérons,
L'autruche, le larus, l'ibis exclu de l'arche,
Le butor,

(A part.)

Le Cromwell!

(Haut.)

Tout ce qui vole et marche.

CROMWELL.

Quels sont ceux dont on peut manger?

LORD ROCHESTER.

C'est l'artacus,
Milord, et le brucus, et l'ophiomacus.

CROMWELL.

Vous oubliez aussi la sauterelle.

LORD ROCHESTER.

Ah! diantre!
Mais qui s'irait loger ces bêtes dans le ventre?

CROMWELL.

Et vous ne dites pas ce qu'il sied de savoir :
Qui touche à des corps morts est impur jusqu'au soir.

(A part.)

N'importe! Il est très docte : on peut sur ces matières
N'avoir pas comme moi des notions entières.

(Haut.)

Un dernier mot. Est-il conforme aux saints discours
De porter les cheveux courts ou longs?

LORD ROCHESTER.

Courts, très courts.

(A part.)

Tête-ronde, jouis!

CROMWELL.

Qui vous porte à conclure?

LORD ROCHESTER, *vivement.*

C'est une vanité que notre chevelure!
Par ses beaux cheveux longs Absalon fut pendu!

CROMWELL.

Oui ; mais Samson fut mort quand Samson fut tondu.

LORD ROCHESTER.

Diable !

CROMWELL.

Pour éclaircir, autant qu'il est possible,
Un si grave sujet, je vais chercher ma Bible !

(Il sort.)

» Cette citation est assez étendue pour faire connaître la manière de l'auteur. On voit que le dérèglement de son imagination est tout-à-fait stérile, et qu'il ne valait pas la peine de faire de Cromwell un enthousiaste puritain pour amener un dialogue aussi vide de sens et d'intérêt. En vain on me dirait que c'était là le langage de l'époque, et que tout ce fatras d'érudition biblique est naturel. Il n'y a rien de plus naturel que le langage de *Bedlam* ou de *Charenton ;* mais convient-il

de le transporter sur la scène, et d'en faire un sujet d'imitation? Qui pourrait s'imaginer que des hommes tels que Cromwell et lord Rochester aient jamais proféré les énormes et déplorables sottises, malheureusement c'est le mot propre, que M. Victor Hugo a mises dans leur bouche. Quand il serait vrai que le protecteur de la révolution d'Angleterre eût conseillé à son chapelain de manger des *sauterelles*, de l'*artacus*, de l'*iphiomachus* (1), le simple bon sens ne devait-il pas avertir l'auteur que, dans les paroles de Cromwell, ce n'était pas là ce qu'il fallait choisir pour donner une juste idée de son esprit et de son caractère?

» Et c'est ainsi qu'on prétend régénérer le théâtre français! et de telles prétentions trouvent des approbateurs! En vérité, si les preuves n'étaient pas sous mes yeux, je ne saurais croire à un tel excès de démence!

---

(1) Voyez le Lévitique, chap. 11, v. 22.

» Je connais la réponse banale à toutes les observations d'une saine critique :

« On trouve, me dira-t-on, dans Shak-
» speare des scènes aussi dépourvues de raison
» et de vraisemblance. Il abonde en quolibets
» et en trivialités. »

» Mais, précisément, c'est là ce qui ne devrait pas être imité. Cette remarque a été faite il y a long-temps. Pope se plaignait aussi de quelques mauvais poètes, ses contemporains, qui n'avaient pas été plus heureux dans leurs imitations que l'auteur de Cromwell.

« Il y a, dit-il, deux sortes d'imitation.
» La première, c'est quand nous mettons à
» la torture les pensées des autres pour les
» adapter au sujet que nous traitons; la se-
» conde consiste à copier les imperfections et
» les défauts des auteurs célèbres. J'ai vu un
» drame composé exprès dans le style de
» Shakspeare, et qui n'a d'autre trait de con-
» formité avec les pièces de cet auteur que
» cette seule phrase :

And so, good-morrow, t'ye, good master lieutenant!

Ce qui signifie :

Eh bonjour donc, mon bon monsieur le lieutenant (1)!

» N'est-il pas évident que c'est le même genre d'imitation, dont Pope se plaignait, qui a dicté le vers suivant que Cromwell, dans la scène des ambassadeurs, adresse à don Luis de Cardenas :

Eh bonjour donc, monsieur l'ambassadeur d'Espagne!

» Quand on se sert d'un pareil langage, je ne conçois pas pourquoi on se donne tant de peine pour chercher des rimes. Il me semble que la prose conviendrait mieux aux besoins de la nouvelle école. Si le drame de Cromwell était écrit en prose, il n'en vaudrait pas mieux ; mais il serait un peu moins ridicule. Henri III n'aurait pas été supportable en vers.

---

(1) The art of sinking in poetry.

» J'ai parlé de l'audience des ambassadeurs, qui est la principale scène du second acte. C'est là que « monsieur l'ambassadeur d'Es-» page offre à *Son Altesse*, de la part de *Sa* » *Majesté Catholique*, l'ordre de *la Toison-* » *d'Or*. » Voici la réponse de Cromwell :

Pour qui me prenez-vous? Qui? moi, le chef austère
Des vieux républicains de la vieille Angleterre,
J'irais, des vanités détestable soutien,
Souiller ce cœur contrit d'un symbole païen!
On verrait sur le sein du vainqueur de Sodome
Pendre une idole grecque au rosaire de Rome!
Loin les tentations, ces pompes, ce collier!
Cromwell à Balthazar ne veut pas s'allier.

» On ne conçoit pas que Cromwell puisse regarder comme un outrage l'offre de la *Toison-d'Or*. Il pouvait faire observer à don Luis Cardenas que ses principes, et sa qualité de chef d'une république, ne lui permettaient pas d'accepter un hochet qui ne pouvait avoir quelque importance que sous un gouvernement monarchique, où les vanités puériles jouent un grand rôle; mais il ne devait pas se livrer à un emportement sans motif, et ré-

pondre par des injures à la politesse du roi d'Espagne. Cromwell n'était pas plus *le vainqueur de Sodome* que Philippe IV n'était un *Balthazar*.

» La scène de l'audience est interrompue par l'arrivée imprévue de madame Cromwell et de ses filles.

CROMWELL, *à part*.

Ah ! mon Dieu ! c'est ma femme !

(Il congédie d'un geste les assistants.)

Adieu, monsieur le duc, messieurs !

(A la Protectrice.)

Bonjour, madame !

Vous avez l'air souffrante : avez-vous mal dormi ?

» Elisabeth Bourchier, épouse de Cromwell, qu'on appelle aussi *milady Protectrice*, répond qu'en effet « elle n'a, jusqu'au jour, » fermé l'œil qu'à demi. » Elle ne peut s'habituer à coucher dans le lit des Tudor et des Stuart, et se trouve mal assise dans un fauteuil royal. Elle regrette son verger, son parc, sa basse-cour et sa brasserie. C'est en vain que

Cromwell lui conseille « de quitter ces goûts » bourgeois ; » elle n'y peut consentir.

Ma vie aux airs de cour ne s'accoutume pas,
Et vos robes à queue embarrassent mes pas.

» Le Protecteur est malheureux dans sa famille. Lady Claypole, une de ses filles, est tombée dans une profonde mélancolie ; madame Fletwood, épouse d'un républicain déterminé, annonce à Cromwell qu'il trouvera dans son mari un obstacle à ses projets ambitieux. Lady Francis, qui ne connaît pas encore la participation de son père à l'assassinat juridique de Charles Ier, déplore la destinée de l'infortuné monarque. Lady Falconbridge est la seule qui attende avec joie le moment de voir Cromwell monter au trône d'Angleterre. Une telle situation est véritablement dramatique : aussi l'auteur a-t-il été mieux inspiré que dans les autres scènes ; voici un passage qui, malgré quelques taches, mérite des éloges :

ÉLISABETH BOURCHIER, *à Cromwell.*

Songez à votre pauvre mère !
Hélas ! votre grandeur, incertaine, éphémère,

A troublé ses vieux jours : mille soucis cuisants
L'ont poussée au tombeau plus vite que les ans.
Calculant les périls où vous êtes en butte,
Son œil, quand vous montiez, mesurait votre chute.
Chaque fois qu'abattant tour à tour vos rivaux,
Londres solennisait vos triomphes nouveaux,
Si jusqu'à son oreille engourdie et glacée
Arrivait le bruit sourd de la ville empressée,
Les canons, les beffrois, *le pas des légions*,
Et le peuple *éclatant en acclamations*,
Réveillée en sursaut et relevant sa tête,
Cherchant dans ses terreurs un prétexte à la fête,
Tremblante, elle criait : Grand Dieu ! mon fils est mort !

CROMWELL.

Dans le caveau des rois maintenant elle dort !

ÉLISABETH BOURCHIER.

Beau plaisir! Dort-on là plus à l'aise? et sait-elle
Si vous y rejoindrez sa dépouille mortelle?

» Voilà, comme je vous l'ai dit, des sentiments vrais, des pensées naturelles, dont l'expression est quelquefois un peu forcée, mais qui sont conformes à la vérité historique. Ce fragment et quelques autres, qui se trouvent comme perdus dans l'étonnant assemblage

de folles conceptions qui composent le drame de Cromwell, prouvent que ce n'est pas le talent qui manque à M. Victor Hugo, et que, s'il n'était pas atteint de la déplorable ambition d'être chef d'école, il soutiendrait et élèverait même la renommée que d'heureuses productions lui ont acquise.

» Ceci amène naturellement une autre réflexion : c'est que nos auteurs romantiques ne peuvent réussir dans les moindres détails sans s'écarter de leur système habituel de composition, sans revenir à celui qu'ils nomment dédaigneusement *scolastique*, sans respecter la langue et consulter la raison, suivant ainsi les préceptes et l'exemple des bons écrivains de toutes les époques. Cette observation devrait les rendre un peu plus modestes dans leurs prétentions, et plus retenus dans les jugements qu'ils portent sur les auteurs contemporains qui ont acquis l'estime publique.

» La scène de famille dont je viens de vous entretenir est suivie d'une conversation en-

tre Cromwell et Thurloe, son secrétaire. Le Protecteur écoute froidement les rapports qui lui sont faits, et ne s'anime que pour demander si l'on a reçu des nouvelles de Cologne. Thurloe lui présente une lettre de Manning, son agent secret auprès de Charles II. Cet émissaire lui fait connaître *l'ordre écrit* qui a été confié au poète Davenant, et indique même la manière dont il est caché au fond de son chapeau. Là-dessus, Cromwell dit à son secrétaire :

Thurloé, fais savoir
A monsieur Davenant que je voudrais le voir !
Il loge à *la Syrène*, auprès du pont de Londres.

» On voit bientôt arriver le puritain Carr et l'espion en chef sir Richard Willis : le premier révèle les noms des conjurés royalistes, et Willis ceux des républicains. La conspiration ainsi dévoilée dans ses moindres détails, le danger de Cromwell cesse, et tout intérêt, même celui de curiosité, s'évanouit. Il ne tiendrait qu'au Protecteur de faire arrêter sur-le-champ les conjurés ; mais

le drame serait fini ; et ce n'était pas le compte de l'auteur, qui avait encore trois actes à remplir d'invraisemblances, de dialogues où l'emphase se mêle sans cesse à la trivialité. On trouve dans les dernières scènes de ce second acte quelques unes de ces méprises qui abondent dans l'ancienne comédie. C'est ainsi qu'à la suite d'un monologue où Cromwell se reproche son ambition, ses crimes passés, ceux qu'il médite encore, Rochester le prend pour un conspirateur royaliste. Richard Cromwell se trouve aussi en présence de Rochester, qu'il a vu *aux Trois-Grues*, et le regarde comme un espion du Protecteur ; il lui jette une bourse à la manière du comte Almaviva dans *le Barbier de Séville*. Les incidents qui naissent de cet *imbroglio* n'offrent rien de dramatique : c'est un avortement complet. L'acte se termine par un monologue de Rochester, qui est définitivement élevé aux fonctions de chapelain.

LORD ROCHESTER.

Leur plan sera trompé par notre stratagème ;
Cromwell sera par nous surpris cette nuit même.

Tout va bien! Poursuivons! Quoiqu'à moitié trahis,
Bravons, pour nos Stuarts et pour notre pays,
Pistolets, coups d'épée et débats sur la Bible.

. . . .

De la peau du renard chez les loups revêtu,
Soyons saint de hasard, chapelain impromptu!
Prêt à tout examen comme à toute escarmouche;
Tantôt *Ézéchiel* et tantôt Scaramouche!

» C'est dans le troisième acte que l'imitation des défauts de Shakspeare est évidente. M. Victor Hugo, pour se donner les personnages les plus propres à cette imitation, met en scène les quatre bouffons dont les plaisanteries amusaient quelquefois Cromwell. L'auteur se trouve ainsi dans le domaine du *grotesque*, où il espère recueillir une riche moisson. Il a mis une importance singulière à décrire minutieusement le costume de ses fous.

TRICK, premier fou. — Vêtu d'un bariolage jaune et noir; bonnet pareil, pointu, à sonnettes d'or; les armes du Protecteur brodées en or sur la poitrine.

GIRAFF, second fou. — Bariolage jaune et rouge; culotte pareille, bordée de grelots d'argent; les armes du Protecteur en argent sur la poitrine.

GRAMADOCH, troisième fou et porte-queue de son

Cromwell me fait porter sa queue; eh bien! sa femme
Lui fait porter à lui ses cornes.

» On reconnaît dans ces ridicules saillies la manière de Shakspeare, lorsque, subissant l'influence d'un siècle grossier, il fait agir et parler ses *clowns* selon le goût du temps. Mais ne faut-il pas être aussi insensé que Giraff ou Gramadoch pour imaginer qu'après tant de chefs-d'œuvre d'un naturel exquis, d'un goût parfait et d'une haute raison, les Français du dix-neuvième siècle accueilleront ces dégoûtantes inepties! On dit que les professeurs de cette école comptent beaucoup sur les jeunes gens de l'époque: ils se font une singulière idée de la jeunesse française, s'ils croient qu'elle soit disposée à l'admiration ou à l'imitation de cette littérature grotesque et barbare, qui n'a fait irruption en France que lorsque les Anglais campaient au bois de Boulogne et les Cosaques au Luxembourg (1). Nous sommes

---

(1) La haine inspirée par les conquêtes de Napoléon a soulevé les premières attaques contre la littérature

heureusement parvenus à ce degré de civilisation où la littérature, pour devenir populaire, doit être un moyen d'amélioration sociale. Ce sera le trait caractéristique du travail de l'esprit humain dans le siècle actuel. »

M. Dumont commençait à s'échauffer. Je me permis de l'interrompre pour lui dire qu'il était dans l'erreur sur un fait, et qu'un nombre considérable de jeunes gens étaient passionnés pour les nouvelles doctrines.

---

nationale. Il convenait aux étrangers d'affaiblir l'influence que cette littérature exerçait en Europe depuis plus d'un siècle; et, comme notre théâtre était surtout un objet de jalousie, on s'occupa de le démolir. M. William Schlegel se chargea de l'expédition : il traduisit tout exprès Shakspeare et Caldéron pour les opposer à nos poètes tragiques, et parla, d'un ton d'*inspiré*, de la supériorité de génie qui assurait la prééminence des premiers sur les seconds. Cela n'aurait été que ridicule s'il ne s'était formé parmi nous une école qui s'est étourdiment associée à ces attaques de l'étranger.

(*Note de l'éditeur.*)

sommes aujourd'hui menacés. Ils n'estimaient ni Racine, ni Boileau, et dédaignaient les grands chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ils firent secte, et obtinrent même quelques succès. Que reste-t-il aujourd'hui de leurs efforts? Un faible souvenir, tout prêt d'expirer. Cependant Lamotte et Fontenelle étaient bien supérieurs, pour les connaissances et pour le talent, à nos modernes novateurs. Ceux-ci auront une destinée peut-être plus fâcheuse. Encore quelques années de mouvement et de bruit, et, s'ils persistent dans la route où ils sont entrés, ils ne laisseront qu'une mémoire aussi peu honorée que celle des Chapelain et des Scudéry. Voilà l'inconvénient dont je voudrais les préserver; mais je me réserve de traiter plus tard ce sujet. Nous voilà bien loin de Cromwell!

» — Revenons-y, je vous prie : l'impartialité de vos réflexions m'éclaire sur un sujet que j'avais considéré jusqu'ici avec trop peu d'attention.

» — Nous en sommes restés à la scène des

bouffons. Le fou Gramadoch prend à son tour la parole, et annonce qu'il va chanter une ballade à l'*écho*. En voici le premier couplet :

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,
Carme ?
Rose t'aurait-elle trahi,
Hi !

» C'est encore là une malheureuse imitation. Le père Louis, auteur du poème de *la Magdelaine*, a donné en ce genre un modèle digne de l'école romantique. Ce poète suppose que sa pieuse héroïne, dans un moment d'inspiration, demande des conseils à l'écho. Je ne me rappelle que les vers suivants, qui sont moins ridicules que ceux de M. Victor Hugo :

Que craignent les oiseaux volant dans ces bocages ?
Cages !
Que deviendra l'épine, enfin, si je l'arrose ?
La rose !

» Ces puérilités rimées avaient un grand succès avant Malherbe et Corneille ; on les abandonna lorsque le goût se fut épuré. Il

était digne de l'école nouvelle de s'approprier ce qui excitait le dédain des écrivains dont les productions sont des monuments de génie. M. Victor Hugo, non content d'imiter Saint-Amant et le père Louis, s'est même donné le plaisir d'emprunter à M. l'abbé de Pradt un des sarcasmes les plus connus de ce publiciste, et de le mettre dans la bouche de Trick, l'un de ses bouffons :

Tous nos Orphées
Sont des Morphées;
Notre *Jupin*
Est un *Scapin*.

» L'imitation est ici flagrante. Je ne sais, au reste, si M. l'abbé de Pradt ne considérera pas comme une épigramme ce que nous regardons comme un plagiat. C'est une question à décider entre l'ancien archevêque de Malines et le grand-prêtre du romantisme.

» J'ai encore une remarque à faire sur cette scène de bouffonneries : c'est qu'elle n'excite pas même ce rire involontaire qui

nous surprend quelquefois à la lecture des burlesques saillies de la *Gigantomachie* et du *Virgile travesti* (1). Rien de plus triste et de plus assommant que la gaîté des bouffons de Cromwell. Vous en jugerez par ce passage :

ELESPURU.

(Il chante.)

Vous à qui l'enfer en masse
Fait chaque nuit la grimace,
Sorciers d'Angus et d'Errol;
Vous qui savez le grimoire,
Et n'avez dans l'ombre noire
Qu'un hibou pour rossignol!
Ondins qui, sous ces cascades,
Vous passez de parasol!
Sylphes dont les cavalcades
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul!
Chasseurs damnés du Tyrol,

(1) Scarron.

Dont la muse aventurière
Bat sans cesse la clairière !
Clercs d'Argail, archers de Noll,
Pendus séchés au licol,
Qui ranimez vos poussières
Sous les baisers des sorcières;
Caliban, Macduff, Pistol,
Zingari, troupe effroyable,
Que suit le meurtre et le vol,
Dites : quel est le plus *diable*
Du vieux *Nick* ou du vieux *Noll* (1) ?

» Je n'ai pas le courage d'aller plus loin, et je vous épargne d'insipides *rébus* sur le *vieux Nick* et le *vieux Noll*. Je rougis même d'appliquer les règles de la critique à de telles pauvretés. C'est un effort que je fais sur moi-même, et vous devez m'en savoir gré.

» — Beaucoup plus que vous ne pensez ! Je n'oublierai point vos remarques : elles auront quelque jour leur utilité. Surmontez,

---

(1) *Old Nick*, surnom du Diable dans le dialecte de la populace anglaise. *Noll*, abréviation d'*Ollivier*.

je vous prie, votre dégoût bien naturel pour ces fades bouffonneries! Continuez vos observations sur le chef-d'œuvre dramatique de la jeune littérature !

» — La tâche est pénible, et je regrette de l'avoir entreprise; mais puisque vous y attachez quelque intérêt, je tâcherai de la remplir.

» Nous apprenons par la scène des fous qu'ils détestent Cromwell. L'un d'eux assure, dans le nouveau langage, que Satan fait les tyrans *au plaisir* des bouffons. » On aurait dit, dans le dialecte suranné de Racine et de Voltaire, « pour le plaisir des bouffons. » Mais je vous ai déjà prévenu que, si je voulais relever toutes les fautes contre la langue que l'auteur s'est permises, je ferais un volume aussi gros que celui de *Cromwell*, et aussi peu amusant. J'y renonce volontiers !

» Maintenant, ce que vous aurez quelque peine à concevoir, c'est l'étourderie de Ro-

chester-Obédedom, notre « chapelain impromptu. »

GRAMADOCH.

Ce cher Obédedom! tout en tirant de l'arc,
Je l'ai vu qui rôdait près la porte du parc;
Qui parlait aux soldats de garde, sous prétexte
De les édifier en leur prêchant un texte.
Puis il les a fait boire, et puis leur a donné
De l'argent; puis enfin, de tous environné,
Il a dit : « A ce soir! Pour entrer dans la place,
Cologne et Whitehall sera le mot de passe! »

» C'est un singulier conspirateur que ce cher Obédedom. Voilà la garde de Cromwell publiquement séduite, et le secret de la conjuration bien gardé! Cromwell arrive bientôt après, accompagné de Milton et de quelques autres personnages. Il annonce qu'il vient se délasser de ses travaux, et qu'il veut se distraire. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il s'adresse à Milton, en lui disant : » *Vous êtes vieux!* (1) » Le poète prend mal

(1) Nos jeunes romantiques ne connaissent pas d'é-

la plaisanterie, et se fâche sérieusement.

MILTON, *avec dépit.*

Vieux Milton! dites-vous : milord, ne vous déplaise,
J'ai bien neuf ans de moins que vous-même!

CROMWELL.

A votre aise!

MILTON.

Oui, vous êtes, milord, de quatre-vingt-dix-neuf;
Moi, de seize cent huit!

CROMWELL.

Le souvenir est neuf.

MILTON, *avec vivacité.*

Vous pouviez me traiter de façon plus civile :
Je suis fils d'un notaire, *alderman* de la ville.

---

pigramme mieux acérée que ce reproche de vieillesse.

(*Note de l'éditeur.*)

» Cromwell lui répond qu'il est bon poète, mais que cependant *Withers* et *Donne* (1) ont un mérite bien supérieur au sien.

» Nouvelle colère de Milton, qui, se parlant tout haut à lui-même, dit « qu'un gé-
» nie ardent travaille dans son sein; qu'il
» habite dans sa pensée, qu'il s'y console, et
» qu'il veut créer, par sa parole, un monde
» entre l'enfer, et la terre, et les cieux. »

» Ce brusque passage de la platitude à l'emphase est un des secrets de la composition romantique. C'est ce que les professeurs de l'école considèrent comme une agréable variété de tons, et un puissant moyen d'intérêt. Ils plaignent Corneille, Racine et Voltaire, de n'avoir pas connu les avantages qui résultent de cet heureux contraste, et d'avoir pensé qu'on pouvait faire de bonnes tragédies sans se servir d'un langage tantôt burlesque,

---

(1) Deux mauvais versificateurs de l'époque.

tantôt déclamatoire, et toujours vide de sens.

» Cromwell, qui veut absolument s'égayer, ordonne à ses quatre bouffons d'être joyeux. A cette injonction nos fous éclatent de rire : *Ah! ah! ah!* Cela ne suffit pas au Protecteur; il dit à l'un d'eux :

CROMWELL.

Trick, fais-nous apporter de la bière, une pipe!

TRICK.

Ah! milord veut fumer?

CROMWELL.

J'entends qu'on me dissipe!
Je veux être un peu gai.

» Rien ne peut *dissiper* Cromwell, pas même une querelle qui s'élève entre Trick le bouffon et le chapelain Obédedom.

» Dans ce moment, la députation d'une

espèce de sectaires nommés *Ranters* (1) est annoncée; ils viennent consulter le Protecteur sur une question très importante. Il s'agit de savoir :

S'il faut brûler ou pendre
Ceux qui ne parlent pas comme saint Jean parlait,
Et disent *Siboleth* au lieu de *Shiboleth*.

CROMWELL.

La question est grave et veut être mûrie.
Prononcer *Siboleth* est une idolâtrie,
Crime digne de mort, dont sourit Belzébuth.
Mais tout supplice doit avoir un double but,
Que pour le patient l'humanité réclame.
En châtiant son corps il faut sauver son âme :
Or quel est le meilleur de la corde ou du feu
Pour réconcilier un pécheur avec Dieu?

» Une discussion approfondie et digne du sujet s'engage sur ce point. Les uns tiennent pour la corde, les autres pour le feu. On croi-

(1) Énergumènes.

rait entendre un dialogue de Charenton. Enfin, Rochester met tout le monde d'accord en donnant la préférence au gibet, parce qu'on y monte au moyen d'une échelle, et qu'il est prouvé, par le songe de Jacob, qu'on peut escalader le ciel de la même manière. Il n'y a point de réplique à un tel raisonnement, et Cromwell est charmé de la décision. Les *Ranters* se retirent très satisfaits, et font place aux membres du conseil privé.

» C'est ici une des scènes capitales du drame. Cromwell va discuter, avec ses conseillers, l'invitation que lui fait le parlement d'accepter le titre de *roi*. C'est la situation d'Auguste consultant Maxime et Cinna sur le même sujet. Nous allons nous donner le plaisir de voir les deux écoles en présence, et d'examiner les procédés de l'une et de l'autre dans un ordre commun d'idées et de sentiments.

» Cromwell, à l'exemple d'Auguste, invite ses conseillers à parler librement, et à développer les motifs de leur opinion.

» Je passe sur les propos insignifiants du comte de Warwick, de lord Carlille et de quelques autres personnages, pour arriver aux argumentations sérieuses. Voici celles de Whitelocke, homme versé dans la connaissance du droit.

WHITELOCKE.

Le roi fut, de tout temps, nommé *législateur;*
Lator, porteur, *legis,* de la loi : d'où relève
Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Eve.
Donc, si le roi des lois est le père et le chef,
Point de peuple sans roi ! je le dis de rechef.
Voyez, pour confirmer ma doctrine certaine,
Moïse, Aaron, saint John, Glynn, Cicéron, Fountaine,
Et Selden, livre trois, chapitre *des Abus :*
Quid de his censetur, modo codicibus.
Milord, il faut régner ! *Dixi !*

(Whitelocke se rassied.)

» Ce discours ressemble beaucoup au plaidoyer de l'Intimé (1).

---

(1) *De vi, paragrapho,* messieurs, *caponibus.*
(*Les Plaideurs.*)

CROMWELL.

Comme il raisonne!
Qu'un discours à propos de latin s'assaisonne!
Écoutons Wolseley!

SIR CHARLES WOLSELEY, *se levant.*

Milord, sans nul détour,
J'oserai détromper votre altesse à mon tour.
Le chef d'un peuple libre est, suivant le prophète,
Tanquam in medio positus, non au faîte.
Ce chef, *sur quelque siége enfin qu'il soit assis*,
Est major singulis, minor universis.
Donc le titre de roi rompt notre privilége,
Rex violat legem.

» Cromwell trouve moins de charme dans le latin de Wolseley que dans celui de Whitelocke.

CROMWELL.

Arguments de collége!
Avec vos mots latins je suis peu familier!
Mauvaises raisons!

» Il est évident que les arguments de ces

deux conseillers d'état ne valent pas mieux les uns que les autres ; mais Cromwell est décidé à ne trouver bonnes que les raisons de ceux qui l'engagent à accepter la couronne.

(Le conseil est congédié.)

» Milton seul reste sur la scène avec le Protecteur, et dans une harangue interminable, où deux ou trois idées sont amplifiées et ressassées à satiété, il conjure Cromwell de renoncer à son projet. Quelques beaux vers sont enfouis dans cette longue déclamation. J'y ai remarqué un passage que je me ferai un plaisir de vous citer : car il n'y a rien de personnel dans mes observations, et je voudrais qu'il me fût possible de séparer l'auteur de sa malencontreuse production. Ce n'est pas que M. Victor Hugo soit très poli envers les partisans de *l'ancienne littérature*. Il les traite dans la préface de Cromwell avec beaucoup de dureté. Ce sont « *les milices de* » *Lilliput*, qui veulent enchaîner le drame » dans son sommeil avec des toiles d'araignée; » *des pédants étourdis*, *des routiniers*, *des*

» *fourmis* pour lesquelles il ne faut pas con-
» struire de palais (1). »

» Je me garderai bien de suivre un pareil exemple. Je vous avouerai même que j'ai quelque sympathie pour ces jeunes gens qui semblent ignorer qu'on ne fait pas plus de révolution, de dessein prémédité, en littérature qu'en politique ; ce qu'ils prennent pour une révolution littéraire est tout simplement une révolte contre le bon sens, qui peut entraîner quelques esprits timides ou peu éclairés, mais qui s'apaisera d'elle-même devant la puissance souveraine de la raison : quand l'exaltation passagère de cette révolte sera passée, ils riront eux-mêmes de leur folie.

» Je vous ai promis une citation de quelques vers heureux de M. Victor Hugo ; les voici :

---

(1) Pages xxv, xxviii, xxxvi.

» C'est Milton qui parle :

Au sommet de l'état jeté par la tempête,
Ivre de ton destin, tu veux parer ta tête
De cet éclat des rois pour nous évanoui.
Tremble! On est aveuglé quand on est ébloui!
Ollivier, de Cromwell je te demande compte,
Et de ta gloire enfin, qui devient notre honte.

» Il y a bien quelque chose de péniblement étudié dans l'expression de ces sentiments ; mais ils prouvent, comme je crois vous l'avoir déjà dit, qu'en renonçant à un système absurde de composition, l'auteur peut aspirer à de légitimes succès.

» Notez maintenant le brusque passage de la raison à la sottise !

CROMWELL.

Le bonhomme le prend sur un singulier ton!
Çà, maître John Milton, secrétaire-interprète
Près le conseil d'état! vous êtes trop poète!
Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport,
Oublié qu'on me dit *Votre Altesse* et *Milord!*

Mon humilité souffre à ce titre frivole ;
Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole,
A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi.
Je me suis résigné ; résignez-vous aussi !

» Cette réponse est si ridicule de pensée et d'expression ; elle annonce tant de fatuité et de petitesse d'esprit, qu'elle place Cromwell dans un état de dégradation incompatible avec l'idée qu'on se fait d'un tel personnage.

» Je conviens que cela est nouveau ; mais si nous ne pouvons avoir de nouveauté qu'à ce prix, il vaut mille fois mieux renoncer à toute littérature. Le comble de l'ignominie pour la nation française serait de descendre au dernier rang dans la culture des lettres, après avoir tenu pendant deux siècles le sceptre du génie. Heureusement, il nous reste des hommes supérieurs, étrangers à ces grotesques aberrations de l'intelligence, et qui, au milieu des injures et des sarcasmes de la sottise présomptueuse, entretiennent le feu sacré. Nos jeunes écrivains ne sont pas tous séduits par ce délire de l'imagination qui

enivre quelques médiocrités, et leur persuade que la France les attendait comme les restaurateurs de sa littérature. »

Ces réflexions furent interrompues par l'arrivée du docteur Lefranc, intime ami de M. Dumont. « Nous reprendrons demain, me dit celui-ci, notre conversation. Je veux montrer mes belles tulipes au docteur : il est digne de les admirer. N'oubliez pas qu'après-demain je vous attendrai à dîner, ainsi que Joseph Delorme ! Mon ami Lefranc et sa famille seront de la partie.

» — Vous parlez d'un jeune homme que j'ai connu, dit le docteur : Joseph Delorme a suivi mon cours de *pathologie* avec assez de distinction ; mais depuis quelque temps je ne sais ce qu'il est devenu. »

Je racontai alors au docteur comment Joseph avait été saisi inopinément du démon de la métromanie, ce qui lui faisait négliger les occupations les plus sérieuses. « Je crains bien, ajoutai-je, que sa raison ne soit altérée.

Il se livre aussi à certaines spéculations inintelligibles qu'il appelle *sa philosophie*. Il prétend, par exemple, que nous aurions des idées quand bien même nous n'aurions pas de sensations ; qu'il voit des faits dans sa conscience comme nous voyons des fruits sur un arbre ; et qu'il s'écoute penser quand bon lui semble.

» Je me hasarde quelquefois à lui dire que les sensations sont évidemment le principe de nos idées, et que, s'il manquait du sens de l'ouïe, il n'aurait aucune idée de la musique de Rossini. Il répond que je suis un misérable *sensualiste*, que je tombe dans le *lockisme* et le *condilliacisme*, et que le dix-neuvième siècle fera prévaloir le *kanto-platonicisme*. Il veut aussi que les siècles soient des missionnaires chargés de faire triompher certaines doctrines. Il croit que ce sont des idées qui se font la guerre, se tirent des coups de canon, et emportent d'assaut les villes fortifiées ; de sorte que le général qui a la meilleure artillerie est aussi le meilleur logicien, et a des idées plus saines que ses adversaires. »

A ces mots, le docteur sourit. — « Je sais ce que c'est, me dit-il : quelques hommes d'esprit ont fait la gageure de remettre en vogue les rêveries qui reparaissent de temps à autre, lorsque l'imagination s'exalte, et que la raison humaine s'affaiblit. Mais il n'y a là-dedans rien de philosophique, et par conséquent rien de durable. Je suis fâché que Joseph Delorme perde son temps à poursuivre ces chimères. Je serai bien aise de le revoir : nous pourrons peut-être le guérir de ses visions, et le rendre raisonnable ! »

Je remerciai le docteur Lefranc de ses bonnes intentions, et je pris congé de M. Dumont, qui me prit la main, en me disant : « Ne manquez pas au rendez-vous. »

—

CHAPITRE III.

SUITE DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LE DRAME DE CROMWELL.

—

> Rerum principia ab ingenio profecta sunt, et exitus disciplina comparantur.
>
> (M. T. Cicero.)

C'était le 10 mai : je me rendis au *boulevard de Gand*, promenade favorite de Joseph. Je le trouvai nonchalamment assis sur une chaise, tenant à la main un journal littéraire qui s'enrichit, ou, pour parler plus correctement, qui s'appauvrit de ses dissertations sur notre *ancienne littérature ;* et par ancienne littérature il faut entendre celle de MM. Andrieux, Daunou, Lemercier, Ray-

nouard, et des autres écrivains de l'époque qui n'ont pas un grand respect pour le génie de Ronsard. Ses yeux me semblèrent un peu plus hagards qu'à l'ordinaire ; ses cheveux étaient dressés sur sa tête comme les dards d'un hérisson : c'était le costume romantique dans toute sa rigueur. Je lui parlai de la visite que j'avais rendue à notre respectable professeur, et lui fis part de son invitation.

« La chose mérite réflexion, répondit Joseph. Je crains qu'on ne fasse chez ce bonhomme de très mauvais dîners. Nous autres, qui sommes doués d'une imagination rêveuse et mélancolique, et qui faisons une grande dépense d'esprits animaux, nous avons besoin d'une nourriture succulente, et bien préparée, pour réparer les pertes que notre commerce avec la muse nous fait éprouver. »

Je lui dis, pour le rassurer, que M. Dumont ne haïssait pas les bons morceaux ; et qu'il avait pour cuisinière un *cordon-bleu*, dont un ancien commissaire liquidateur pour-

rait se contenter. Ces paroles calmèrent ses craintes ; il fut convenu que nous irions le surlendemain dîner chez M. Dumont, et passer la soirée avec lui. Je lui demandai s'il y avait quelques nouvelles littéraires.

« J'ai assisté hier, me répondit-il, à la lecture de *Marino Faliero*, drame historique de Casimir Delavigne. L'auteur m'a paru d'une excessive timidité. Il est encore loin derrière nous, et il a bien du chemin à parcourir pour nous atteindre. Il annonce la prétention de faire *autrement* que les chefs de votre littérature décrépite. Cela ne suffit pas : il faut, pour mériter nos suffrages, qu'un poète fasse précisément le contraire de ce qu'ils ont fait ; c'est le seul moyen aujourd'hui d'être original. Tous ceux qui prennent un autre parti appartiennent, suivant la belle expression d'Emile Deschamps, *à la faction des continuateurs* (1). Je crains bien que Casimir ne

---

(1) *Études françaises et étrangères.*

se rende jamais digne de faire partie de notre radieuse constellation poétique. »

Je ne voulus pas entrer en explications avec lui sur ce sujet. J'étais content d'être parvenu à lui faire accepter l'invitation de notre professeur ; et je le quittai en lui rappelant sa promesse. Il me fit un signe de tête affirmatif, et ferma les yeux, sans doute avec l'intention de voir, au fond de sa conscience, quelques uns de ces faits qui s'y rendent par une autre voie que celle des sens.

Le lendemain, j'annonçai à M. Dumont que mon frère acceptait avec reconnaissance son invitation, et je le remis sur le chapitre de Cromwell.

« Où en sommes-nous restés, me dit-il ?

» — Nous en étions, lui répondis-je, à la scène où s'agite la question de savoir si le *Protecteur* doit changer son titre contre celui de roi. C'est, comme vous l'avez observé, la situation d'Auguste dans la tragédie de *Cinna*.

» — Je n'ai pas besoin, reprit le professeur, de vous rappeler cette scène admirable, qui est dans la mémoire de tous les amateurs. Je ferai seulement une remarque importante, c'est que le poète classique a considéré la question sous le rapport politique et moral, le seul qui soit raisonnable ; tandis que le romantique ne l'a envisagée que comme un thème burlesque et favorable à l'esprit insipide de bouffonnerie. Ces deux manières de procéder sont les traits caractéristiques des deux systèmes. Dans le premier, il faut, de toute nécessité, consulter le bon sens et les convenances, règles jalouses qui gênent singulièrement la liberté des grands écrivains de notre époque, et leur donnent beaucoup d'humeur. Il suffit, dans le second système, de se livrer à un bavardage emphatique ou insignifiant qu'on ne s'attendait pas à entendre, ce qui constitue l'originalité.

» Reprenons maintenant notre analyse, et passons sur une scène de remplissage entre Cromwell et sa fille lady Francis, qui ne sait pas encore le rôle que son père a joué dans la

tragédie révolutionnaire du 30 janvier. Rochester revient sur le théâtre avec une espèce de duègne, nommée *Guggligoy*. Il est très pressé de faire sa déclaration d'amour à la fille du Protecteur, et il a acheté de *dame Guggligoy* la faveur d'être admis auprès de sa maîtresse. Lady Francis paraît plongée dans une profonde rêverie.

» Pendant ce temps, Rochester et la duègne ont une conversation tout-à-fait dans le genre de la vieille comédie, sauf l'esprit et le style. La dame Guggligoy prend des airs de coquette :

GUGGLIGOY.

Je vaux d'être encore regardée
Quand je me suis d'avance un peu raccommodée.
Au fait, je ne suis pas si digne de dédain,
Quand j'ai ma jupe rose et mon vertugadin,
Mes lacs d'amour, mes bras garnis de belles manches,
Et mes deux tonnelets ajustés sur mes hanches.

» Rochester, qui la trouve, malgré ses atours,

« digne de dédain, » est pourtant obligé de lui dire des douceurs :

LORD ROCHESTER.

Mars eût quitté Vénus s'il eût vu Guggligoy !

» Le vers le plus étonnant est celui qui termine cette parade qu'on n'oserait offrir même au public des boulevarts. C'est Rochester qui parle de cette dame Guggligoy au moment où elle quitte la scène.

LORD ROCHESTER.

Certe, elle a les os secs à faire un très bon feu !

» Voilà le comique qui doit remplacer celui de Molière ! C'est ainsi que nous faisons des progrès, et que nous arriverons bientôt à la prfection de l'art dramatique. Je ferai observer en passant que le personnage de Rochester blesse cette vérité de l'histoire si rigoureusement exigée par nos réformateurs. Comme l'action se passe en 1657, un an à

peu près avant la mort de Cromwell, lord Wilmot-Rochester, si connu par son esprit et ses écrits licencieux, devait être âgé de dix ans. Il n'est guère probable qu'à cet âge, il soit entré dans une conjuration, qu'il ait joué le rôle de chapelain, et voulu séduire lady Francis. Il est vrai qu'on trouve des anachronismes dans Shakspeare, et cela suffit pour justifier le poète moderne : ainsi, n'en parlons plus, et arrêtons-nous un instant à l'entretien de Rochester avec la fille de Cromwell.

» Ici, nous trouvons l'imitation d'une scène de *Crispin* dans l'une des plus jolies pièces de Regnard.

LORD ROCHESTER.

D'abord, tournons la place avant de l'attaquer !
Une fille est un fort ; j'ai pu le remarquer :
Les clins-d'œil qu'on lui fait, la mise recherchée,
Les petits soins, les mots galants, sont la tranchée
Qui s'avance en zig-zag ; la déclaration,
C'est l'assaut ; le quatrain, capitulation.

» Le Crispin des *Folies amoureuses* se sert

aussi d'expressions militaires dans une situation semblable ; il s'agit de l'enlèvement d'Agathe.

CRISPIN.

Il faut d'abord savoir si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siége ouvert ou former un blocus.
. . . .
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siége réussisse,
Il faut premièrement s'emparer des dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place.
. . . .
C'est de même à peu près quand on prend une fille.

» Crispin-Rochester ne vaut certainement pas son modèle; et il est encore plus malheureux lorsque, dans la même scène, il s'avise de lutter avec Molière. M. Victor Hugo a fait de lady Francis une ingénue qui ne sait rien des choses de ce monde ; Rochester cherche à la séduire par les mêmes moyens dont la

vieille femme se sert auprès d'Agnès pour la décider à recevoir Horace.

Vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal (1).

» Rochester de son côté apprend à lady Francis « qu'elle épand autour d'elle des ra-
» vages affreux; que l'un de ses regards fait
» cent malheureux ; qu'elle a sous les yeux
» une de ses victimes. »

» Francis répond comme Agnès :

Si je vous ai fait du mal sans le savoir,
Je veux le réparer !

» J'ignore comment les génies du siècle s'y prennent pour justifier des imitations si maladroites. Il n'y aurait pas assez de sarcasmes et d'anathèmes contre les écrivains apparte-

(1) *École des femmes.*

nant à la vraie littérature qui suivraient un tel exemple. Remarquons encore que toutes ces hautes prétentions d'originalité de la nouvelle école ne signifient rien ; que les chefs eux-mêmes ne se font aucun scrupule de s'approprier des idées et des traits connus ; seulement ils les gâtent :

. . . . Contactuque omnia fœdant (1).

Rochester termine cette scène en offrant son malheureux quatrain à lady Francis, et se jette à ses pieds. C'est dans une telle situation que Cromwell le surprend, situation qui serait dramatique, s'il y avait moins d'absurdité dans les préparations, si Rochester, au lieu de se montrer comme un vil bouffon, était animé d'un sentiment vrai et énergique.

CROMWELL.

Par quel hasard, maître, aux genoux de ma fille?

---

(1) Virgile.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Dieu! Cromwell! Je suis mort! pour une peccadille
C'est dur d'être pendu! Pris en délit flagrant,
Il n'aura pas pour moi de châtiment trop grand!

CROMWELL.

Fort bien, mon chapelain!

LADY FRANCIS, *à part.*

Il faut de l'indulgence :
C'est un fou.

» Lady Francis a raison; et, pour calmer la colère de Cromwell, elle lui apprend que Rochester s'est jeté à ses pieds pour lui demander la main d'une de ses femmes, la dame Guggligoy.

CROMWELL, *à Rochester.*

Pourquoi ne point parler tout de suite, mon cher,
Puisqu'il vous reste encor des penchants pour la chair?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Chair! une peau collée à des os faits en duègne!

CROMWELL.

On vous satisfera. Je hais que l'on me craigne.
Je suis content de vous : je pourrai vous donner
Votre belle.

LORD ROCHESTER.

Ma belle! un vieux spectre à damner!
Un corps à rebuter les bêtes carnassières!
Une figure à faire avorter des sorcières!

» Que dites-vous de ce langage si décent, de ces gentillesses romantiques destinées à nous faire oublier les comédies du *classicisme* (1). Expliquez-moi comment il se trouve

(1) C'est un mot nouveau pour désigner l'opinion des écrivains qui disent le grand Corneille au lieu du grand Shakspeare.

des gens assez aveuglés par l'esprit d'innovation, ou assez idiots, pour admirer et vanter ces méprisables turlupinades !

» — Ils disent que ce sont là les hardiesses d'un génie indépendant.

» — La situation de Rochester aux genoux de lady Francis n'est point de l'invention de M. Victor Hugo. On trouve dans les *mémoires* de la famille de Cromwell, où notre auteur a puisé la plus grande partie de son érudition historique, une aventure à peu près semblable arrivée à un certain *Jerry White*, chapelain de Cromwell. On y voit aussi que lady Francis n'était pas tout-à-fait une Agnès, et qu'on eut de bonnes raisons pour lui faire épouser Robert Trick, son premier mari. Ce n'est point un reproche que j'adresse à l'auteur : si l'altération des faits et des caractères eût produit la moindre beauté dans son ouvrage, j'en ferais volontiers un sujet d'éloges; mais il n'y a pas moyen de s'y résoudre, lorsque tout aboutit à de monstrueuses caricatures.

» Reprenons notre analyse !

CROMWELL, *s'adressant à un mousquetaire.*

Dis à Cham Biblecham, l'un des voyants d'Écosse,
Qu'il marie à l'instant, sur le livre de foi,
Messire Obédedom et dame Guggligoy.

» Le mariage ainsi conclu, lady Francis reste seule. Elle ouvre *le parchemin* que lui a laissé Rochester, et, au lieu d'une déclaration d'amour, elle lit une invitation à lord Ormond de se rendre vers minuit à la porte du parc dont le poste est séduit. Il sera facile de saisir Cromwell endormi par les soins de Rochester. C'est ainsi que l'auteur rentre dans l'action principale du drame, qu'il semblait avoir oubliée. Lady Francis remet *le parchemin* à Cromwell, qui apprend alors la métamorphose d'un chef de cavaliers en puritain, et qui se prépare à le faire tomber dans le piége où lui-même devait être pris. La vraisemblance est partout choquée; mais, je le répète encore, c'est un droit acquis au romantisme.

» Il se passe dans l'intervalle quelques scènes parasites : une entrevue de Rochester et de dame Guggligoy ; la découverte du billet écrit de Cologne, que Cromwell saisit dans le chapeau de Davenant, donnée historique que l'auteur a traitée comme le reste ; enfin une audience accordée au parlement, qui défère le titre de roi au Protecteur, et que celui-ci refuse pour le moment. Tous ces incidents, amenés sans art, sont vides d'intérêt, et le poète, toujours fidèle au mauvais goût, les rend encore plus insignifiants par la barbarie grotesque de son langage.

» Cromwell se trouve seul avec Thurloë. La nuit est venue. Le Protecteur fait mettre son lit dans *la chambre peinte*, où les juges de Charles Ier s'étaient réunis. Le choix est d'autant plus bizarre que Cromwell a peur des revenants ; mais il se rassure par une réflexion très judicieuse.

CROMWELL.

Quand la nuit sera venue,
Si ces lieux ont un spectre, il ne me verra pas!

» Rochester arrive, et présente le breuvage somnifère à Cromwell.

CROMWELL.

(Il prend le gobelet sur le plat, et le présente tout à coup à Rochester.)

Buvez vous-même, alors : l'hypocras est salubre !

» Rochester, après quelques *lazzis* dignes d'Arlequin, boit l'hypocras, et en éprouve bientôt les effets. Cromwell et Thurloë le placent tout endormi sur le lit où le Protecteur devait reposer.

» Une scène entre Cromwell et un vieux Juif usurier et astrologue termine ce troisième acte, qui est intitulé *les Fous*, et qui justifie parfaitement son titre. »

M. Dumont allait passer au quatrième acte, lorsque je lui demandai la permission de faire une remarque.

« Il me semble, lui dis-je, que le goût des bouffonneries était un trait caractéristique

de Cromwell, et que, sous ce point de vue, M. Victor Hugo ne mérite point de reproches.

» — Vous pourriez avoir raison, si ces bouffonneries étaient dignes de la scène, si l'auteur les avait présentées avec esprit, si elles excitaient la gaîté, si enfin elles ne formaient qu'un accessoire dans le drame.

» Les bouffonneries de Cromwell étaient plus en actions qu'en paroles. Il jeta un jour un coussin à la tête du lieutenant-général Ludlow, qui lui rendit sur-le-champ cette grossière plaisanterie. Au moment de signer l'arrêt de mort de Charles Ier, il se servit de sa plume pour tacher d'encre les lèvres de son collègue Martin, qui siégeait près de lui. On raconte d'autres traits de ce genre; mais ces traits-là ne constituent pas ce qu'on appelle dans le nouveau langage l'*individualité*. Ce sont choses communes à tous les mauvais plaisants. Si Cromwell n'eût été qu'une es-

pèce de *Gilles* fanatique, tel que M. Victor Hugo l'a représenté, serait-il parvenu au suprême pouvoir? Son génie eût-il dompté les factions frémissantes autour de lui? Les rois, ses contemporains et ses flatteurs, se fussent-ils prosternés devant sa fortune? La cour superbe de Louis XIV eût-elle porté le deuil à sa mort? Non assurément. Il faut donc avouer qu'en s'attachant presque exclusivement aux petitesses de sa vie privée, aux ridicules de son caractère, même en supposant la peinture vraie, M. Victor Hugo n'a fait connaître qu'imparfaitement ce puissant personnage qui domina sur l'Europe comme sur l'Angleterre; qui, par le fameux acte de navigation, prépara la prépondérance maritime de son pays. Cromwell, couvert du sang royal, isolé au faîte de la puissance, devait éprouver des inquiétudes; son sommeil était probablement moins paisible que celui de l'innocence. Mais il y a loin de ces perturbations morales à la crainte puérile des spectres que M. Victor Hugo lui attribue. Cromwell redoutait plus le poignard des assassins que les apparitions nocturnes de Charles Ier. Il ne fallait pas faire

» tissent sur un banc de gazon, derrière une
» charmille. »

GRAMADOCH.

Cachons-nous là tous !

CROMWELL.

Oui, c'est mon bouffon qui rentre !

GRAMADOCH, *bas à ses camarades.*

Du drame sur ce point l'action se concentre.
D'ici nous verrons tout.

TRICK, *bas.*

Il faudrait l'œil d'un clerc.
Voir! — Dans le four du Diable il fait cent fois plus clair !

(Ils se taisent et demeurent immobiles.)

» Cromwell, qui fait sentinelle à la poterne, s'amuse, en attendant l'arrivée des conjurés, à moraliser sur la destinée de son bouffon ; il se trouve beaucoup moins heureux que ce fou.

CROMWELL.

Que lui fait l'avenir ! Il aura bien toujours,
L'hiver, pour se vêtir, un lambeau de velours,
Un gîte, un peu de pain mendié par des *rires*,
Sans disputer sa vie aux embûches des *sbires*.
Il dort toutes les nuits, n'a point de songe affreux;
Jamais, troublé la nuit de pensers ténébreux,
Il n'a, pressant le pas sous quelque voûte sombre,
Craint de tourner la tête et d'entrevoir une ombre.

» Cromwell compare sa situation avec celle de ce bouffon, et regrette d'avoir une autre destinée; il se plaint que la nuit est glacée; les discours impertinents du juif astrologue ont altéré sa raison ; il tremble.

(Le beffroi commence à sonner lentement minuit.)

CROMWELL.

Minuit ! et je suis seul ! *Si j'invoquais les saints !*

(Un bruit de pas derrière les arbres.)

Oh ! je suis rassuré ; voici mes assassins !

» Un vieil Espagnol pusillanime et superstitieux aurait pu penser à invoquer les saints ; mais un puritain! mais Cromwell! Comment M. Victor Hugo peut-il ignorer que l'*invocation des saints* était une de ces pratiques idolâtres que les sectes protestantes reprochaient avec le plus d'amertume à l'Église de Rome? Quelque indulgence qu'on ait, il est difficile d'excuser une pareille bévue.

« Les cavaliers entrent *à pas de loup*, lord » Ormond et lord Roseberry en tête. *Grands » chapeaux rabattus, amples manteaux noirs » soulevés par de longues épées.* Ils se par- » lent à voix basse. — Cromwell remet son » mousquet sur son épaule, et se place dans » l'ogive de la poterne. »

» Les détails de cette scène, qui devraient offrir quelque intérêt, sont d'un ennui mortel. C'est toujours le même jargon burlesque, la même absence de raison et de naturel.

» Cromwell laisse pénétrer les royalistes

dans le palais, et pendant qu'ils s'emparent de Rochester, le Protecteur continue sa garde, en faisant la conversation, d'abord avec un sir William Murray, le plus insipide personnage qu'on puisse concevoir, et ensuite avec le juif astrologue dont les paroles ont déjà troublé son imagination. Je passe sur la découverte d'une bourse appartenant à Richard Cromwell, et j'arrive au moment critique où les cavaliers, qui s'imaginent avoir saisi le Protecteur dans son lit, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre à son égard. Lord Clifford et quelques uns de ses compagnons sont d'avis de le tuer sur-le-champ. Il faut noter que Cromwell, que son travestissement a rendu méconnaissable, assiste à la délibération. Le docteur Jenkins s'oppose à l'assassinat proposé, attendu que Cromwell n'est pas mis en jugement, et que la loi serait violée. Les conjurés se mettent à rire d'un pareil scrupule; mais au moment où ils lèvent l'épée pour frapper leur captif, Richard Cromwell, qui a compris leur dessein, se jette devant eux, et fait à Rochester, toujours endormi, un rempart de son corps. On se

GRAMADOCH.

Et pourtant, quoiqu'il porte un monde sur son cou,
De ceux dont nous parlons Cromwell est le plus fou.

» Après cette belle décision, les bouffons quittent la scène, et le quatrième acte est fini.

» Dites-moi s'il est possible de prendre quelque intérêt à une action si absurdement conduite, à des personnages qui ne disent jamais ce qu'ils doivent dire, et agissent comme des insensés. On se plaint avec quelque raison que, dans certaines tragédies françaises, le vers manque de vérité et de naturel, défaut qu'on ne peut reprocher à nos grands poètes dramatiques, comme il serait facile de le prouver. Mais cette uniformité de ton elle-même n'est-elle pas préférable à cette bassesse continuelle de pensées et de langage, à cette déplorable incorrection de style, qui gâterait seule les scènes les mieux conçues et les plus habilement préparées. Cette

facilité de jeter, par milliers, des lignes exactement rimées, qui ne sont ni vers, ni prose, doit tenter la médiocrité, qui s'irrite de son impuissance. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques jeunes gens adoptent avec enthousiasme le nouveau système. Il leur offre un autre avantage : c'est qu'avec ce système, on peut se passer d'étude et d'observation; ils n'ont besoin de connaître ni les passions humaines, ni les effets naturels qui en résultent. La partie morale manque dans leurs drames; tout y est matériel. Le remords chez eux n'est point le mouvement d'une conscience agitée : c'est la crainte du diable et des spectres. Ils dépouillent l'amour du sentiment qui en fait le charme, et ne cherchent la source des émotions que dans les dangers présents, et les souffrances physiques. Les convulsions de l'agonie, les derniers cris des mourants, les douleurs même causées par des meurtrissures, comme dans *Henri III*, tels sont les moyens qu'ils emploient pour toucher et émouvoir les spectateurs. C'est la décadence complète de l'art, et la honte de la littérature. Si un pareil sys-

tème réussissait parmi nous, ce serait la preuve d'une absence totale d'élévation dans les sentiments et de délicatesse dans les mœurs. Nous ne pourrions offrir pour excuse l'ignorance et la barbarie de l'époque : car nous avons une scène qui a fait jusqu'ici notre juste orgueil, et dont la supériorité est partout reconnue, excepté parmi nous (1). Nous en reconnaissons le mérite, nous en admirons les beautés ; c'est une école de patriotisme et de civilisation.

---

(1) Chose remarquable ! tandis que des écrivains français s'accordent à dénigrer les auteurs dramatiques de l'époque qui restent fidèles au goût et à la raison, leurs ouvrages sont accueillis par le reste de l'Europe : les comédies de MM. Alexandre Duval, Casimir Delavigne, de Laville, Casimir Bonjour, d'Epagny, sont traduites dans toutes les langues et représentées sur tous les théâtres. Les Anglais ont de Shakspeare une *Jeune femme colère* « The taming of the shrew, » qu'ils ont abandonnée pour la charmante comédie de M. Étienne. Nous l'avons vu jouer à Paris : la traduction est littérale.

(*Note de l'éditeur.*)

Mais on ne veut plus que le drame ait un but ; et cependant, puisque le drame est destiné à agir sur les masses, il ne doit laisser dans l'âme des spectateurs que des impressions morales : autrement le théâtre deviendrait funeste aux mœurs, et, par une conséquence inévitable, funeste à la liberté, sa corruption serait bientôt celle de la société. J'ai trop bonne opinion de la jeunesse française pour imaginer qu'elle se laisse séduire par l'amour de la nouveauté, jusqu'au point de préférer les conceptions informes de nos dramaturges aux chefs-d'œuvre des maîtres de la scène, aux productions plus modernes des écrivains qui se montrent dignes de cultiver leur héritage. Je vous l'ai déjà dit, une demi-douzaine de novateurs téméraires, quelles que soient leur morgue et leurs prétentions, ne sont pas précisément ce qu'on doit nommer *la jeune France*. Je voudrais que ma voix fût entendue !....

» — Elle le sera, dis-je à M. Dumont : c'est moi qui m'en charge. Mais revenons, je vous prie, au drame de Crom-

well : je suis curieux d'en connaître le dénoûment.

» — Il n'y a point, à proprement parler, de dénoûment, parce qu'il n'y a point de nœud dans la pièce. Rien n'y est lié, ni suivi; on pourrait transposer la plupart des scènes, sans qu'il fût possible de sentir la transposition. C'est en général le défaut des théâtres anglais et allemand. Nous voulons sur la scène française un ensemble dont les parties s'enchaînent, et gardent entre elles cette proportion harmonieuse, mérite incontestable de toutes les hautes productions de l'art, soit qu'il s'applique à l'imitation théâtrale, soit qu'il inspire l'architecte ou le peintre. Mais il faut du talent, du goût, de la réflexion, pour arriver à cette perfection qui constitue les chefs-d'œuvre, ou pour en approcher. Il est plus commode de s'affranchir, sous prétexte d'indépendance, de toutes les règles, et de se livrer aux caprices d'une imagination désordonnée qu'on appelle du génie. Encore s'il résultait quelques beautés de ce dévergondage; mais non ! Vous avez vu que rien dans

le *Cromwell* de M. Victor Hugo ne rachète la licence de la composition.

» Le cinquième acte, dont il me reste à vous entretenir, s'ouvre par une scène d'ouvriers qui préparent le trône où Cromwell doit s'asseoir; puis, surviennent les conjurés républicains, qui trouvent tout simple de discourir dans la salle même du trône sur la manière dont ils frapperont le Protecteur, lorsqu'il posera la couronne sur sa tête. On voit bientôt arriver la foule des citoyens de toutes les classes, attirés par la nouveauté du spectacle. Le peuple joue son rôle dans cette scène, et voici quel est son langage :

VOIX DANS LA FOULE.

Ah! le voilà! - C'est lui! Voyons! - Lui-même! - Ah! - Oh!
L'Achan des nations! — Pharaon Néchao!
Il est seul en carrosse! — Il regarde sa montre!
Le maire et les shériffs marchent à sa rencontre!
Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu?
— En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu!
Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale!
Il descend! — Où va-t-il? — Prier Dieu dans la salle

De la Chancellerie. — Il va prier l'enfer !
Comme il marche entouré de ses *côtes de fer!*

» Voilà un échantillon de ce langage populaire, qui serait excellent dans la rue, mais qu'on ne saurait faire entendre sur la scène sans s'exposer aux risées du public. « *C'est,* » dira-t-on, *la nature prise sur le fait.* » La populace de Londres a dû demander comment Cromwell était vêtu ; et observer, comme une chose digne de remarque, qu'il était habillé de velours noir, et qu'il avait nettoyé sa barbe. Je répondrai à cela que ce n'est pas la nature même qu'on demande sur la scène, mais l'imitation de la nature, ce qui suppose la réflexion et le choix. De ce que l'imitation doit être vraie, il ne s'ensuit pas que tout doive être imité. Beaucoup de choses sont dans la nature qu'il serait peu décent d'étaler sur la scène : le choix est donc nécessaire ; c'est le but de l'art et le secret du talent. Si M. Victor Hugo avait étudié les beautés de Shakspeare, au lieu de s'attacher uniquement à l'étude de ses défauts, il aurait appris par la belle scène du *Forum*, dans le troisième

acte de la tragédie de *Jules César*, comment un grand poète fait intervenir le peuple dans le drame, et développe le mouvement de ses passions. M. Victor Hugo a voulu être vrai, il n'a été que trivial.

» Nous voici arrivés à la scène capitale de l'ouvrage, à la cérémonie du couronnement présumé de Cromwell. Il entre, entouré d'un nombreux cortége où se trouvent les principaux personnages de l'état, les généraux, les ministres, les grands dignitaires et les conjurés. L'auteur a indiqué avec un soin minutieux le costume et l'ordre dans lequel doivent se placer les acteurs : il paraît qu'il attache une grande importance à la partie matérielle du spectacle, et qu'il s'imagine qu'en parlant aux yeux on est dispensé de parler à l'esprit.

CROMWELL, *faisant quelques pas.*

Au nom du Père ! au nom du Fils et de l'Esprit !
La paix soit avec vous !

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *à Cromwell.*

Milord, quand Samuel offrait des sacrifices,
Il gardait à Saül l'épaule des génisses,
Pour montrer à ce roi, sous le sacré rideau,
Qu'un peuple pour un homme est un rude fardeau.
Il roule lourdement ce grand char où nous sommes,
Que les événements traînent tout chargé d'hommes !
Et pour le bien guider dans les âpres chemins,
Il faut un ferme bras et de puissantes mains !

» L'orateur du parlement continue sur le même ton, et, de métaphore en métaphore, arrive laborieusement à la conclusion suivante, bien digne de l'exorde :

Milord, guidez-nous donc dans toutes nos fortunes,
Et daignez agréer la foi de vos communes!

» Cromwell répond à cet orateur par un exposé de la situation prospère des trois royaumes :

Vivons donc assurés dans la faveur céleste!
Mais pour que le Seigneur chez nous se manifeste,

Il faut courber le front et plier les genoux :
Prions! et que l'Esprit descende parmi nous!

(Cromwell s'agenouille. Tout son cortége, le parlement, les cours de justice et les soldats, s'agenouillent aussi.)

» Pendant que tous ces personnages sont en oraison, Syndercomb, l'un des conjurés, trouve que l'occasion est favorable pour frapper l'usurpateur; mais Garland, qui appartient aussi à la conspiration, ne veut pas qu'on le tue pendant qu'il est en prière, de peur de l'envoyer tout droit au ciel. Milton, parodiant l'*Astrologue* dans la tragédie de *Jules César*, s'écrie!

MILTON.

Cromwell, prends garde à toi! Songe aux *ides de mars!*

CROMWELL, *à Milton*.

Milton, expliquez-vous!

MILTON.

Manè — Teckel — Pharès (1)!

» A cette belle explication, Cromwell hausse les épaules, et monte sur le trône. Bientôt on lui apporte l'épée, les sceaux de l'état, la Bible; et le général Lambert s'approche pour lui remettre le diadème.

(Tous les conjurés épars dans la foule posent à la fois la main sur leurs poignards.)

» Cromwell repousse, comme Jules César, le don de la couronne, et fait connaître les motifs de ce refus par un long discours, qui est vraiment curieux dans son genre; l'enflure du langage et l'entortillage de la pensée s'y confondent d'une manière étonnante. Je ne

---

(1) Ce sont les mots qu'aperçut Balthasar au milieu d'un repas, et dont le prophète Daniel lui donna l'explication.

crois pas que Lycophron (1) lui-même ait jamais été plus ténébreux. Vous en jugerez par cette comparaison, ou, si l'on veut, par cette énigme, dont je n'ai pu trouver le mot :

On croirait que le Dieu terrible aux Philistins
A comme un ouvrier composé nos destins;
Que son bras sur un axe, indestructible aux âges,
De ce vaste édifice a scellé les rouages,
OEuvre mystérieuse, et dont ses longs efforts
Pour des siècles peut-être ont monté les ressorts.
Ainsi tout va! La roue à la roue enchaînée
Mord de sa dent de fer la machine entraînée;
Les massifs balanciers, les antennes, les poids,
Labyrinthe vivant, se meuvent à la fois.
L'effrayante machine accomplit sans relâche
Sa marche inexorable et sa puissante tâche;
Et des peuples entiers, pris dans ses mille bras,
Disparaîtraient, broyés, s'ils ne se rangeaient pas.

» Je voudrais bien qu'on m'expliquât ce

(1) Lycophron, poète grec, auteur d'un poème intitulé *Alexandra*, qui a exercé plusieurs érudits, et que personne n'a jamais pu comprendre.

qu'il faut entendre par ce *labyrinthe vivant* qui se compose de *balanciers*, d'*antennes* et de *poids*. Cette pénible accumulation de grands mots, et ce vide d'idées, s'associe naturellement avec les froides hyperboles si familières aux mauvais écrivains.

CROMWELL.

Que je veuille être roi! Si frêle et tant d'orgueil!
Ce projet, et j'en jure à côté du cercueil,
Il m'est plus étranger, frères, que *la lumière*
Du soleil à l'enfant dans le sein de sa mère!

» Voulez-vous un échantillon du style niais?

CROMWELL.

Et Cromwell eût trouvé plus de charmes *cent fois*
A garder ses moutons qu'à détrôner des rois!

» Cette harangue se termine ainsi :

Sur ce, nous prions Dieu, d'un cœur humble et soumis,
Qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, amis!

Nous vous avons montré notre âme tout entière,
Vous demandant pardon, pour dernière prière,
D'avoir, un jour *si chaud*, fait un discours *si long*.

» Ce discours de Cromwell fait tomber les armes des mains des conjurés, et l'action principale est terminée. Cromwell pardonne aux conjurés royalistes et républicains. Le fanatique Syndercomb est le seul qui s'obstine à vouloir tuer l'*Achan des nations*. Le peuple s'émeut, le jette dans la Tamise, et la pièce finit par ces mots de Cromwell :

Quand donc serai-je roi !

» Voilà l'*œuvre dramatique* qui excite l'*envie* et la *colère* des partisans de la saine littérature, de cette littérature devenue le plus puissant moyen de perfectionnement dans les sociétés modernes. Vous pouvez maintenant apprécier les doctrines par leurs résultats. Je vous ai montré les fruits de cet affranchissement des règles, ou, en d'autres termes, des principes mêmes de l'art d'écrire. L'esprit s'y perd, le talent s'y dégrade, et la nature même ne s'y montre jamais que sous

des formes hideuses. Il est temps de s'opposer à ce torrent de folies, à ce débordement du mauvais goût qui nous couvrirait de honte, et nous exposerait au mépris des peuples, jusqu'ici accoutumés à nous respecter. Les nations, en renonçant à leurs plus beaux titres de gloire, ne s'avilissent jamais impunément; et si l'on voulait y regarder de près, si l'on dévoilait la vraie cause de ce dénigrement aveugle de la grande littérature philosophique du dernier siècle, de quelle confusion ne seraient pas couverts ses ennemis, qui ne sont, après tout, que les continuateurs de la jalousie et de la haine de l'étranger! Mais ce n'est pas ici le moment de développer cette vérité. Il est temps d'ailleurs de prendre quelque repos : il se fait tard, et je ne veux pas vous retenir plus long-temps. »

Avant de quitter mon ancien professeur, je lui exprimai ma reconnaissance pour les leçons que je venais de recevoir, et je me retirai satisfait, en pensant que j'avais trouvé l'homme le plus propre à guérir mon frère de la maladie intellectuelle dont il était attaqué.

CHAPITRE IV.

DÎNER CHEZ M. DUMONT.

—

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
(La Fontaine.)

Joseph, fidèle à sa promesse, vint me prendre vers les cinq heures, et nous nous rendîmes chez M. Dumont. Il nous reçut cordialement dans un petit salon, dont l'ameublement n'est pas somptueux, mais où l'on remarque une grande propreté. Le meuble d'acajou en velours d'Utrecht et les rideaux des croisées sont d'étoffe jaune avec une bordure rouge. On voit au centre

une table ronde de marbre noir couverte de tasses de porcelaine de différents dessins et de diverses grandeurs. La cheminée, en marbre de bleu turquin, est ornée d'une pendule et de deux vases d'albâtre de Florence, luxe modeste, proportionné à la fortune du propriétaire. D'anciennes et belles gravures, telles que le *Testament d'Eudamidas*, les *Batailles d'Alexandre*, et quelques portraits gravés par Nanteuil, se détachent sur une tenture de papier couleur d'ocre. Dans le fond du salon, aux deux angles, s'élèvent deux piédestaux sur lesquels on a placé les bustes de Racine et de Voltaire; enfin un piano d'Erard complète l'ameublement.

Joseph jeta un regard de dédain sur les deux figures ombragées de leurs vastes perruques. Je compris sa pensée, parce que je lui avais souvent entendu dire que les perruques, telles qu'on les portait autrefois, étaient incompatibles avec le génie, et qu'il fallait nécessairement avoir les cheveux courts et en désordre pour faire de bons vers. Quant à lui, il avait assez bonne mine malgré son air

un peu empesé. La vue de notre ancien professeur me parut réveiller en lui d'agréables souvenirs, et je fus charmé de le voir dans ces heureuses dispositions.

Nous avions à peine achevé les premiers compliments, que nous vîmes arriver le docteur Lefranc, accompagné de madame Lefranc, et de mademoiselle Berthe, leur fille. Le docteur, que tout Paris connaît, est un de ces hommes d'une humeur enjouée, qui font le charme des sociétés. Quoiqu'il soit grand partisan de la diète, et qu'il prêche éloquemment la sobriété, il ne laisse pas de faire bonne chère. Brillat-Savarin le regardait comme un des connaisseurs les plus habiles de l'époque; j'ai même entendu M. *de Périgord* en faire l'éloge. C'est d'ailleurs un professeur d'une science profonde, se faisant un plaisir de rendre service, et jouissant avec modestie de sa célébrité. Il se plaît à encourager les jeunes médecins qui font preuve de talent, qualité aussi rare parmi les membres de la Faculté de médecine que parmi ceux de la Faculté des lettres.

Madame Lefranc est une femme sans prétentions, qui pourrait, tout comme une autre, faire valoir, à quarante ans, une taille bien faite et une figure agréable, mais qui a le sentiment des convenances, et se contente d'être bonne et spirituelle.

Quant à mademoiselle Berthe, âgée de dix-sept ans, il serait difficile de se faire l'idée d'une plus jolie personne. Je ne pus m'empêcher d'admirer sa taille légère et gracieuse, la blancheur animée de son teint, sa blonde chevelure, ses yeux bleus, et l'expression d'une physionomie où l'ingénuité se mêle à la finesse.

Le docteur s'avança vers Joseph, et, lui secouant la main un peu rudement : « Je suis aise de vous revoir, lui dit-il. Eh bien! que faites-vous maintenant? Vous suivez sans doute vos études; avec l'aptitude que je vous connais, vous devez être très avancé? C'est une belle et honorable carrière que celle de la médecine! Vous êtes fait pour y réussir. »

Joseph fut flatté de ces paroles, et cependant il éprouvait quelque embarras.

« Je n'ai pas renoncé entièrement à la médecine, répondit-il ; mais un goût irrésistible m'a jeté dans les inspirations mélancoliques, et je me sens un cœur de poète.

» — Cela n'est pas bien, reprit le docteur. Savez-vous ce que Malherbe, qui s'y connaissait, disait des poètes ? C'est que, dans un état, ils étaient aussi utiles que de bons joueurs de quilles.

» — Le mot est dur et injuste, dit M. Dumont : je ne connais pas d'homme plus estimable qu'un poète qui fait servir un vrai talent à orner la raison et à inspirer de généreux sentiments. Qu'en pense notre aimable Berthe ? »

Joseph parut attendre la réponse avec intérêt.

« Je ne sais, répondit la jeune fille, s'il

me convient de me mêler d'une pareille discussion; mais, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai franchement que j'aime la poésie. Je crois que peu de personnes sont insensibles au charme des beaux vers.

» — Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, reprit M. Dumont. On peut dire de la poésie ce que Shakspeare dit de la musique :

« The man that hath not music in himself,
» Nor is not moved with concord of sweet sounds,
» Is fit for treason, stratagems and spoils;
» The motions of his spirit are dull as night,
» And his affections dark as Erebus.
» Let no such man be trusted! »

» Je ne me crois pas obligé de vous traduire ces beaux vers. La langue anglaise est maintenant si répandue, que tous ceux qui ont reçu quelque éducation la comprennent. »

Je remerciai, pour ma part, M. Dumont

de sa bonne opinion ; mais je le priai de traduire les vers du poète anglais, comme si je ne les entendais pas.

» — Volontiers, reprit-il. Ce passage est l'un des plus frappants du *Marchand de Venise*, pièce dans laquelle vous avez vu Kean jouer le rôle du juif Shylock, comme Talma jouait celui de Néron, avec une effrayante vérité. C'est Lorenzo qui parle à Jessica :

« L'homme qui n'a en lui-même aucun » sentiment d'harmonie, et qui n'est point » ému par le doux accord des sons, est propre » à la trahison, aux ruses et aux rapines. Les » mouvements de son âme sont mornes comme » la nuit, et ses penchants sombres comme » l'Érèbe. Qu'on ne se fie point à un tel » homme ! »

A cette citation de Shakspeare, le front de Joseph s'épanouit, ses yeux s'allumèrent, et il s'écria d'un ton d'enthousiaste :

« Voilà le poète que j'aime, le seul poète qui ait compris le drame, et dont les pièces, traduites par Émile Deschamps et Alfred de Vigny[1], feront oublier nos vieilles tragédies, si pédantesquement renfermées dans les règles envieuses d'Aristote. L'art est tout entier dans Shakspeare. C'est là que se trouvent réunis le bas et le sublime, la vérité locale, *l'individualité* des personnages; Richard III avec sa bosse pittoresque, Falstaff avec son gros ventre caractéristique, Henri V assis sur les genoux d'une prostituée, des savetiers et des sénateurs, des princes et des voleurs de grand chemin, la *naïveté* des croyances, le cri *instinctif* et *spontané* des passions. Vous remarquerez peut-être qu'il a des défauts, des incorrections. Allez dire à l'Éridan, roi des fleuves, qui coule par les campagnes et dans les grands horizons de Lombardie, à nappes épanchées, recevant ondées du ciel et ruisseaux tributaires, rapide et irrésistible à son milieu, comme incertain, et avec des courants en tous sens, sur ses bords, y déposant et reprenant au hasard roseaux et branchages flottants, et jonchant ses crêtes écumantes de

mille gerbes de feu sous le soleil; allez lui dire qu'il a tort de s'épandre et de se jouer en telle licence : si votre voix charitable perce à travers sa grande voix, et s'il peut vous entendre (1), vous saurez ce qu'il vous répondra ! »

M. Dumont allait prendre la parole, lorsque la bonne Véronique, son ancienne gouvernante, nous avertit que le dîner était servi. Cette interruption suspendit le débat naissant. Joseph offrit sa main à mademoiselle Berthe, qui l'accepta en souriant.

« La cure sera difficile, dit à demi-voix le docteur Lefranc; je crains l'hallucination.

» — Il y aura plus de mérite dans la guérison, répondit le professeur; j'espère que nous en sortirons à notre honneur. »

Les places distribuées, Joseph se trouva

---

(1) Pensées de Joseph Delorme.

vis-à-vis de mademoiselle Berthe, dont la beauté, la fraîcheur et les grâces me parurent l'avoir singulièrement frappé. J'en fis la remarque à l'occasion d'un superbe poisson qui s'attira les compliments des convives. En toute autre compagnie, ce mets, dont Joseph est très friand, aurait absorbé ses idées aussi fortement que s'il l'eût vu au fond de sa conscience; mais je dois dire à sa louange que l'affection morale l'emporta sur l'inclination matérielle, et qu'il dîna plus sobrement qu'à l'ordinaire. Je conclus de cette observation que la raison revenait à son poste, et qu'en s'y prenant avec adresse, on pourrait replacer son esprit sous la direction du bon sens.

La conversation, jusqu'au dessert, avait été très variée. On s'était entretenu de l'opéra de *Guillaume Tell*, des lois communale et départementale, des voyages de M. de Polignac, de l'émancipation des catholiques d'Irlande, de la danse de mademoiselle Taglioni, de la nomination de M. Bourdeau au ministère de la justice, de la baleine, de la rentrée de MM. Étienne et Arnault à l'Académie fran-

çaise (1), enfin de tous les sujets qui occupaient l'attention fugitive du jour. Au dessert, l'entretien revint naturellement aux matières littéraires, à l'occasion du drame de Henri III. Ce que Joseph admirait le plus dans cette pièce, c'est le moment où le duc de Guise saisit le bras délicat de la duchesse avec son gantelet de fer, et lui fait éprouver une douleur insupportable.

« Voilà, dit-il, les spectacles qui nous conviennent aujourd'hui. Les plus beaux vers de Corneille et de Racine ne produiront jamais d'effets semblables ; c'est d'un naturel parfait ; mademoiselle Mars subit la question avec une admirable vérité.

Mme LEFRANC.

Eh monsieur ! peut-on voir souffrir des malheureux !

---

(1) Ces détails déterminent l'époque de la merveilleuse conversion de Joseph Delorme, et épargneront des recherches laborieuses aux Saumaises futurs. (*Note de l'éditeur.*)

Cette citation de Racine, qui venait si à propos, avait un peu déconcerté Joseph, lorsque je m'avisai de répondre comme le juge Dandin :

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Joseph me lança un regard de travers ; mais il se remit bien vite, et continua l'exposition de ses doctrines dramatiques.

« Vous m'avouerez, dit-il, que tout est de convention dans votre système classique. L'imitation y manque d'exactitude; il n'y a point d'*individualité*. Dans *Rome sauvée*, par exemple, M. de Voltaire représente bien Cicéron comme un homme éloquent, dont le patriotisme est mêlé de cette vanité qui lui a été si souvent reprochée ; mais il a oublié des choses importantes, qui ne seraient pas échappées aux enfants de l'époque, comme dit M. Cousin, et qui auraient constaté l'individualité : je veux parler de la verrue que l'orateur romain, suivant l'opinion vulgaire, avait sur le nez, et de son geste habituel ;

car on sait qu'il se prenait volontiers le menton de la main gauche. Voilà ce que j'aurais appelé du naturel; si l'acteur avait rincé son nez en parlant, comme Cicéron le faisait quelquefois, l'imitation aurait été parfaite. Mais M. de Voltaire, seigneur de Ferney, n'avait rien approfondi. Nous ne l'aurions pas admis dans notre *Pléiade* (1), et M. Guiraud ne voudrait pas signer ses pièces.

» — Vous parlez bien légèrement de l'écrivain le plus raisonnable, le plus spirituel, et du génie le plus étendu qui ait jamais existé,

---

(1). *Pléiade :* constellation poétique composée de sept étoiles de première magnitude. Ce fut Ronsard qui eut en France la première idée d'une pléiade : elle se composait de Ronsard, de Dorat son maître, d'Amadis Jamyn, de Joachim Dubellay, de Henri Belleau, d'Etienne Jodelle et de Pontus de Tiard.

Les étoiles de la pléiade romantique sont MM. Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Émile Deschamps et Gaspard de Pons.

répondit M. Dumont. Vous voulez du naturel, rien de mieux ! nous en voulons aussi : la différence qui existe entre nous, c'est que vous recherchez une imitation de l'objet qui soit en poésie ce que sont en peinture ces tableaux destinés à tromper les yeux, et qui n'ont aucune valeur sous le rapport de l'art. Je me ferai mieux comprendre par un simple rapprochement.

» Un habile sculpteur, Cortot par exemple, entreprend la statue du général Foy. Le marbre s'anime sous le ciseau ; le génie de l'orateur se révèle dans ses traits, et l'énergie du guerrier dans son attitude ; la pose est en harmonie avec le geste ; toute son âme respire sur le marbre vaincu par le génie. Le sentiment d'une perfection idéale saisit le spectateur, frappé d'admiration : c'est le produit de l'art fécondé par l'imagination ; voilà le naturel de Corneille, de Racine, de Voltaire, et de tous les bons écrivains de la même école.

» Mais voici Curtius qui nous arrive, avec sa cire, ses couleurs et ses étoffes. Il se met à

l'œuvre, modèle la figure, reproduit la couleur des yeux, celle des chairs et de la chevelure. Il place sur son mannequin l'uniforme complet du général. L'imitation matérielle ne saurait aller plus loin; et, cependant, cet aspect nous repousse : ce n'est ni la mort ni la vie. Vous ne voyez là qu'une nature hideuse et sans nom. Voilà le naturel des romantiques. Ce n'est donc pas l'imitation que vous cherchez, c'est le *calque* de l'objet. L'imitation suppose de la réflexion, du choix, du talent; le calque ou la copie est un travail mesquin et servile. Je finirai par une question à notre douce Berthe, dont j'estime beaucoup le jugement : que pense-t-elle sur cette question ?

» — Je préfère, répondit Berthe, en baissant les yeux, les statues de Canova aux mannequins de Curtius, et les tragédies de Voltaire à celles de M. Guiraud. »

Cette simple et modeste réponse fit faire à Joseph un léger tressaillement, dont je fus seul à m'apercevoir. Il leva les yeux sur la

fluence naissante d'un sentiment auquel il avait été jusque alors étranger.

« Vous avez très bien résumé, répondit M. Dumont, les raisonnements de nos réformateurs. C'est ce qu'ils peuvent dire de plus spécieux, lorsqu'ils abandonnent le sarcasme et les sottes plaisanteries, dont ils ne sont point avares, parce que ce sont là des richesses naturelles qu'ils répandent sans s'appauvrir. Je vais reprendre l'un après l'autre tous vos arguments, et vous montrer que ce sont autant de sophismes et d'arguties, qui, dans tous les temps, ont été reproduits, et dont la raison a toujours fait justice.

» Vous me demandez pourquoi les tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire, n'attirent qu'un petit nombre de spectateurs. Il y a deux raisons de ce fait. La première, c'est que nous avons lu ces chefs-d'œuvre, que nous les avons relus mille fois, et qu'ils sont dans la mémoire de tous les hommes qui ont quelque littérature. La seconde raison,

et la plus forte, c'est que nous n'avons plus d'acteurs pour animer les personnages tragiques, et rendre avec vérité les inspirations du génie. Les grands acteurs sont presque aussi rares que les grands poètes ; mais qu'il se présente un Baron, un Lekain, un Talma, une Adrienne Le Couvreur, une Clairon, vous verrez le public accourir en foule à ces tragédies aujourd'hui négligées. Ce n'est donc pas le goût général qui est changé. La médiocrité des acteurs, plus frappante dans la représentation des grands chefs-d'œuvre de l'art, fatigue le public, le dégoûte, et voilà tout.

» Que les acteurs soient au niveau de la pièce, comme dans *Henri III*, ce sont des médiocrités qui se servent mutuellement d'appui : il n'y a point de disparates. Que la partie matérielle du spectacle, les décorations, les costumes, soient brillants et pompeux ; que le sang y coule à grands flots, la foule s'y précipitera comme aux courses du *Cirque-Olympique*, et aux expéditions nocturnes des brigands de *l'Ambigu*. Mais ces succès sont

éphémères. Quand *Henri III*, le nouvel *Othello*, et les pièces du même genre disparaîtront de la scène, ce sera pour toujours, ou bien il n'en restera qu'un faible souvenir de coulisse. Il n'en sera pas ainsi, non seulement des anciens chefs-d'œuvre consacrés par deux siècles d'admiration, mais des ouvrages dramatiques composés avec un vrai talent et un goût pur. Ainsi l'*Agamemnon* de M. Lemercier, *les Templiers*, *Marius à Minturnes*, *Germanicus*, *Sylla*, *Léonidas*, *les Vêpres siciliennes*, la *Clytemnestre* de M. Soumet, *Marie Stuart* (1), en quittant la scène, entrent dans la littérature nationale, et y reçoivent une nouvelle vie. Toutes les fois qu'il se trouvera des acteurs habiles pour les représenter, ces pièces seront revues avec plaisir ; c'est là le privilége de la bonne école.

» Vous dites que les formes anciennes sont

---

(1) On pourrait ajouter aujourd'hui le *Gustave-Adolphe* de M. Lucien Arnault, l'*Elisabeth* de M. Ancelot, et une *Fête de Néron*. (*Note de l'éditeur.*)

usées, et que vous voulez des formes nouvelles. Je vous demanderai d'abord ce que vous entendez par les formes du drame.

» — J'entends les formes qui résultent de l'observation des règles imposées par Aristote, et qu'Horace et Boileau recommandent expressément. Vos unités d'action, de lieu, de temps sont trop gênantes; c'est un despotisme insupportable, dont nous avons délivré le théâtre français.

» — Permettez-moi d'insister ! Ne dit-on pas tous les jours en parlant de l'imitation théâtrale des actions humaines : l'art dramatique ?

» — Oui, sans doute !

» — Eh bien, pouvez-vous concevoir un art qui n'ait point de règles, ou, si vous l'aimez mieux, de lois ? La peinture, l'architecture, la musique n'ont-elles pas des règles, que les peintres, les architectes et les compositeurs

de musique sont forcés, quelque gêne qu'ils en éprouvent, d'étudier et d'observer ?

» — Je l'avoue.

» — Otez du drame les unités de temps, de lieu, d'action, il n'y a plus d'art; vous tombez dans l'invraisemblance, la confusion et l'absurdité; vous revenez à l'enfance de la scène et de la civilisation; vous n'êtes plus de votre temps.

» — Nous remplaçons toutes ces règles par une seule, l'unité d'intérêt.

» — Fort bien ! mais, pour arriver à l'unité d'intérêt, il faut qu'il y ait unité d'action : car la multiplicité des événements et des caractères divise et affaiblit l'intérêt; et pour que l'action soit une, n'est-il pas naturel qu'elle s'accomplisse dans un temps et un lieu déterminés? Croyez-vous que ce soit pour gêner le poète que ces règles aient été établies? Non, c'est le bon sens qui les dictées : car la philo-

sophie et le bon sens sont deux termes identiques.

» L'observation stricte des unités n'est pas même imposée au poète, pourvu qu'il en résulte des beautés réelles. Boileau ne vous dit-il pas que le génie peut sortir des règles, et apprendre de l'art même à franchir leurs limites. Ne vous plaignez donc pas de la sévérité classique! Commencez par avoir du génie, et vous nous trouverez pleins d'indulgence! Mais ne croyez pas que le mépris de toute règle soit une marque de génie : c'est le signe le plus éclatant de la médiocrité, qui sent avec dépit son impuissance, et s'arrête devant chaque difficulté, comme devant une insurmontable barrière.

» Des écrivains qui n'ont pas assez réfléchi sur les principes de l'art proscrivent les règles comme inutiles; ceux qui n'ont ni la capacité nécessaire pour réussir en s'y conformant, ni le génie qui en fait excuser l'inobservation accidentelle, ressemblent à ces mauvais peintres, incapables de dessiner correctement une

figure, et dont la présomptueuse vanité insulte à la grande école de David. Je me résume en vous disant comme Voltaire, dont le jugement doit avoir quelque poids, que je défends les règles de l'art dramatique, non parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont raisonnables et nécessaires.

» — Vous voulez donc que l'art reste *stationnaire?* Vous lui interdisez tout progrès !

» — Tous les arts sont stationnaires, en ce sens, que les principes, une fois reconnus, ne sauraient varier. Ce qui était vrai du temps de Corneille l'est encore aujourd'hui et le sera dans tous les temps. Mais le génie qui se soumet à ces lois, parce que sans raison il n'y a point de génie, le talent qui les applique avec bonheur, ne s'arrêtent point; ils s'ouvrent des routes nouvelles, et découvrent de nouveaux moyens d'intérêt dans la mine inépuisable de l'histoire et dans les profondeurs des passions humaines. Corneille, Racine,

Voltaire, et les tragiques modernes dont les ouvrages ont obtenu l'estime publique, conservent ce que vous nommez *les vieilles formes du drame;* et cependant leur théâtre a chacun son caractère et son génie particulier; l'adoption d'une forme n'est point l'imitation d'une manière.

» Rendez, s'il se peut, l'action du drame plus vive, l'intérêt plus pressant; que votre langage, familier sans bassesse, descende des hauteurs de la poésie; quittez le palais des rois pour l'humble demeure des citoyens; transportez-nous dans les régions les plus lointaines; offrez-nous le tableau de mœurs inconnues : nous vous applaudirons si vous restez fidèles aux lois de la raison, aux principes du goût! Les règles élémentaires de l'art de peindre sont aujourd'hui les mêmes qu'à l'époque où Raphael composait ses chefs-d'œuvre; cependant nous avons eu d'admirables tableaux; nous en aurons encore, si l'incorrection, l'exagération, l'extravagance, n'envahissent pas nos ateliers. Il en sera de même pour la poésie : *Ut pictura poesis.* »

Le docteur Lefranc interrompit cette discussion.

« Je vous écoute avec plaisir, mon vieil ami, dit-il à M. Dumont ; mais si vous continuez cette leçon de littérature, nous laisserons refroidir le café, au grand déplaisir de Véronique, qui nous attend avec impatience. Prendre le café chaud est une bonne règle, quoiqu'elle soit ancienne ; romantiques et classiques sont d'accord sur cette règle ; ce qui, je n'en doute pas, amènera quelque jour l'harmonie entre eux. »

Joseph s'empressa encore d'offrir la main à mademoiselle Berthe, et nous passâmes dans le salon. Le café, préparé de la main de Véronique, était excellent, et Joseph ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

« C'est probablement qu'il a été fait suivant les règles de l'art, dit la jeune fille, avec un sourire.

» — Véronique, ajouta madame Lefranc,

n'entendrait pas raillerie sur un point aussi essentiel. Maintenant je désire, ma chère Berthe, que vous nous fassiez entendre quelques chants de Rossini. M. Dumont, qui est un peu mélomane, vous en saura gré. »

Mademoiselle Berthe ne se fit point prier : elle exécuta avec verve et sentiment les morceaux qui lui furent indiqués, et, mariant la douce mélodie de sa voix aux chants inspirés de Rossini, elle excita notre admiration. Joseph était en extase; il m'a depuis avoué que l'impression qu'il avait reçue dans ce moment ne pouvait plus s'effacer.

« Puisque Rossini a fait une révolution en musique, dit-il, en s'adressant à notre ancien professeur, pourquoi n'en ferions-nous pas une en littérature ? »

Cette transition assez naturelle ramena la question que M. Dumont voulait traiter dans toutes ses parties. Les dames témoignèrent le plaisir qu'elles auraient à l'entendre, et il reprit la discussion en ces termes :

« En comparant la littérature à la musique, vous n'arriverez à aucun résultat favorable à votre système. Le but de la littérature est non seulement d'émouvoir, mais d'éclairer l'esprit, et de perfectionner le sens moral de l'homme. Le génie du musicien consiste à trouver dans la puissance du rhythme et dans l'accord des sons les moyens de peindre la nature, et d'exprimer les passions humaines. L'art du compositeur nous place sous le charme des émotions; le plus habile est celui qui excite nos sensations avec le plus d'énergie. En ce sens, Rossini n'a point fait de révolution en musique; il l'a seulement portée à un degré de perfection inconnu jusqu'à lui. Il a continué les grands artistes qui l'avaient précédé; il a été plus loin que ses maîtres dans la même carrière; d'autres pourront le surpasser.

» La littérature, dans l'acception la plus étendue que nous donnons à cette expression, n'est point, comme on l'a dit superficiellement, *l'expression de la société*. Cette définition a besoin d'être expliquée, et j'y revien-

drai. La littérature digne de ce nom est le produit du travail de l'intelligence humaine sur elle-même et sur la société. L'intelligence de l'homme, ou la raison, se reconnaît, se mesure, cherche à augmenter ses forces : voilà la philosophie. Elle considère l'homme et les sociétés dans leurs rapports mutuels, et cherche à les améliorer : c'est la politique et la morale, deux sœurs séparées à leur berceau, et qui jusqu'ici n'ont pu se rencontrer. Enfin elle s'exerce sur le cœur humain, sonde les profondeurs où s'agitent tant de passions : c'est la littérature proprement dite, le drame, l'histoire, la poésie.

» La raison aujourd'hui est au fond de tout. Votre littérature réclame une indépendance absolue, et répudie la raison : c'est donc une chimère qui s'évanouira comme les bulles de savon soufflées par des enfants. Quand l'autorité tenait la raison captive, que l'esprit d'examen n'avait pas ébranlé les croyances populaires, et que des illusions ténébreuses existaient encore ; dans le moyen âge, par exemple, votre système de composition aurait pu

réussir. Ce n'est de nos jours qu'une déplorable folie, qui peut exciter quelque curiosité, mais nul intérêt.

» — Vous ne lui contesterez pas au moins l'originalité !

» — C'est précisément ce qui lui manque. Ce sont les théories dramatiques de William Schlegel, de ce ridicule dépréciateur de Molière (1), que vous adoptez. Shakspeare, Schiller et Gœthe, voilà vos maîtres et vos modèles ! Encore n'avez-vous de puis-

---

(1) « Je me crois en droit d'affirmer, contre l'opinion dominante, que c'est dans *le comique burlesque* que Molière a le mieux réussi, et que son talent, de même que son inclination, était pour *la farce.* » (*Cours de littérature dramatique,* par W. Schlegel, t. II, p. 268.)

M. Schlegel, dont le livre est l'*Alcoran* des romantiques, regarde *le roi de Cocagne* comme un chef-d'œuvre supérieur au *Tartuffe* et au *Misanthrope.*

sance que pour reproduire leurs défauts. Il n'y a pas jusqu'au langage de Ronsard que vous ne cherchiez à imiter; tout en vous est imitation, même ces peintures hideuses ou grotesques que vous nous donnez pour des nouveautés.

» — Il fallait pourtant régénérer la littérature. Nous le répétons tous les jours, l'*ancien parti classique est définitivement ruiné*. Ce n'est que depuis quelques années que les vieilles routines sont abandonnées; que la *jeune France* s'est mise en route, et marche à pas de géant dans la carrière des lettres et de la philosophie.

» — Vous voudriez bien faire croire au public que ce que vous nommez l'*ancien parti classique* est ruiné; mais vous ne le croyez pas vous-mêmes, et j'en juge par l'ardeur de dénigrement contre les meilleurs écrivains du siècle, qui se fait remarquer dans vos préfaces, vos dissertations et vos apologies. Je ferai ici une observation affligeante : la plu-

part des écrivains qui ont soutenu pendant trente ans, au milieu du choc des partis, et sous le régime militaire de l'empire, l'honneur des lettres françaises, existent encore, et se voient sans cesse signalés au dédain public, comme des hommes dépourvus de tout mérite; leur âge même est pour nos réformateurs un sujet facile d'épigrammes. Il y a dans le mépris de la vieillesse quelque chose d'immoral et de honteux, qui ne s'était point encore vu, et qui atteste une dépravation effrontée; qu'en pensez-vous, docteur ?

» — Je pense que *les enfants de l'époque*, qui se plaisent à insulter les hommes qui les ont précédés dans la culture des arts d'imagination, sont des enfants maussades, dont l'éducation est manquée, et qu'il faut renvoyer à l'école. »

Joseph Delorme rougit et baissa les yeux, comme s'il avait sur la conscience quelque faute de ce genre, et M. Dumont reprit ainsi la suite de ses observations :

« Examinons un peu cette époque littéraire aujourd'hui si décriée. Je vous prie d'observer que, pendant ces années de triomphes merveilleux, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre et l'abbé Delille, ont publié quelques unes de leurs productions les plus admirées; que la scène française s'est ranimée; que Chénier, écrivain de premier ordre, a composé son *Tibère*, M. Lemercier son *Pinto*, M. Raynouard ses *Templiers*, M. Arnaud ses *Vénitiens*, M. Étienne ses *Deux Gendres*; que MM. Andrieux, gracieux et aimable conteur, Collin d'Harleville, Duval et Picard, ont obtenu de nombreux et durables succès. C'est à la même époque que M. Parseval Grandmaison terminait son épopée de Philippe-Auguste (1); que s'exerçaient dans l'art des vers M. Chenedollé, poète dont la renommée n'égale pas le mérite; Mil-

(1) Ce poème, objet d'impertinentes critiques et de sarcasmes injurieux, n'en est pas moins parvenu à sa quatrième édition.

levoie, enlevé trop tôt aux séductions de la gloire ; Victorin Fabre, dont la vigoureuse jeunesse a produit des ouvrages qui honoreraient le talent dans sa maturité (1). Qu'on me cite parmi les enfants du siècle des écrivains d'un mérite aussi distingué que M. de Fontanes, M. Garat, M. Charles Lacretelle, M. Lemontey, M. Daunou; M. Michaud, historien des Croisades; MM. Ginguené, Cuvier et Fourrier. M. de Jouy est l'objet de vives attaques, qu'il doit à ses succès, à sa vive admiration pour Voltaire, et à la franchise de son mépris pour les détracteurs de ce grand homme. Mais l'écrivain qui a composé *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, la tragédie de *Sylla*, et qui s'est heureusement exercé en divers

---

(1) On regrette que cet écrivain n'ait pas fait réimprimer ses ouvrages, parmi lesquels se distinguent l'Eloge de Corneille, celui de La Bruyère, le Tableau de la littérature au dix-huitième siècle, et quelques petits poèmes d'un vrai talent.

(*Note de l'éditeur.*)

genres, est au-dessus de l'injure et des critiques passionnées; les hostilités brutales de la sottise sont un titre de plus à l'estime (1). Combien je pourrais encore nommer d'honorables écrivains qui ont acquis, pendant cette époque, une renommée que les dédains de votre coterie ne parviendront point à obscurcir. N'oublions pas que les plus belles compositions de M. de Châteaubriand et de Mme de Staël, auxquelles nos professeurs de romantisme accordent leurs suffrages, par des raisons qu'il est inutile d'indiquer ici, ont paru sous le sceptre de l'empire.

---

(1) Le bon professeur aurait pu citer M. Emmanuel Dupaty, auteur de jolies pièces de théâtre et d'un poème satirique plein de talent; M. Moreau, chansonnier plein d'esprit et de gaîté, et auteur de charmants vaudevilles; M. Tissot, que Delille avait nommé son successeur au Collége de France; M. Campenon, et M. Droz, écrivain correct, élégant, philosophe aimable et éclairé.

(*Note de l'éditeur.*)

» — Ainsi, répondit Joseph, un peu piqué, vous ne reconnaissez aucun mérite à la jeune France !

» — Vous vous trompez encore. C'est précisément parce que je rends justice au mérite, de quelque année qu'il date, que je ne suis point injuste envers la nouvelle génération littéraire, pas même envers ceux qui manquent de justice pour leurs contemporains. Je reconnais dans M. de Lamartine et dans M. Victor Hugo le don de poésie, avec plus de charme dans le premier, plus de puissance dans l'autre. Je les plains seulement d'être trop étrangers aux nobles et patriotiques sujets, les seuls qui puissent aujourd'hui assurer une longue durée aux productions de l'esprit. Je n'attribue même qu'à une vaine illusion, et à un malheureux travers d'esprit, les écarts où se perd le talent de M. Victor Hugo. C'est un regret sincère que j'exprime ici : car j'applaudirais volontiers aux succès qu'il pourrait facilement obtenir en renonçant à un système gothique de composition.

» — Il faudra pourtant le subir ; toute la jeunesse a adopté ce système.

» — Je n'en crois rien. La jeunesse raisonnable finira par en rire. Quant à la jeunesse qui n'est pas raisonnable, qu'importe son opinion ! Elle fera quelque bruit, et passera comme un songe. L'époque actuelle résiste à l'absurdité. L'esprit de civilisation, qui a formé la littérature française dans le dix-septième siècle, qui l'a soutenue au dix-huitième, la maintiendra dans les voies de la raison. Nous avons de jeunes écrivains très spirituels, pleins de goût, de talent et de connaissances, qui n'abdiqueront jamais la gloire littéraire de la patrie, pour se traîner misérablement à la suite des littératures étrangères.

» — Pourriez-vous me citer ces écrivains qui vous donnent tant d'espérances ?

» — La plupart les ont réalisées. Casimir Lavigne, Béranger, se présentent au premier rang : Casimir Lavigne, d'un esprit

étendu, d'un talent flexible; Béranger, inspiré quelquefois comme Lafontaine, et plus souvent comme Horace; tous les deux poètes populaires, parce qu'ils aiment leur pays, qu'ils ont pleuré sur ses malheurs, et vengé ses outrages. Je pourrais vous nommer encore M. Barthélemy et M. Méry, jeunes poètes dont la verve audacieuse, le rare talent et le goût éclairé donnent un démenti formel aux détracteurs de la haute poésie.

» Dans la prose, M. Villemain reste fidèle aux bonnes traditions, et écrit sur les lettres, comme il en parle, avec charme et éloquence. L'historien de Louis XI et de Philippe II, M. Alexis Dumesnil, inexorable apôtre de la vérité, flagelle d'une main puissante les vices de l'époque : il n'écrit pas, il burine; s'il ne corrige point, il châtie. Malgré les tentatives de M. de Barante, dont j'estime d'ailleurs le caractère et le talent, l'histoire ne sera point changée en chroniques dénuées de morale et de philosophie. Quelques jeunes écrivains de mérite l'ont ramenée à sa vraie destination;

elle restera ce qu'elle doit être, l'institutrice des peuples et le tribunal des rois.

» Le drame, non plus, n'est pas dans une décadence aussi complète que vous voudriez le faire croire. MM. Casimir Bonjour, Delaville d'Épagny, Mazères, ont réuni dans leurs pièces le talent du style, la vérité du dialogue, et l'esprit d'observation. Sur la scène tragique, de justes applaudissements ont accueilli diverses productions dans lesquelles le respect du bon sens n'exclut point la nouveauté des combinaisons (1).

» — J'ai une réclamation à vous présenter, dit mademoiselle Berthe. Je trouve un grand charme dans les poésies de Mme Amable Tastu. Il me semble qu'on ne saurait l'oublier sans injustice.

---

(1) On peut citer le *Charles VI* de M. Lemercier, le *Sigismond* de M. Viennet, dont la muse patriotique a tant de titres à la faveur populaire.

» — Cette observation est bien placée dans votre bouche, ma chère Berthe. Mme Tastu fait honneur à son sexe par ses vertus modestes et la supériorité de son talent ; elle occupera, près de Mme Dufrénoy, un rang distingué sur le Parnasse français. »

A ce mot de *Parnasse*, Joseph fit un bond sur sa chaise, comme s'il eût été piqué par un serpent.

Ce soubresaut fut remarqué avec surprise.

« Je vois ce que c'est, dis-je un peu étourdiment : mon frère a une répugnance invincible pour les expressions empruntées de la mythologie.

» — Cela est vrai, répliqua-t-il avec vivacité : nous avons mis à *l'index* toute cette phraséologie mythologique, que nous reléguons dans la vieille littérature ; elle n'a rien de pittoresque, et n'exprime que des choses vulgaires. On veut, à toute force, que le ca-

ractère de la langue française soit la clarté. Nous en avons décidé autrement ; nous sommes obscurs, parce que nous sommes profonds ; nous nous comprenons mutuellement, et cela suffit.

» — Fort bien ; mais cela ne suffit pas au public. Vous croyez avoir de la profondeur dans la pensée parce que vous êtes ténébreux. Sachez que, si l'on voulait se donner la peine de soumettre à l'analyse les conceptions de vos écrivains, dont le style est si pédantesquement tourmenté, on n'y trouverait que des paralogismes ou des lieux communs. C'est en effet la profondeur dans le vide. Si la langue française, perfectionnée par le génie, l'emporte sur les autres, c'est précisément par ce caractère lumineux qui éclaire la pensée, et la fait entrer sans effort par toutes les issues de l'intelligence. Cette qualité si précieuse n'exclut ni la force, ni l'éclat ; mais il faut du savoir, du talent, du goût, pour se servir avec bonheur de cet instrument exquis de la raison et de la civilisation. Ce n'est que par un

sentiment de faiblesse que vous abandonnez la langue de Pascal, de Bossuet, de Montesquieu, de Voltaire et de J.-J. Rousseau, pour je ne sais quel jargon sophistique et bâtard, parfaitement assorti à la nullité des idées.

»Quant à l'emploi des termes mythologiques, l'abus incontestable qui en a été fait ne justifie pas la proscription de l'usage; il faut seulement s'en servir à propos. Voulez-vous que je vous cite un exemple de l'heureux emploi de ces expressions? Dans la fable des *Deux Amis*, La Fontaine, en parlant d'un palais où règne le sommeil, dit :

Morphée avait touché le seuil de ce palais.

Cette image n'est-elle pas tout à la fois neuve, poétique et gracieuse. Je ne saurais parler de La Fontaine sans remarquer qu'aucun écrivain n'a plus étudié les anciens, et ne les a plus imités que lui : c'est en imitant qu'il est devenu inimitable; mais aussi dit-il :

Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellen-
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence, [ce,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées (1).

» La Fontaine ne s'exprimerait pas autrement aujourd'hui, et sa douleur serait sans doute plus vive, en voyant avec quelle présomptueuse légèreté et quel stupide dédain on parle de Virgile et de Racine, les deux plus parfaits modèles de la grande poésie. Mais revenons à la mythologie!

» — Tout cela est bien usé, reprit Joseph. Votre Pluton, par exemple, est bien vieux ; ne serait-il pas temps de le mettre à la réforme ?

---

(1) Épître à M. Huet, évêque d'Avranches, en lui envoyant un Quintilien.

» — Croyez-vous que votre Satan avec sa queue ridicule et son pied fourchu soit un personnage plus poétique ? Il n'y a rien d'usé pour le génie : il sait tout mettre en œuvre, tout rajeunir ; mais il est sous l'empire de la raison, sans laquelle il s'épuiserait en conceptions monstrueuses. »

Jusqu'ici Joseph n'avait pas perdu un pouce de terrain ; mais il ne parlait plus avec la même conviction. On voyait qu'il y avait lutte entre son amour-propre et son jugement. M. Dumont lui porta les derniers coups par les paroles suivantes :

« Mon cher enfant, vous vous êtes laissé séduire par de vains sophismes, et surtout par la facilité de faire quelque bruit, à l'aide d'une coterie qui, en proclamant la liberté d'opinions et l'indépendance de la pensée, que personne ne conteste, veut dominer la littérature et la philosophie. Il faudrait, pour qu'elle eût quelques chances de succès, brûler nos bibliothèques et refondre la société ; il faudrait qu'à sa voix, l'ignorance, la bar-

barie, les idées supertitieuses, pussent voiler la raison humaine, éclairée par tant de lumières; la tentative est folle et désespérée. Les œuvres de génie qui ont illustré deux grands siècles, produit de ces profondes études de l'antiquité, de ces méditations philosophiques, enfin de ce *classicisme* dont le nom seul vous met en fureur, résisteront à toutes les attaques. Revenez donc à la raison! ne vous séparez pas de ce génie de la civilisation, qui est l'âme de notre littérature, et qui assure sa durée. Apprenez qu'aujourd'hui nul ouvrage de l'esprit ne peut obtenir de succès s'il n'a un but moral et utile. C'est là le caractère dominant de l'époque, qui ne changera point, au gré de quelques rêveurs, mécontents des autres et d'eux-mêmes. Abandonnez donc une carrière stérile. Vous êtes jeune encore; vous pouvez vous livrer à d'honorables travaux, et tenir un rang d'homme dans la société. »

Joseph jeta un regard sur la jeune fille, qui semblait attendre ses paroles avec intérêt, et répondit modestement, contre son usage:

« Vos observations peuvent être justes ; mais elles ne sauraient changer l'état des choses. Les peuples, agités par de grandes catastrophes, témoins d'événements merveilleux, ont besoin d'émotions vives et puissantes, qui ne peuvent naître d'une littérature réglée comme l'ancienne littérature. C'est parce qu'il y a une fermentation générale parmi les peuples, qui tendent à une réforme radicale dans les rapports sociaux, dans les institutions politiques et religieuses, que nous aspirons à produire de nouvelles impressions, à créer de nouveaux moyens d'action sur le cœur et l'esprit de l'homme. Le génie classique, c'est-à-dire le génie que la raison domine et intimide, est arrivé au terme de sa carrière. Le génie romantique, donnant pleine liberté à l'imagination, commence la sienne ; s'il ne fait pas mieux, il fera du moins autrement : c'est déjà un mérite. *Les nécessités de l'époque*, voilà notre meilleure apologie.

» — Je vous sais gré de ces remarques, parce qu'elles me ramènent à une question que j'ai légèrement touchée, et qui mérite un exa-

men sérieux. Il s'agit de savoir si la littérature est l'expression de la société. Je vais expliquer ce qui donne à cette pensée de M. de Bonald une apparence de vérité.

» Depuis l'invention de l'imprimerie, qui a mis à la portée du plus grand nombre un moyen facile de publicité, il y a eu, à chaque époque, deux espèces de littérature : l'une que j'appellerai *littérature fugitive*, l'autre qu'on peut nommer *littérature normale* ou *régulatrice*. La première réfléchit en effet le mouvement extérieur de la société : on y voit le caractère de l'époque, ses passions et ses préjugés; mais cette littérature passe avec les circonstances qui l'ont un moment soulevée. Quelques exemples me feront mieux comprendre. Dans le seizième siècle, la société fut agitée par les disputes de théologie et d'érudition scolastique. Il n'était bruit que de controverses religieuses, et de démêlés entre les érudits, qu'on nommait alors des savants; les hommes avides de renommée prenaient part à ces stériles débats. Il n'y avait alors de crédit et de célébrité que pour les écrivains qui

se joignaient à une secte, en soutenaient les dogmes, ou se passionnaient pour quelque ancien manuscrit. On ferait une immense bibliothèque de cette littérature contentieuse, expression de la société du seizième siècle; mais depuis long-temps elle n'inspire plus d'intérêt : elle est morte pour le public, et les auteurs qui l'ont cultivée sont ensevelis avec elle.

» Dans l'âge suivant, tandis que les querelles religieuses s'envenimaient encore, l'affectation du bel esprit devint une maladie de la société; des partis se formèrent dans le sein même de l'église catholique, ainsi que dans la république des lettres; on se rangeait sous le drapeau de *Jansénius* ou sous les enseignes de *Molina*; on se partageait entre le sonnet de *Job* et celui d'*Uranie*. Les presses pouvaient difficilement suffire à l'attaque et à la défense. D'un autre côté, les récits interminables d'aventures romanesques mises sur le compte des héros de l'antiquité, les jeux frivoles de l'esprit, les ballades, les triolets, les fades madrigaux, inondaient la cour et la

ville. Ces innombrables productions, où se réfléchissait l'image de la société qui les recherchait avidement, ont éprouvé le sort de la littérature pleine d'irritation du siècle précédent, avec un malheur de plus, je veux dire avec des souvenirs de mépris et de ridicule.

» Nous retrouvons le même phénomène dans le dix-huitième siècle. Au commencement de cette mémorable époque, la corruption des mœurs, autorisée par l'exemple de la noblesse et du haut clergé, domina la société; et une littérature énervée en reçut l'empreinte. De là, les théâtres de Campistron, de la Grange-Chancel, et des autres impuissants imitateurs de Racine; de là les romans de Crébillon fils, les contes licencieux du chanoine Grécourt, les fadeurs de Bernard, de Dorat, du cardinal de Bernis. Cette école poétique, qui rejetait, comme celle d'aujourd'hui, toute philosophie, occupe dans les lettres le rang de l'école de Boucher en peinture; l'une était digne de l'autre.

» Il est donc, ainsi que je vous l'ai dit,

une littérature où l'image de la société se reproduit, comme les objets se peignent dans une eau limpide; mais, comme la société est dans un état perpétuel de mobilité, son image passe avec elle. Venons maintenant à la grande littérature, indépendante des formes accidentelles de la société, qui constate et détermine les progrès de l'esprit humain : c'est là la vraie littérature, celle qui, prenant la raison, la vérité pour points de départ, ne se modifie qu'en se perfectionnant. Cette littérature, toujours vivante, ne reçoit en dépôt que les œuvres du génie et les productions du talent, consacrées à l'amélioration de l'homme et des sociétés. Dans le seizième siècle, c'est un Rabelais agitant sa marotte philosophique; un Montaigne, un de Thou, qui traversent l'époque en dominateurs. Dans le siècle suivant, Pascal, Bossuet, Fénelon, sublimes moralistes; Corneille, Molière, Lafontaine, Racine, Boileau, puisent aux sources pures de l'antiquité, réunissent la force du génie à celle de la raison, et, au milieu du mouvement des cabales, des attaques de l'envie et des clameurs de la sottise, s'élèvent à une gloire immor-

telle. Au dix-huitième siècle, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, loin de s'asservir à la mollesse d'une société viciée, s'en rendent maîtres; et, domptée qu'elle est, ils la poussent avec autorité vers un état progressif de perfectionnement. Aussi, que nous reste-t-il de cette foule d'écrivains qui, depuis le seizième siècle, ont eu leurs coteries, leurs prôneurs, leur vogue d'un jour? Pas une seule pensée digne de mémoire. Mais ceux que l'on nomme aujourd'hui, avec une stupide ironie, les *vieux* classiques, sont entrés dans cette majestueuse littérature qui grandira avec la civilisation, en dépit de tous les pygmées qui voudraient se hausser sur ses débris.

» Venons maintenant à votre argument bannal, à ce que vous appelez, dans votre jargon alambiqué, « les nécessités de l'époque! » Voici, je crois, ce que cela signifie : Nous devons nous conformer aux goûts qui dominent la société. On veut du nouveau, du bizarre; les esprits, lassés, mais non rassasiés d'émotions, s'ébranlent difficilement : il faut les frapper avec force. Les écrivains les plus

audacieux peuvent seuls tenir l'attention captive. L'art aujourd'hui consiste à satisfaire un public qui ne tient compte ni de l'ordre dans la composition, ni de la justesse des pensées, ni de la correction du langage; il faut donner le frisson aux lecteurs pour enlever leurs applaudissements. La société, dégoûtée des réalités, s'élance dans le domaine de l'illusion. Des spectres, des cadavres, des bourreaux, l'enfer même : voilà ce qui l'émeut et lui plaît!

» J'accorde toutes ces propositions. Qu'en résulte-t-il? Que votre littérature, appropriée à ce goût du moment, passera avec lui; qu'elle subira la destinée des littératures esclaves de l'époque qui les vit naître. Un jour, qui n'est pas éloigné, on en rira de pitié, comme on se raille du pédantisme de Scaliger, de la préciosité de l'hôtel Rambouillet, et des vers fleuris du cardinal de Bernis (1).

(1) Voltaire l'avait surnommé *Babet la bouquetière*. Ce cardinal a chanté un peu cyniquement les charmes de madame de Pompadour.

» Sans doute, il y a satiété, inquiétude dans les esprits; mais c'est parce que rien n'est encore fondé; parce que nous jouissons de la liberté avec étonnement, et presque comme d'un bien dont nous ne sommes pas dignes. Quand la société, rassurée sur l'avenir, jouira de ses droits dans toute leur plénitude, alors la raison reprendra son empire; alors le calme sera la conséquence de l'ordre et de la règle; l'imagination sera fixée dans de justes limites; le vrai et le beau s'allieront encore avec le génie.

» Vous pouvez donc regarder comme une vérité incontestable que, de toutes les productions littéraires de l'époque, il ne restera que celles où le talent aura servi la civilisation. Cette littérature, que le temps ne saurait outrager, plane sur votre petite littérature de circonstance; et vous l'insultez parce que vous n'êtes pas faits pour l'apprécier. Vous ferez du bruit, elle aura de la gloire. L'avenir ne connaîtra ni vos dissertations pédantesques, ni vos romans atroces, ni vos drames patibulaires, ni vos poésies infernales, ni

tout ce fatras gothique dont la raison s'indigne et dont gémit le goût.

» Je vous parle avec quelque sévérité, parce que je vous plains d'user votre jeunesse en puériles occupations ; tandis qu'avec votre intelligence et l'activité mieux dirigée de votre esprit, vous pourriez réussir dans les poursuites d'une honorable profession. »

Joseph, qui avait écouté attentivement les observations de son ancien professeur, lui répondit :

« Je vois bien que j'étais dans l'erreur sur ce que je regardais comme une révolution dans les lettres. Vous m'avez montré que chaque époque a deux littératures qu'il ne faut pas confondre : l'une transitoire, et l'autre durable. J'abandonne volontiers la carrière poétique, où j'ai trouvé plus d'épines que de fleurs ; mais il faut pourtant que vous m'accordiez une chose, c'est que, depuis quelques années, la philosophie a fait de grands progrès : la découverte des *phénomènes de con-*

science est un événement qui renouvellera la science, et finira par éclaircir, mieux que M. de Montlosier, les mystères de la vie humaine.

» — Ceci vous regarde, dit M. Dumont au docteur Lefranc. Je ne m'occupe guère de métaphysique, et je consens volontiers à ignorer ce que je ne puis comprendre.

» — Mon cher ami, répliqua le docteur, en s'adressant à Joseph, votre prétendu perfectionnement philosophique n'est qu'une chimère. Dites-moi, je vous prie, si vous avez jamais vu des phénomènes de conscience ?

» — Oui certes, j'en ai vu aussi distinctement que je vous vois. Je me donne ce plaisir toutes les fois qu'il m'en prend envie.

» — Je voudrais bien savoir comment vous faites pour vous procurer ces visions ?

» — Je me retire dans quelque lieu écarté où le mouvement des objets extérieurs ne

peut me distraire, et je m'écoute penser. Je ferme les yeux pour mieux voir ce qui se passe dans ma conscience, et je me bouche les oreilles pour mieux entendre ce qu'elle me dit. Je suis alors dans un système d'idées indépendantes des sensations matérielles; les abstractions se réalisent et deviennent des entités; j'aperçois clairement la causalité, l'objectivité, la subjectivité, et même la pluralité phénoménale. C'est un monde nouveau, qui n'a aucun rapport avec celui que nous habitons corporellement. Les faits que j'y vois sont liés les uns aux autres par des rapports intimes dont je travaille à saisir les lois. Voilà comment les enfans du siècle sont initiés aux plus sublimes secrets de la philosophie.

» — Cette situation que vous vous procurez n'est pas un phénomène nouveau. Il a existé dans tous les temps et dans tous les pays, même chez les tribus sauvages, où le *jongleur* joue un grand rôle. C'est l'état d'extase, ou d'irritation cérébrale, excitée par une affection morbide, comme dans la catalepsie; ou produite par des moyens naturels agissant

sur une organisation débile, comme dans le somnambulisme. La permanence de cet état d'extase constituerait la folie. La Pythonisse, qui, au milieu de vapeurs enivrantes, éprouvait un accès d'enthousiasme; le faquir, qui, dans une immobilité absolue, tient les yeux fixés sur son nombril, et finit par voir le ciel ouvert; le cénobite, dont la solitude se peuple de fantômes; l'homme de l'Orient, qu'une dose d'opium combiné avec des aromates plonge dans de voluptueuses rêveries, voient aussi clair dans leur conscience que les psychologistes dans la leur; seulement, ils n'ont pas la prétention de former une science exacte des phénomènes qu'ils perçoivent.

» — Ainsi, vous ne feriez aucune différence entre l'intelligence et la sensation ?

» — Je sais que sans les sensations nous n'aurions point d'idées, et, par une conséquence nécessaire, que nous manquerions d'intelligence. Si nos cerveaux n'étaient pas dans leur état normal, nous ne pourrions suivre la discussion qui nous occupe en ce moment. Il

peut y avoir sensation sans intelligence, comme dans les enfants nouveau-nés et les idiots; il n'y a intelligence que par le moyen des sensations.

» Mais il y a des idées sur lesquelles les sens ne peuvent rien nous apprendre, telles que celles de la nature du principe intelligent, et des facultés qu'il possède. Voilà le domaine de la conscience ou du sens interne.

» Quant à la nature du principe intelligent, la conscience ne répète que ce qu'elle a appris par l'exercice des sens. Nous voyons un ouvrage, et nous concluons, d'après l'expérience que nous avons acquise, qu'il existe ou qu'il a existé un ouvrier. Nous contemplons l'admirable mécanisme de l'univers, nous en déduisons la conséquence d'un suprême ordonnateur; nous sentons que nous agissons avec un but déterminé, et nous affirmons, toujours par induction ou comparaison, que nous sommes guidés par un principe intelligent. Vouloir aller au-delà, vouloir déterminer sa nature, c'est folie. Notre orga-

nisation s'oppose à ce que nous connaissions jamais la cause de notre organisation. Il faudrait que l'intelligence pût se séparer de ses organes pour se considérer et s'apprécier, chose impossible, même dans l'état d'extase, qui n'est lui-même qu'une excitation déréglée des organes de l'intelligence.

» — Voilà du matérialisme tout pur. Vous nous emprisonnez dans nos sens comme les animaux ; enfin... »

Joseph hésitait dans l'expression de sa pensée. Le docteur Lefranc lui dit avec un sourire : « N'ayez aucun scrupule; nous sommes accoutumés à ces sortes de syllogismes.

» — Enfin, vous êtes un athée !

» — C'est cela. Pure dialectique d'inquisition; et, comme l'accusation d'athéisme emporte avec elle une idée odieuse, les hommes passionnés pour leurs opinions l'ont toujours légèrement prodiguée. Dites-moi ce que c'est qu'un athée.

» — Un homme qui nie l'existence de Dieu.

» — Qu'entendez-vous par cette expression ?

» — J'entends la cause première, ou la suprême intelligence.

» — Maintenant apprenez-moi ce qui vous fait conclure que je nie l'existence d'une cause première.

» — Je pensais que vous n'admettiez rien au-delà de l'organisation matérielle des êtres.

» — Vous vous trompez ! Il faudrait être privé de toute raison pour nier l'existence d'une cause première, que les peuples adorent sous des noms divers. Le vrai philosophe sait seulement que tous les efforts de l'esprit humain ne sauraient parvenir à expliquer son essence, et le mode d'action qu'elle exerce sur la nature inerte ou animée. Ces questions sortent de la région philosophique, pour en-

trer dans le domaine de la théologie; l'une et l'autre ne se touchent que par un point, l'existence de Dieu.

» Les théologiens ont parlé de Dieu, dans tous les temps, avec autant d'assurance que s'ils l'avaient vu et connu familièrement; ils n'ignorent aucun de ses penchants; ils disent qu'il est enclin à la jalousie et d'humeur vindicative. Comme ils savent ce qui lui est agréable et ce qui lui déplaît, ils enseignent par quelles cérémonies on peut désarmer sa colère, ou obtenir sa bienveillance. De là les systèmes religieux que le philosophe, qui n'a pas autant de foi que Pascal, ne saurait comprendre, parce qu'il n'a d'autre instrument d'appréciation morale que sa raison, mais dont il ne conteste ni le principe, ni les conséquences, et qu'il respecte dans la pratique, attendu que ces systèmes, renfermés en de certaines limites, peuvent être utiles aux sociétés.

» Le philosophe moraliste considère l'intelligence suprême dans un autre ordre d'idées.

Elle existe ; elle n'est point aveugle, car elle ne serait plus intelligence. L'homme se trouve organisé de manière que la société de ses semblables lui est agréable et nécessaire : elle a donc voulu qu'il fût sociable, c'est-à-dire susceptible des affections domestiques, de la pitié pour les souffrances d'autrui, de l'amour de l'ordre, enfin de toutes les qualités qui assurent la durée et le bonheur des familles réunies en société ; enfin, elle a placé au fond de son cœur le sentiment religieux, ce qui est une révélation d'elle-même. Je n'ai pas besoin de faire de ma conscience un théâtre de phénomènes, pour reconnaître les vérités d'où jaillit, comme conséquence naturelle, cette morale bienfaisante, que le but de toute éducation raisonnable doit être de développer, parce qu'elle seule peut former l'honnête homme et le bon citoyen. Maintenant, je vous demande si je suis athée.

» — Je me reproche une semblable accusation. Mais enfin quelle base donnez-vous à la morale ?

» — Une base indestructible ; je la pose rayonnante de lumière sur une vérité : c'est le phare que la raison élève pour sauver les sociétés au milieu des orages de l'opinion, et du naufrage des croyances imposées par l'autorité. »

M. Dumont prit ici la parole.

« C'est, dit-il, le plus grand service que la philosophie ait rendu à l'humanité. Mais puisque l'homme est naturellement religieux, il me semble que le christianisme, religion de paix, d'amour et de charité, est la forme la plus sublime sous laquelle ce sentiment, ou, si vous l'aimez mieux, cet instinct, pût se manifester.

» — Ma fille et moi nous pensons comme vous, dit Mme Lefranc. En remplissant nos devoirs religieux, surtout en faisant de bonnes œuvres, nous sommes en paix avec nous-mêmes, et nous croyons obéir aux lois de Dieu.

» — Que le christianisme, répliqua le docteur, se dégage donc de l'intolérance, du fanatisme, des idées superstitieuses, qui abrutissent l'homme! Qu'il insiste moins sur le dogme et plus sur les devoirs; que le pauvre et le riche, le faible et le puissant, s'y rencontrent, de fait, égaux devant le prêtre comme devant la Divinité! que le sanctuaire n'ait pas deux poids et deux mesures, une morale pour les grands, une autre pour les petits; qu'il redevienne ce qu'il a été dans l'origine; et la philosophie se reconnaîtra dans ses principes et sa morale?

» — En quoi, reprit Joseph, faites-vous donc consister la science de l'homme?

» — Dans la morale, à remplir sa destination, et c'est tout dire; dans les sciences proprement dites, à ne jamais substituer d'hypothèses aux faits réels. Que l'observation vous serve de guide! Constatez les faits; cherchez les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux : c'est par là seulement que vous arriverez à d'utiles résultats.

» On peut appliquer à la philosophie les excellentes réflexions de notre ami sur la littérature. Il y a deux philosophies : l'une du moment, l'autre éternelle. On s'amuse quelques jours de la première ; l'autre se perfectionne par l'expérience et les découvertes progressives des faits. Les nombres de Pythagore et de Platon, les atomes d'Épicure, les tourbillons de Descartes, les idées innées de Mallebranche, les monades de Leibnitz, l'æsthétique transcendentale de Kant, ont servi de fondement à des systèmes qui se sont évanouis « comme les fabriques sans base d'une vision (1). » Les phénomènes de conscience sont de la même famille, et éprouveront la même destinée. Ce qui ne périra pas, c'est la philosophie morale, qui rend l'homme meil-

(1) « Like the baseless fabric of a vision. »

(*Paroles de Prospéro dans* LA TEMPÊTE *de Shakspeare.*)

leur, et la philosophie expérimentale, qui s'exerce sur des réalités.

» Je craindrais de prolonger une discussion qui demande une contention d'esprit dont nous n'avons pas tous ici l'habitude. Je vous attendrai demain dans la matinée; et nous reprendrons, si vous le désirez, cette conférence. Je cherche précisément dans ce moment-ci un élève adjoint pour des travaux que je médite : vous verrez si cela vous convient; je vous donnerai volontiers la préférence. »

Joseph était enfin revenu par degrés à des idées positives. Il exprima sa gratitude en termes pleins de convenance, et dit au docteur que, sous ses auspices, il ne pouvait manquer d'obtenir de l'estime et des succès.

Véronique interrompit la conversation en apportant le thé avec des *muffins* d'un goût particulier, qui enlevèrent tous les suffrages.

Après une savante dissertation sur l'origine de ces gâteaux, lesquels figurent avantageusement au nombre des bienfaits de la restauration, la soirée finit ; et ce qui n'arrive pas toujours en pareille occurrence, chacun se retira satisfait de lui-même et content des autres.

—

CHAPITRE V.

SOIRÉE ROMANTIQUE. — INAUGURATION DU BUSTE DE RONSARD.

—

Je viens rendre à ton nom ce qu'il a mérité,
Belle âme de Ronsard !

(Guillaume Colletet.)

Le lendemain matin, Joseph arriva chez moi, vers midi. Il m'apprit qu'il avait déjà vu le docteur Lefranc, et qu'ils étaient d'accord sur la nature des fonctions qu'il devait remplir auprès de lui ; il s'était même chargé de le suppléer, dans l'occasion, auprès de ses

malades. Je le félicitai sur cet heureux événement, et je lui demandai s'il avait été content de la soirée de la veille.

« Enchanté ! répondit-il. Je n'aurais jamais cru que notre vieux professeur, avec ses ailes de pigeon et sa cravate mal nouée, pût raisonner si juste et si serré. On dîne fort bien chez lui; et si je n'étais irrévocablement brouillé avec la muse, je me serais donné le plaisir de composer, à la manière de Ronsard, un sonnet où j'aurais célébré les louanges de Véronique. A propos de Ronsard, tu me vois dans un embarras mortel. Je me suis solennellement engagé à passer la soirée chez Mme la comtesse Colombelle, où doit se réunir une société choisie de jeunes poètes. Je te dirai même, en confidence, que nous devons y procéder à l'inauguration d'un buste de ce pauvre Ronsard, si maltraité par Boileau, et dont nous voulons, à quelque prix que ce soit, réhabiliter la mémoire. Tu sens bien qu'aujourd'hui que je suis réconcilié avec le bon sens et la littérature classique, je serais déplacé dans cette assemblée. Je ne pourrais

peut-être pas m'empêcher de rire de ce qui aurait excité en moi, il y a seulement deux jours, des transports d'admiration. Mes amis n'entendent pas raillerie sur ce point, et je ne veux pas m'exposer à leur colère.

» — Ce serait pourtant le moyen de rompre avec eux; je crains toujours que tu ne retombes dans tes rêveries.

» — Sois tranquille! le paroxysme est passé, et j'ai repris l'usage de ma raison.

» — C'est égal, je ne serai rassuré que lorsque tu auras fait publiquement ta profession de foi : les rechutes sont si dangereuses! D'ailleurs je t'accompagnerai : je suis curieux de voir les héros de la jeune littérature, et surtout de les entendre.

» — Tu n'y comprendrais rien. Il faut beaucoup de préparations pour arriver à la disposition d'esprit que nous exigeons de nos candidats; ce n'est pas l'affaire d'un moment. Je parie que tu ne t'es jamais donné la peine

de passer la nuit dans quelque cimetière, au clair de la lune, pour noter les modulations de la brise qui gémit en passant à travers les grandes herbes.

» — foi, non !

» — Tu ne t'es jamais enfoncé dans le creux d'une vallée, près d'une source d'eau, où les allouettes viennent boire, avec l'intention d'y rêver au plaisir qu'il y a de se noyer tout à son aise, et sans être vu de personne ?

» — Non vraiment !

» — Mais au moins tu t'es quelquefois arrêté à *la Morgue* pour y considérer, à loisir, les teintes livides des corps qu'on y dépose, afin de pouvoir, au besoin, les décrire en vers ou en prose ?

» — Cela ne m'est pas arrivé, et ne m'arrivera jamais, à moins que je ne devienne fou.

»— C'est pourtant par de semblables études, et par quelques visites à Charenton, qu'on peut espérer de réussir dans la littérature du siècle, et de nous comprendre.

» — Que cela ne t'embarrasse pas. Je ne te demande que de me présenter à cette comtesse. Comment la nommes-tu ?

» — Madame la comtesse Colombelle.

» — Voilà un fort joli nom. C'est sans doute quelque jeune dame de haut parage, bien délicate, et portée à la mélancolie.

» — Pas tout-à-fait. Cette comtesse est une petite femme, veuve depuis quelques années, et qui est parvenue à son dixième lustre. Ne sachant comment remplir son veuvage, elle hésita, pendant les premiers mois, entre l'église de Saint-Roch et la république des lettres; mais enfin elle s'est jetée dans la jeune littérature. Elle compose même des élégies; et je connais une ballade de sa façon

qui a été insérée dans l'*Album romantique*. Elle jouit d'ailleurs d'une fortune considérable ; elle a un fort beau salon ; et si l'on y entend de mauvais vers, on y boit, en revanche, d'excellent punch, et l'on y mange des glaces faites d'après les meilleures traditions.

» — Est-ce que vos romantiques boivent du punch ?

» — Sans doute ! pourvu qu'il soit bon. Nous prends-tu pour des Hottentots ?

» — Non. Mais c'est qu'en vous lisant, j'ai souvent pensé que vous aviez l'estomac aussi vide que le cerveau : vous paraissez dans vos poésies toujours tristes, languissants, et prêts à mourir.

» — C'est le cachet de la jeune littérature; mais cela n'est que pour la forme.

» — Je le vois bien, et cette singularité

me fait désirer encore plus d'assister à l'inauguration du buste de Ronsard.

» — Eh bien ! j'y consens. Viens me prendre vers les neuf heures du soir : c'est le moment de la réunion. Tu sauras que nous sommes aussi exacts à ces rendez-vous que les membres d'un comité de lecture qui vont toucher leurs jetons.

» — Cela suffit. Je ne me ferai pas attendre. »

Je me rendis en effet chez Joseph à neuf heures précises. Il était encore indécis ; et ce ne fut qu'à force d'instances que je le déterminai à me conduire à son rendez-vous. Chemin faisant, je lui dis :

« Que penses-tu de mademoiselle Berthe, la fille du docteur Lefranc ? »

Il me répondit avec chaleur :

« Ne m'en parle pas, ou plutôt parle-m'en toujours ! Que de charmes, que d'esprit ! J'ai voulu savoir, la nuit dernière, s'il me restait encore quelques faits de conscience ; je me suis écouté penser : je ne pensais qu'à Berthe ; j'ai exploré attentivement jusqu'aux plus petits recoins de ma conscience, je n'y ai vu que son image. Il faut que je te l'avoue : j'en suis éperdument amoureux, et je crois, sans vanité, que ma personne ne lui est pas désagréable.

» — Quelles sont tes prétentions ?

» — Je prétends me distinguer dans ma profession, acquérir l'estime publique, et me rendre digne de son choix.

» — Allons ! voilà parler en homme raisonnable ; la cure est parfaite. »

Nous étions arrivés à la porte de l'hôtel de madame la comtesse Colombelle, à la Chaussée-d'Antin. Joseph, en montant l'escalier,

me fit remarquer qu'il était garni, des deux côtés, de *cyprès* et d'*épicéas* en caisses et en pots, surmontés, à la dernière marche, de deux saules pleureurs, sous l'ombrage desquels nous fûmes obligés de passer. Un domestique, en livrée rouge et noire, nous introduisit dans un grand salon nommé *le salon de la Mélancolie;* la porte est en forme ogive. Sur la cheminée, de marbre blanc, s'élève une cathédrale gothique en bronze; l'ouvrier a pratiqué dans l'intérieur une horloge dont la sonnerie imite le bruit du bourdon de Notre-Dame. Deux chapelles, dans le même goût d'architecture, sont placées de chaque côté de la cathédrale; et comme elles contiennent plusieurs bougies, elles servent de candelabres. L'ameublement est somptueux : le divan, les fauteuils, les chaises, sont garnis de velours noir, avec des franges écarlates. Les draperies des croisées, en étoffe de soie rouge à bandes noires; un tapis de pied de la *Savonnerie;* un lustre magnifique, et de belles glaces, attirent aussi l'attention. Ce salon est orné de quelques tableaux de la nouvelle école, parmi lesquels on distingue le

Cauchemar, une *Expédition de vampires*, le *Massacre de Scio*, l'*Apparition d'un revenant*, une *Volée de chauve-souris*, et la *Ronde du sabbat*. La tête du diable, qui s'élève, avec sa mitre d'archevêque, au milieu de la *galopade* des sorciers, a une expression singulière; on ne l'aurait pas trouvée dans l'école de David.

Madame la comtesse Colombelle nous reçut avec un gracieux sourire. Cette dame, d'une taille ramassée, est d'un embonpoint gênant; ses yeux ronds, à fleur de tête, me parurent encore pleins de vivacité. Elle était assise dans un fauteuil, et un peu renversée en arrière, pour avoir la faculté de poser sur un tabouret un pied en travers de l'autre, comme il est d'usage parmi les dames de la Chaussée-d'Antin et du boulevart Poissonnière. Je remarquai sa robe de mousseline blanche des Indes, avec une garniture de roses noires, et sa chevelure arrangée en forme de papillon de nuit; son nez retroussé, et sa bouche légèrement entr'ouverte, lui donnaient l'air quelque peu enfantin. Cette

manière d'ouvrir les lèvres est une habitude que les jeunes femmes avaient prise à l'époque du consulat, et que quelques unes d'entre elles conservent encore aujourd'hui. Madame la comtesse Colombelle est de ce nombre. Plusieurs dames et quelques jeunes personnes placées à ses côtés formaient un cercle. J'en remarquai de fort jolies; une, entre autres, vêtue, comme Velléda la druidesse, d'une tunique noire, et couronnée d'une branche de chêne; elle avait au côté un bouquet de verveine; des baies d'églantier lui servaient de collier, et pour compléter le costume, elle portait à sa ceinture une petite faucille d'or. Cependant ces dames avaient, en général, un air guindé et dédaigneux qui ne prévenait pas en leur faveur.

Je me retirai avec Joseph dans l'angle d'une croisée; et avant l'ouverture de la séance, je le priai, à voix basse, de me faire connaître les illustres personnages que je voyais pour la première fois.

« Quel est, lui dis-je, cet homme efflanqué, et à lunettes vertes, nonchalamment enfoncé dans cette bergère?

» — C'est un enfant du siècle.

» — Tu te moques de moi. Cet enfant me paraît avoir au moins soixante ans ; on s'en aperçoit facilement, quoiqu'il ait les sourcils peints et qu'il prenne un air mignard.

» — N'importe : il est compris dans la jeune littérature. Il serait courbé comme un bisaïeul, qu'il jouirait de ce privilége. Parmi nos prérogatives, celle de donner des exemptions de vieillesse n'est pas la moins précieuse. Nous avons remarqué que la plupart des écrivains ressemblent aux femmes et aux artistes, qui aiment à dissimuler leur âge. Aussi, quand nous voulons piquer vivement un homme de lettres qui n'est pas de nos amis, nous disons qu'il a vieilli.

» — Cela est plus facile que d'avoir de

l'esprit; mais quel est le nom de ce personnage ?

» — Le chevalier Charles Bookworm, d'origine écossaise. Il est encore inédit; mais il fera; il nous a promis qu'il ferait. On m'a assuré qu'il avait en portefeuille une tragédie historique intitulée *Alexandre-le-Grand*. Toute la vie de ce conquérant y est passée en revue. Les spectateurs le suivront depuis son départ de la Macédoine jusqu'aux bords de l'Indus, et reviendront avec lui à Babylone; on m'a beaucoup vanté le quatrième acte, où la ville de Persépolis est incendiée sur le théâtre.

» — La scène sera brûlante. Mais, dis-moi, quel est ce jeune homme brun, avec un bouquet de barbe sur la lèvre supérieure, et dont la chevelure s'élève en pointe sur la tête?

» — C'est un de nos coryphées. Je ne me souviens plus à présent de son nom; mais nous l'appelons entre nous le *bel obscur*. Il ne s'exprime qu'à demi-mots, ne se déride

jamais, et joue à merveille son rôle de mystérieux.

» — Et ce jeune homme à la face réjouie, qui parle à l'oreille de cette dame d'un certain âge, dont le front est ceint d'une guirlande de scabieuses ?

» — C'est mon ami Jérôme, que nous nommons aussi *le mélancolique.*

» — Le mélancolique ! il n'y a pas un muscle dans cette figure triviale que la nature n'ait destiné à exprimer la joie.

» — C'est égal, il est voué au noir : il excelle à décrire l'agonie des mourants ; sa muse ne sort pas des ruines et des tombeaux ; il a chanté le ver du cercueil ; ses vers et sa prose sont pleins de ténèbres.

» — Je l'aurais pris pour un élève du *Caveau*. Mais comment nommes-tu ce blondin dont la vue est fixée sur le bal des Sorcières : sa physionomie est douce et caressante.

» — Nous le nommons *le terrible*. Personne ne peint mieux que lui la décomposition des cadavres, et les phénomènes de la putréfaction ; il n'a pas son pareil pour décrire une exécution à mort, et les tortures des suppliciés ; on ne peut lire ses ouvrages sans frissonner des pieds jusqu'à la tête. Les femmes, avides d'émotions, en raffolent, et le lisent avec le même plaisir qu'elles éprouvaient, il y a quelques années, à se faire précipiter des *Montagnes russes*. Il a de plus fait la conquête de l'enfer ; c'est un domaine où il règne sans rivaux.

» — Et ce gris-pommelé qui se penche familièrement vers la grande femme sèche et gourmée dont la main agite, en guise d'éventail, une petite branche de cyprès ! Tu ne diras pas au moins que celui-là est un enfant.

» — Ah Dieu ! le comte de la Roche-Noire, et la baronne Médora, chaste muse de la rue Bleue. Que vois-je ! le comte a oublié de se teindre la chevelure : c'est l'homme le plus distrait que je connaisse. Si on lui présentait

un miroir, il serait capable de se trouver mal.

» — A-t-il composé quelques ouvrages?

» — Peu de chose; une demi-douzaine de romans historiques, à la manière de Walter Scott, dont les titres sont déjà oubliés. On lui doit aussi une ballade intitulée: *Le Spectre, monté sur un fantôme de cheval*, *qui va chercher sa fiancée*, *et la ramène*, *au grand galop*, *à son cercueil.* Nous rangeons cette ballade parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature.

» — Elle est digne de cet honneur. Vois-tu cette petite femme en grand deuil, qui jette sur le bel obscur un regard languissant. Je serais curieux de savoir son nom.

» — C'est M[me] de Lambrequin, la femme la plus sensible et la plus passionnée pour les arts qu'on puisse citer. Son mari n'est mort que depuis quinze jours, et elle a déjà composé deux sonnets à sa louange; elle a dessiné

elle-même l'esquisse du monument qu'on doit élever à la mémoire du défunt ; nous citons cette jeune veuve comme un modèle de tendresse conjugale : c'est une nouvelle Artémise.

» — Je n'ai plus qu'une question à t'adresser. Quel est ce jeune homme, d'une mine sérieuse, avec une cravate où plonge son menton; celui qui remet un papier à la petite Velléda ?

» — Comment ! tu ne le connais pas ! On nous nomme *les Inséparables*. C'est notre cousin germain, M. Jean Sainte-Barbe, le plus redoutable des critiques : lorsqu'il mord, il emporte la pièce. C'est lui principalement qui s'est chargé d'anéantir la littérature classique; il l'a déjà tuée trois ou quatre fois. Il a prouvé plus clair que le jour que Boileau et J.-B. Rousseau n'entendaient rien à l'art des vers; que Racine avait quelque talent, mais point de génie. Nous le regardons comme un foudre de guerre. Son admiration pour Ronsard

est égale à son antipathie pour Boileau. C'est lui qui est le héros de la fête. »

Joseph achevait à peine ces mots, que la porte du salon s'ouvrit avec fracas. Deux grands laquais entrèrent avec un immense plateau couvert de sorbets, de meringues, de gâteaux de toute espèce, le tout accompagné d'un grand vase de punch à la glace, entouré de festons de feuille morte. Bientôt après deux autres domestiques firent aussi leur entrée. Ils portaient le buste de Ronsard enveloppé d'un crêpe. Il fut déposé avec respect sur une table de marbre, au milieu du salon. Quand tous ces préparatifs furent terminés, Mme la comtesse Colombelle pria M. Jean Sainte-Barbe de prendre la parole.

« Mes bons amis, dit-il, quand le bef-
» froi de la cathédrale sonnera minuit, heure
» solennelle, où le monde invisible ouvre ses
» portes mystérieuses, où le génie de la mé-
» lancolie, porté sur un rayon de la lune,
» descend vers nous, et fait verser de douces
» larmes aux âmes rêveuses, nous procéderons

» à l'inauguration de ce buste d'un grand » poète, dont la mémoire est placée sous » notre protection ; nous vengerons l'injure » des siècles ; nous recueillerons ses chefs-» d'œuvre, et le *classicisme caduc* rendra » le dernier soupir. »

Cette harangue, prononcée avec lenteur et gravité, excita un vif enthousiasme. Pour moi, je commis une imprudence qui pouvait avoir des suites fâcheuses. Au moment où M. Jean Saint-Barbe annonçait le dernier soupir du *classicisme*, je chantai à demi-voix ce refrain, qui malheureusement me revint en mémoire :

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!

Ces maudites paroles furent entendues, et causèrent du scandale.

« Grand Dieu ! s'écria la muse de la rue Bleue, aurions-nous un profane dans cette enceinte?

»—*Odi profanum vulgus*, » reprit avec so-

lennité M. le chevalier Charles Bookworm, qui n'était peut-être pas fâché d'apprendre à ces dames qu'il savait un peu de latin.

Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible; je dis que ces mots malencontreux,

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,

appartenaient à une vieille chanson romantique, d'une expression simple et pittoresque, et que je chantonnais d'habitude, sans y attacher la moindre importance; que d'ailleurs je trouvais très convenable qu'on élevât une statue à la gloire de Ronsard, monument digne du génie de l'époque.

Cette apologie calma un peu l'indignation générale. Mme Colombelle, qui avait eu le temps de m'examiner des pieds jusqu'à la tête, et je m'aperçus que l'investigation ne m'avait pas été défavorable, me dit avec un air d'intérêt :

« M. Delorme, si vous n'êtes pas de notre religion, c'est moi qui me charge de vous convertir. J'ai eu en ce genre de véritables succès. Venez me voir demain; nous causerons des choses du mystère. »

Je me confondais en actions de grâces, lorsque la druidesse passa devant moi, avec un air marqué de dédain, en disant :

« Je n'aime pas les gens prosaïques : ça fait mal! »

Cependant le plateau chargé de friandises avait été entouré, et je m'aperçus que ces dames ne manquaient pas d'appétit. Seulement elles levaient les yeux au ciel en mangeant leurs gâteaux, et chaque verre de punch était accompagné d'un soupir. Tandis que je faisais ces observations, un nouvel incident troubla la docte assemblée : nous aperçumes avec effroi M. le comte de La Roche-Noire devant une glace, l'œil hagard, le poil hérissé comme Calchas, la bouche ouverte, pétrifié, et d'une mortelle pâleur. Madame de

Lambrequin et madame la baronne Médora volèrent à son secours.

« Pardon, mesdames, dit-il, en se remettant; je pense à une affaire très importante que j'ai négligée, et qui ne peut souffrir de retard. Je vous quitte à regret. »

Il partit, et je l'entendis qui disait, en gagnant la porte : « Me voilà perdu d'honneur, on va croire que je ne suis plus jeune. »

Dans ce moment, l'horloge assourdissante de la cathédrale sonna minuit; il se fit un profond silence. Notre cousin Sainte-Barbe prit la petite Velléda par la main, et la conduisit auprès du buste de Ronsard.

« C'est à vous, vierge des Gaules, lui dit-il, qu'appartient l'honneur de lever ce voile noir, emblème de l'injuste oubli où était plongée, depuis plus de deux siècles, une renommée gauloise, jadis radieuse, et qui, par nos soins, va reparaître avec une incomparable splendeur. »

Velléda souleva doucement le voile qui couvrait le buste, sur la base duquel était gravée l'inscription suivante :

A toi Ronsard, à toi qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifîra d'un arrêt odieux (1)!

Sainte-Barbe reprit alors la parole.

« Le voilà, dit-il, cet admirable poète,
» détrôné par les Malherbe, par les Boi-
» leau, les Racine, et autres usurpateurs du
» siècle de *la courtisannerie*, quoiqu'à dire
» vrai, il conservât encore un bon nombre
» d'amis et de partisans, tels que Scudéry,
» Théophile, Saint-Amand, La Calprenède,
» Chapelain, Brebeuf, Cirano de Bergerac,
» qui n'en parlaient jamais qu'avec honneur

---

(1) Poésie française au 16e siècle, tome II, page XXVI.

» et respect. Le voilà, ce sublime inventeur » de rhythmes lyriques trop long-temps per» dus. Nous les avons heureusement retrou» vés ; le moule du style en usage depuis Bal» zac jusqu'à J.-J. Rousseau a sauté en éclats, » aussi bien que le moule du vers (1). »

Des applaudissements unanimes et réitérés accueillirent ce dernier trait. Je remarquai, avec quelque surprise, que ces enthousiastes avaient même changé les termes qui expriment l'approbation. Ainsi, au lieu de dire, *Beau*, *sublime*, *admirable*, ils s'écriaient en chœur : « *C'est immense! quelle vigoureuse végétation!* »

« C'est trop beau, en vérité, s'écria madame de Lambrequin ; j'admire *ce moule de style qui saute en éclats*. Quel langage ! c'est du pur génie !

---

(1) Tableau historique et critique de la Poésie française au 16e siècle, t. I, p. 369.

« — Lorsque Ronsard mourut, reprit Sain-
» te-Barbe, en grossissant sa voix, la France
» entière le pleura. Des oraisons funèbres, des
» statues de marbre lui furent décernées; sa
» mémoire, revêtue de toutes les sortes de
» consécrations, semblait entrer dans la pos-
» térité comme dans un temple (1). »

» — Il mourut! dit en gémissant la petite druidesse; il mourut! cela fend le cœur; je n'ose plus le regarder, tant je suis attendrie!

» — Il mourut, ajouta l'orateur, en baissant le ton. Le temple de la postérité fut fermé à sa mémoire; mais nous allons lui en ouvrir les portes. Sa vieille gloire, toute brillante de jeunesse, guidera le nouveau siècle, comme une colonne lumineuse, dans le désert de la poésie inconnue. »

---

(1) Tableau historique et critique de la Poésie française au 16e siècle, t. I, p. 85.

A ces mots les transports d'admiration redoublèrent ; il y eut des cris de joie, des trépignements d'enthousiasme.

« Le coup fatal est porté ! dit le *bel obscur*.

» — Racine et Voltaire ne s'en relèveront jamais ! reprit Jérôme *le mélancolique*.

» — Le siècle *courtisanesque* est enfoncé ! s'écria *le terrible*. Le tonnerre a grondé, la foudre a éclaté, les tombeaux sont béants, et les ossements des vieux classiques craquent sous nos pas.

» — Maintenant, reprit Sainte-Barbe, il nous reste à réciter devant ce vénérable buste un petit chef-d'œuvre où tout se rencontre, passion, badinage, et poésie ; et ensuite chacun de nous déposera respectueusement devant l'illustre poète une couronne de laurier. »

Je m'aperçus alors qu'on avait apporté avec

le buste une corbeille couverte d'un tissu des Indes: et je supposai qu'elle était remplie de petites couronnes de laurier.

On se rangea en cercle autour de l'orateur. Sainte-Barbe releva deux ou trois fois la touffe de cheveux qui ombrageait son front, et récita avec une emphase monotone les vers suivants:

A Cassandre (1).

Ma petite colombelle,
Ma mignonne toute belle,
Mon petit œil, baisez-moi!
D'une bouche toute pleine
De musc, chassez-moi la peine
De mon amoureux esmoi!

« Dieu! que cela est joli, dit madame Colombelle; et mon nom qui s'y trouve! Ce

(1) Œuvres choisies de Pierre de Ronsard, page 120.

bon Ronsard ! il méritait bien qu'on lui chassât la peine de son amoureux esmoi ; je n'y aurais pas manqué.

Quand je vous dirai : Mignonne,
Approchez-vous ! qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois !
Donnez-m'en seulement trois !

» — Ravissant ! s'écria la baronne Médora, en pinçant les lèvres ; neuf baisers, trois baisers : cela fait douze baisers. Cette Cassandre n'était pas malheureuse.

Tels que Diane guerrière
Les donne à Phébus son frère,
Et l'Aurore à son vieillard !
Puis reculez votre bouche ;
Et bien loin, toute farouche,
Fuyez d'un pied frétillard !

» — Je ne savais pas, dit Velléda, que Diane donnât des baisers à son frère ; je suis ravie de l'apprendre : rien n'est plus sentimental.

Comme un taureau par la prée
Court après son amourée,
Ainsi, tout chaud de courroux,
Je courrai fol après vous.

» — Charmante comparaison! Anacréon n'a rien de plus délicat. »

Je ne connaissais pas la dame à la taille élevée et à la voix forte qui s'exprimait ainsi. J'ai su depuis que c'était madame la vicomtesse de Château-Gaillard, l'une des syrènes de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.

Et prise d'une main forte
Vous tiendrai de telle sorte
Qu'un aigle un cygne tremblant.
Lors, faisant de la modeste,
De me redonner le reste
Des baisers ferez semblant.

« Quel joli badinage! quelle aimable poésie! dit madame de Lambrequin; cela remue le cœur.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante,
Tenant un peu l'œil baissé,
Pardon de m'avoir laissé.

Car, en lieu de six, adoncques,
J'en demanderai plus qu'oncques
Tout le ciel d'estoiles n'eut;
Plus que d'arène poussée
Aux bords, quand l'eau courroucée
Contre les vagues s'esmeut.

Un nouvel accès d'enthousiasme suivit cette lecture; il n'y avait pas d'expressions assez fortes pour rendre justice à un pareil génie.

« Qu'on me montre, s'écria Sainte-Barbe, d'un air triomphant, qu'on me montre un chef-d'œuvre aussi complet dans ces poètes fossiles qu'on nomme classiques. O Ronsard, Ronsard, reçois le tribut de notre amour! »

A ces mots, il découvrit la corbeille, prit une couronne de laurier, et la plaça sur le buste du vieux poète. Chacun suivit cet exemple. Joseph seul était immobile et silencieux.

« Allons, mon cher ami, lui dit Sainte-Barbe, allons, viens payer ton hommage au père de la poésie romantique : ce sera le complément de cette auguste cérémonie, dont le récit portera le deuil dans le camp ennemi, et assurera à jamais notre gloire. »

Tous les regards étaient fixés sur mon frère, qui semblait recueillir ses forces. Enfin il éleva la voix, et prononça, d'un ton assuré, les paroles suivantes :

« Mes chers amis, j'aurais voulu vous épargner une pénible explication ; mais, vous le voulez, j'y consens. Croyez-moi ! « les » plus courtes folies sont les meilleures. » Appliquons-nous ce vieux adage, qui renferme un grand sens. C'est une triste comédie que celle que nous jouons depuis quelques années ; quittons la scène avant le concert infaillible de sifflets qui n'attend pour éclater que le premier signal. Nous avons dit que nous voulions régénérer la littérature ; nous n'y avons apporté que la confusion et l'ennui. La singularité éveille un moment l'attention ; mais le vrai seul est durable. C'est une nouvelle invasion

de barbares, qu'une nation vive et spirituelle repoussera avec dédain. Nous sommes notre public ; nous nous enivrons de nous-mêmes ; nous chantons nos louanges sur tous les tons ; et le véritable public, préoccupé d'intérêts politiques, ne nous aperçoit pas. Prévenons le moment où il tournera les yeux vers nous : car, pour parler votre langage, notre littérature ne présente « qu'écume à la sur» face, eaux bourbeuses, et fracas bientôt » apaisé. »

» Voyez nos drames, annoncés avec emphase : ils tombent les uns sur les autres, après une courte existence. L'*Othello*, qui devait faire une révolution dramatique, est déjà l'objet des plus cuisants mépris. Il en sera de même de toutes ces pièces taillées sur un patron gothique, assorties au goût d'une civilisation à peine ébauchée, et qui ne peuvent produire parmi nous qu'un sentiment fugitif de curiosité. »

Ces paroles avaient excité une si vive sur-

prise, que Sainte-Barbe lui-même restait la bouche ouverte et les yeux fixes, comme s'il eût été frappé de la foudre.

« Pour moi, reprit Joseph, je suis las de la portion de ridicule qui m'est échue, et je donne ma démission. Mon cher Sainte-Barbe, je te rends les sornettes rimées que tu as débitées sous mon nom. »

Cette épigamme réveilla la sensibilité de l'admirateur de Ronsard. « Sornettes rimées, s'écria-t-il soudain; ingrat, homme sans goût, classique caduc! Va, je te recommanderai à nos amis. Émile Deschamps dira que nous sommes des *rossignols*, et que vous êtes des *ânes* (1); il fera tonner sur vous, com-

---

(1) Hélas! dans ce temps-ci, que trouvez-vous souvent pour vous juger? Des ânes.

(*Études françaises et étrangères.*)

me dans ses vers, *la douleur des canons* (1). Je te battrai moi-même avec « l'aviron tran» chant de ma rime, » et nous serons vengés (2).

» — Vos rimes ne blessent que les oreilles, et n'épouvantent que le bon sens. Tiens, je prends ce laurier, non pour en couronner ton vieux Ronsard, qui avait pourtant plus de mérite que vous tous, mais pour le placer sur le premier buste de Racine que je rencontrerai, de ce Racine le plus parfait poète

---

(1) Comme un signe de deuil, pour saluer leurs noms
Tonne au tombeau des rois *la douleur des canons.*

(*Études françaises et étrangères.*)

(2) Rime, tranchant aviron,
Éperon
Qui fend la vague écumante.

(*Poésie française au 16e siècle,* t. II, p. 50.)

qui ait jamais paru, mais dont vous êtes incapables de sentir les divines beautés.

» — Va, va, ton Racine et ton Voltaire sont en bonnes mains. J'ai dit que le siècle est à nous ; je l'ai dit, et je n'en démords pas ; nous le menons à la lisière, et il nous suit.

» — Pure démence ! je te croirai quand le siècle sera tombé en radotage ; aujourd'hui il vous siffle, ce qui prouve sa raison.

» — Sois tranquille ! nos jeunes néophytes vont te poursuivre comme des abeilles armées de leur aiguillon.

» — Tes abeilles sont des guêpes, que je ne crains pas.

» — Nous te bannissons de notre cénacle !

» — Tant mieux ; j'entendrai moins de sottises.

» — Nous te maudissons des pieds jusqu'à

la tête, soit que tu veilles, soit que tu dormes; nous te maudissons au nom de Ronsard et de Saint-Gelais, au nom de Perrault et de Lamotte-Houdard, au nom de William Schlegel.

» — Et moi je vous maudis au nom du bon sens.

» — Tu verras ce qu'il en coûte d'être brouillé avec les poètes qui distribuent la gloire.

» — Oui, et qui n'en gardent rien pour eux-mêmes!

» — Tu seras traduit en distique, en quatrains, en sonnets, en ballades, en rimes redoublées, en vers croisés.

» — Et en vers plats. »

La conversation s'animait tellement que je crus qu'une interposition amicale était de-

venue nécessaire. Je parlai donc froidement en ces termes :

« De la tolérance, mes amis, de la tolérance! Ne renouvelons pas les scènes ridicules de l'hôtel Rambouillet! Vous dites que vous avez émancipé la littérature : eh bien! usez de la liberté tout à votre aise! Confondez les genres; faites-vous une langue à votre usage; abreuvez-vous de mélancolie; abaissez-vous au laid idéal; avancez-vous à reculons jusqu'au seizième siècle : rien de mieux! Seulement, nous vous demandons la permission de n'être pas morts, et de continuer, comme nous pourrons, la littérature de la civilisation moderne, ce qui n'est, en d'autres termes, que continuer la civilisation elle-même. Ainsi, nous sommes sûrs de ne jamais nous rencontrer et d'éviter toute querelle. Nous voudrions, s'il était possible, que vous missiez un peu moins d'âcreté et un peu plus d'esprit dans vos critiques : soyez sûrs qu'en France l'esprit et la politesse ne gâtent rien. Continuez à prodiguer vos hommages à Ronsard; célébrez sa gloire en prose et en vers;

faites des libations en son honneur; surchargez son buste de couronnes : mais permettez-nous d'adorer en paix d'autres divinités, de préférer Corneille à Shakspeare, Racine à Gœthe, Voltaire à Schiller. Nous nous retirons, mon frère et moi, et j'espère que désormais nous n'aurons rien à démêler ensemble.

» — Quel prosaïsme! s'écria Mme la baronne Médora. Je crains une attaque de nerfs.

» — Et moi je vais m'évanouir, dit la petite druidesse en tombant sur un fauteuil. »

Pendant qu'on s'empressait autour de cette prêtresse des Gaules, nous quittâmes la mélancolique assemblée, avec le regret de voir des hommes, dont quelques uns ne sont pas sans talent, se rendre ridicules de gaîté de cœur.

—

CONCLUSION.

—

Fiat lux.

(Lib. GENES. cap. 1, v. 3.)

Voilà par quels degrés Joseph Delorme parvint à se débarrasser des rêveries grotesques qui absorbaient son temps, et le rendaient incapable d'un travail sérieux. L'envie de plaire à une jeune personne pleine de charmes et de goût n'a pas été sans influence sur sa conversion. Je n'ai pu le dissimuler, parce que je regarde le respect de la vérité comme le pre-

mier devoir d'un historien. Mais je me plais à croire que les excellentes observations de notre respectable professeur auraient suffi pour opérer cet heureux changement. Je voudrais bien que les jeunes gens qui s'occupent de littérature, et dont l'imagination a été troublée par les mêmes chimères, en fissent aussi leur profit. C'est dans cette intention que j'ai recueilli ces remarques, et que je me propose de leur donner quelque jour de la publicité. Je croirais avoir rendu un grand service à mon pays si je pouvais contribuer à ramener la jeunesse à des idées saines, à l'étude d'une nature choisie, au culte de l'antiquité, à la vénération due aux grands hommes dont la France s'honore.

Quelques personnes, dont j'estime le talent, s'imaginent que rien ne peut arrêter notre décadence dans les arts d'imagination, que l'époque actuelle est irrévocablement frappée de vertige, et que les beaux jours du génie français, ces jours de gloire où il rayonnait sur l'Europe, ne peuvent plus revenir. Ils allè-

guent les littératures d'Athènes et de Rome, qui, après avoir brillé d'un si vif éclat, s'éteignirent dans la barbarie. Je ne crois pas qu'il existe d'analogie entre notre situation et celle où les siècles de Périclès et d'Auguste laissèrent les Grecs et les Romains. La liberté périt chez les deux peuples; la civilisation disparut avec la liberté; et, par une conséquence inévitable, l'esprit humain fut plongé dans les ténèbres.

Chez nous les progrès de la civilisation ont amené la liberté, qui en est le perfectionnement; l'une et l'autre nourrissent et exercent le génie. Dans le pénible enfantement du nouvel état social, toute l'énergie des facultés morales se porte de ce côté. Les ambitions généreuses aspirent à l'illustration de la tribune où se débat notre avenir. Tel homme qui se fût distingué par la culture des lettres, ou de la philosophie, s'efforce d'atteindre à cette grande et patriotique éloquence, reine des peuples libres. Mais c'est encore de la littérature; on n'y réussit pas

sans études, on n'y triomphe pas sans génie.

Quand tout sera fondé, les lettres reprendront leur empire; la littérature aura probablement un autre caractère que celle du dernier siècle; elle sera moins agressive et plus morale; mais elle reconnaîtra les mêmes principes, parce que ces principes, fruit de la méditation et de l'expérience, sont invariables. Elle aura sa force en elle-même, et n'aura pas besoin de se tremper dans les littératures étrangères, dont quelques parties sont déjà frappées de caducité, parce qu'elles ne tiennent par aucun lien à la civilisation progressive des peuples. Alors, le temps aura vanné toutes les productions burlesques que le charlatanisme des coteries soutient à peine. Il ne faut donc pas désespérer de notre avenir littéraire; l'héritage de deux siècles de gloire sera recueilli par des mains pieuses, et de nouveaux chefs-d'œuvre en augmenteront les richesses. Conservons, en attendant, les bonnes traditions; n'accordons notre estime qu'aux écri-

vains qui les suivent avec talent ; ne laissons pas dénaturer la langue la plus parfaite dont la philosophie et la morale puissent se servir ; et la génération actuelle nous devra quelque reconnaissance.

FIN DE LA CONVERSION D'UN ROMANTIQUE.

DEUX LETTRES

SUR LA

LITTÉRATURE ROMANTIQUE.

PREMIÈRE LETTRE *.

—

So, without judgment, fancy is but mad.
(BUCKINGHAM.)

L'imagination sans jugement est une folle.

Vous m'avez fait promettre, mon cher ami, de vous entretenir de la littérature romantique. Cette promesse était un peu témé-

* Ces deux lettres ont été écrites en 1824.

raire ; je ne pourrai la remplir sans blesser l'amour-propre d'un assez grand nombre d'écrivains conjurés contre la langue de Racine, qui ne suffit pas à leur génie ; vous n'ignorez pas que les blessures faites à l'amour-propre saignent toujours. Je vais pourtant essayer de vous satisfaire ; je ne veux pas qu'on dise un jour qu'aucune protestation ne s'est élevée contre le triomphe de la déraison et du mauvais goût.

Le sujet en lui-même est important et digne de fixer l'attention publique : aussi je vous avertis d'avance qu'il me serait impossible de le traiter convenablement sans excéder les bornes d'une lettre ; je diviserai donc ce sujet en deux parties : dans l'une j'indiquerai les causes des différences qui existent entre les deux genres ; j'expliquerai les motifs de la guerre d'extermination déclarée à la littérature française. Vous y verrez quelque chose de plus qu'une erreur de jugement, ou un penchant assez naturel à l'indépendance.

Le mépris des règles, la proscription du bon sens, ne sont point une nouveauté. Vers la fin du règne de Louis XIV, des hommes, importunés de l'éclat des talents qui s'étaient formés à l'école des anciens, attaquèrent la saine littérature dans ses principes; ils cherchèrent à obscurcir ces brillantes renommées que les siècles nous ont transmises, qui ont survécu aux révolutions et à la chute des empires; ils ne craignirent pas même d'insulter cette grande figure d'Homère, qui s'élève comme la statue d'un demi dieu sur la limite la plus reculée de l'antiquité. Mais l'époque du succès n'était pas arrivée : cette insurrection de l'ignorance présomptueuse eut peu de résultats; les séditieux expirèrent sous les traits du ridicule. Cependant les mêmes tentatives se renouvelèrent plus d'une fois dans le cours du dernier siècle; mais Voltaire avait saisi le sceptre littéraire; il fit constamment respecter les lois du goût.

A cette époque, l'Europe entière rendait un juste hommage aux grands écrivains qui

avaient illustré le siècle de Louis XIV et celui de son successeur. En effet, sans parler encore des poètes dramatiques, quels plus grands maîtres d'éloquence pouvait-on choisir que ce Bossuet, dont la voix puissante semble retentir dans l'éternité; que ce Pascal, détaché de la terre, dont les pensées nous frappent comme des inspirations divines? Plaçons auprès d'eux, sans nous permettre d'assigner les rangs, Fénelon et Massillon, dignes interprètes de la morale religieuse, dignes apôtres de l'humanité; Lafontaine, au-dessus de ses modèles comme de ses imitateurs; et Boileau, poète de la raison, qui l'embellit du charme des beaux vers, et révéla les secrets du génie. Ces grands hommes avaient eu de légitimes successeurs. Sous les auspices de Fontenelle et de Montesquieu, la littérature pénétrait dans les sciences, éclairait la législation; elle réfléchissait les merveilles du monde visible dans les pages immortelles de Buffon, ou nous transportait avec Rousseau dans ce monde idéal, où tout est beau sans cesser d'être vrai, où les passions forment une noble

alliance avec la vertu ; bien différent de ces régions vaporeuses, peuplées de monstres et de fantômes, que les disciples de Perrault, de l'abbé Terrasson et de Lamothe, offrent à notre admiration.

La supériorité de nos écrivains classiques n'était point contestée ; on ne les regardait point comme de serviles copistes de l'antiquité. La langue française était alors regardée comme l'idiôme naturel des hommes instruits, tant elle excelle à peindre les sentiments du cœur avec leurs nuances les plus fugitives, tant elle est propre à donner du relief à la pensée ; adoptée dans les cours, elle semblait destinée à devenir le lien commun de la civilisation européenne et à rapprocher des peuples qui n'ont besoin que de s'entendre pour s'estimer.

C'était surtout par sa littérature dramatique que la France dominait en Europe. Son théâtre, perfectionné par le goût et par le talent de ses poètes, ne conservait aucun vestige de la barbarie moderne, et se trouvait

d'accord avec les progrès de la société. Cependant chaque nation avait son théâtre. L'Angleterre admirait Shakspeare, génie sublime, mais inculte, aussi étonnant par ses défauts que par ses beautés (1).

Lopez de Véga, Caldéron, triomphaient en Espagne. Les ouvrages de ces poètes convenaient à l'ignorance de la multitude, et ne contrariaient que le goût d'un petit nombre d'hommes éclairés; leur renommée avait franchi les limites de leur patrie, mais leurs productions ne pouvaient se naturaliser nulle part. La France seule voyait avec orgueil les chefs-d'œuvre qu'elle avait applaudis, consacrés par l'admiration de tous les peuples de l'Eu-

---

(1) Le théâtre de Shakspeare ne doit point être négligé : l'étude de ce poète, si l'on réduit à leur juste valeur les exagérations de la nouvelle école, ne peut être que profitable; on y trouve des inspirations de génie, des traits de naturel et de vérité, qui offrent une ample matière à la méditation.

rope. Des rives du Tage jusqu'au bord de la Néva, les grandes conceptions de Corneille, l'harmonie céleste de Racine, les accents pathétiques de Voltaire, réunissaient les suffrages; Molière, peintre fidèle de l'homme, qui partout est soumis au pouvoir des passions et des préjugés, Molière était partout dans sa patrie.

A quelle cause devons-nous attribuer cette différence dans le sort du drame français et du drame étranger? L'examen de cette question ne vous paraîtra pas sans intérêt.

Les premiers essais dramatiques ont été hasardés chez les peuples modernes, lorsqu'ils étaient encore dans l'enfance de leur civilisation. A cette époque, les combinaisons de l'esprit sont bornées; il n'aperçoit que faiblement les rapports des nations entre elles, et de l'homme avec ses semblables, d'où naissent les convenances politiques et sociales qui adoucissent l'aspérité des passions et rendent les mœurs moins féroces. Les individus

éprouvent des sensations d'autant plus vives que les sentiments sont moins profonds ; leur imagination mobile reçoit avec avidité toutes les impressions. C'est alors que se répandent les idées superstitieuses, que les erreurs jettent de profondes racines, et préparent de longues épreuves à la raison.

Elevez un théâtre chez ces peuples qui flottent entre la barbarie et la civilisation ; offrez à leurs regards des caractères héroïques, des actions dont le mobile soit dans un sentiment énergique, toujours combattu et toujours victorieux ; les luttes pénibles des passions aux prises avec l'honneur et le devoir ; ce travail secret du cœur humain, source de terreur et de pitié, n'arrivera jamais à l'intelligence de ces hommes uniquement attachés aux choses matérielles, et dont toute la force est employée à satisfaire et non à vaincre leurs penchants.

Rassemblez les mêmes hommes, offrez-leur un spectacle uniquement fait pour les yeux : tel, par exemple, qu'une mer ora-

geuse, un naufrage, une île, des magiciens, des matelots ivres, des princes qui s'expriment comme des matelots, un monstre dégoûtant, produit d'une imagination déréglée, enfin un esprit follet. Mettez en mouvement tous ces personnages, et soyez sûrs qu'un drame de ce genre réussira chez un peuple dépourvu de goût et de délicatesse dans les sentiments; vous l'entendrez se récrier d'admiration; c'est *la Tempête* (1) de Shakspeare qui aura excité son enthousiasme.

On conçoit donc aisément qu'à leur apparition dans un siècle encore peu éclairé, de pareilles tragédies aient obtenu un grand succès; mais comment expliquer l'estime dont elles jouissent maintenant en Angleterre? En voici les causes: parmi les défauts de toute espèce qui défigurent les ouvrages de Shakspeare, on remarque des traits de génie, des beautés de l'ordre le plus élevé; ce sont des éclairs

(1) The Tempest.

qui frappent plus vivement les yeux, parce qu'ils sillonnent assez fréquemment d'épaisses ténèbres. Il y a une admiration irréfléchie, comme une admiration éclairée. La première est la source la plus abondante des préjugés et des erreurs ; elle se change aisément en fanatisme, s'empare de toutes les facultes de l'esprit, et passe presque toujours le but qu'elle veut toucher. C'est un enthousiasme fanatique, qui, s'appuyant sur l'orgueil national, protége en Angleterre les productions tragiques de Shakspeare. Le culte de ce poète a pris naissance à une époque où l'esprit humain était ouvert à toutes les superstitions ; ce culte est devenu une religion littéraire, qui exige l'obéissance et la foi la plus vive. Les Anglais écriraient volontiers sur le frontispice de leurs théâtres : « Hors de Shakspeare, point de salut. » Il faut encore observer que cet étonnant poète n'a été surpassé par aucun de ses successeurs ; plusieurs d'entre eux ont imité ses défauts sans atteindre à ses beautés. Ne soyons donc pas surpris si les catastrophes sanglantes, les merveilleuses péripéties accumulées sans ordre et sans mesure dans les tra-

gédies de Shakspeare ; si son langage tantôt surchargé d'images, tantôt d'une excessive trivialité, sont encore admirés et applaudis. La foule des spectateurs de Drury-Lane ou de Covent-Garden ne connaît rien de mieux.

Toutes ces causes réunies expliquent la destinée de Shakspeare. Les mêmes observations s'appliquent en grande partie aux poètes espagnols. Il en résulte que les théâtres de ces deux nations, admirables pour elles seules, ne peuvent exciter, hors de l'Angleterre et de l'Espagne, qu'un simple sentiment de curiosité.

Les premiers écrivains francais qui tentèrent d'élever un théâtre national parurent aussi à une époque qui touchait encore à la barbarie du moyen âge ; mais leurs efforts, dépourvus de génie, ne laissèrent après eux que des traces fugitives ; nulle beauté ne demandait grâce pour les vices de leurs compositions. A peine le goût et la raison eurent-ils fait quelques progrès, que les Jodelle et les Garnier disparurent de la scène ; et lorsque la

merveille du *Cid* réveilla parmi nous le premier sentiment du beau et du vrai, elle trouva des spectateurs préparés à l'accueillir avec une légitime admiration.

Toutefois, les ouvrages de Corneille offraient quelques unes de ces aspérités dans le style, de ces inégalités dans les pensées, qui tenaient au caractère de la société; on n'avait point encore appris à distinguer l'exagération de la vraie grandeur. Corneille ne pouvait être surpassé dans l'invention des plans, l'élévation des caractères, la sublimité des traits héroïques; mais il fut moins heureux dans l'art de peindre les passions et de leur prêter un langage. Racine parut, Racine, toujours pur, toujours harmonieux. Ce fut alors que la scène devint, comme la société perfectionnée, une école de mœurs et de bienséances. *Le Cid*, suivant l'expression d'un critique habile, avait été la première époque du théâtre français; *Andromaque* fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat.

Quel poète, sans jamais s'écarter de la na-

ture, a su représenter d'une manière plus frappante les mouvements orageux des passions? Les ressorts cachés de l'action dramatique sont presque toujours dans le cœur des personnages; c'est là que Racine a placé le théâtre des combats déchirants et pleins d'intérêt dont la représentation extérieure cause des émotions si vives et fait couler de si douces larmes. Voltaire vint à son tour, et se fit place entre ces grands maîtres; ce qui le distingue, c'est une force de raison qui n'exclut ni l'héroïsme de la vertu, ni le charme du sentiment. Ses personnages touchent de plus près à l'humanité que les héros de Corneille, et il fait sortir de leurs situations des leçons de morale fortifiées par toutes les séductions de l'éloquence et de la poésie. Son dessin est moins correct que celui de Racine, son langage moins mélodieux; mais ses compositions sont plus vastes, ses traits plus larges, ses tableaux plus variés; il avait suivi les progrès de son siècle, ou plutôt il le devançait; l'étude de la philosophie offrait à son talent des ressources inépuisables. La tragédie française n'était point encore sor-

tie de l'Europe ; il la transporta sur les plages de l'Afrique, sur les champs de l'Arabie, et les bords encore sauvages du Nouveau-Monde ; il ressuscita ces nobles chevaliers français que le sentiment seul de l'honneur sépara de la barbarie de leur siècle : il les fit paraître sur la scène, brillants d'amour, de gloire et de loyauté ; il découvrit aussi, comme Racine, le secret des passions. Jamais poète ne descendit plus avant dans le cœur humain, et ne fit entendre de plus pathétiques accents.

Tels sont les maîtres de la tragédie française. S'ils parvinrent à un degré si éminent de supériorité, c'est qu'en obéissant à leur génie, ils recevaient les inspirations d'un siècle avancé dans tous les arts de la civilisation. Si Molière, à qui on ne peut rien comparer, éleva si haut la scène comique, c'est qu'avec le même génie, il se trouva placé dans la même situation que Corneille, Racine et Voltaire. Ainsi, en revenant à la question, il est évident que le théâtre français convient à tous les peuples dont la raison est cultivée,

parce qu'il a été fondé et perfectionné dans un siècle de lumières; et si le théâtre anglais, si le théâtre espagnol, malgré les efforts de leurs apologistes, ne peuvent prétendre au même succès, c'est qu'ils sont le produit d'une nature brute, d'une civilisation mêlée de barbarie.

A l'époque où la supériorité de la langue et de la littérature françaises n'était point contestée, notre gloire militaire se trouvait compromise; elle ne vivait que dans les souvenirs de l'histoire. Le grand Condé, Turenne, Luxembourg, Villars et Catinat, n'avaient point laissé de successeurs; Maurice de Saxe était étranger. La France ne devait le rang distingué qu'elle occupait encore dans l'opinion qu'aux progrès des sciences et à l'immense renommée de ses écrivains. Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon, régnaient sur une littérature qui elle-même régnait en Europe.

Cet état de choses a duré près d'un demi-siècle. Mais lorsqu'à la suite d'une révolu-

tion féconde en catastrophes, les exploits merveilleux des armées françaises eurent porté la gloire nationale jusqu'aux bornes du monde ; lorsque l'aigle de l'empire se fut reposé sur toutes les capitales du continent européen, un sentiment de haine et de jalousie agita les nations étrangères : c'était trop à la fois de dominer par la gloire des armes et par celle des lettres. Au moment où les rois se liguaient contre la prépondérance militaire de la France, une coalition d'un nouveau genre se formait en Allemagne et en Angleterre contre sa domination littéraire ; on résolut surtout d'attaquer son théâtre, de détrôner les monarques de la scène, de partager leurs dépouilles entre Shakspeare et Calderon.

M. W. Schlegel, littérateur allemand, que recommandait sa haine particulière pour le nom français, fut placé à la tête de cette croisade, et publia son manifeste en trois volumes, sous le titre de *Cours de littérature dramatique*. Une femme justement célèbre par les dons du génie et la noblesse du caractère, madame de Staël, transfuge de la lit-

térature française qu'elle avait enrichie de bons ouvrages, se rangea sous la bannière romantique. Entraînée par une brillante imagination, ou trop accessible aux séductions de la nouveauté, elle employa la force d'un grand talent à répandre de fausses doctrines; infidèle au culte des divinités de la patrie, elle se prosterna devant les idoles gothiques de l'étranger.

Il fallait un point de ralliement, un mot d'ordre aux adeptes du nord. Notre littérature est *classique;* celle dont ils veulent établir la prééminence a reçu le nom de *romantique :* c'est ainsi qu'elle est désignée dans le manifeste de M. Schlegel, et cette désignation est aujourd'hui généralement adoptée. L'ouvrage de M. Schlegel ne manque, au premier coup-d'œil, ni de mesure ni d'adresse. Il consent à accorder quelque mérite à nos grands poètes tragiques, parce qu'il espère leur opposer avec avantage Calderon et Shakspeare; mais où trouver un rival de Molière? Le désespoir de balancer une telle renommée a jeté l'Aristarque germanique hors des limites

du bon sens. Il traite Molière avec une extrême arrogance : c'était un esprit étroit et superficiel, dont les conceptions bornées font pitié ; son théâtre est destiné à l'oubli ; *le Tartuffe*, si vanté, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, ne sont pas même des comédies ; il n'y a rien au-dessous de ces prétendus chefs-d'œuvre.

Voulez-vous un modèle de vraie comédie : lisez *les Commères de Windsor*, du divin Shakspeare ! M. Schlegel vous apprendra que ce poète avait pour principe de ne jamais se borner à l'imitation d'un monde prosaïque, et qu'au moyen de quelque ornement plus relevé, il a fait dans tous ses ouvrages la part de l'imagination. « Il anima, dit encore M. Schlegel, il anima la fin de cette pièce par un mélange de merveilleux qui était particulièrement bien placé dans le lieu où elle fut représentée.

» Une superstition populaire fournit ici l'occasion d'une mystification fantastique, dont Falstaff est l'objet. On lui persuade d'atten-

dre sa maîtresse, vêtu de manière à être pris pour l'ombre d'un chasseur qui, suivant une tradition populaire, erre dans la forêt de Windsor, coiffé de cornes de cerf; il est surpris dans ce costume par un chœur de jeunes filles et de jeunes garçons déguisés en sylphes, qui exécutent leurs danses nocturnes, et tourmentent l'infortuné Falstaff, par de très jolies chansons. Cette jonglerie est le dernier tour qu'on lui joue, et le dénoûment de la seconde intrigue d'amour s'y trouve lié d'une manière très ingénieuse (1). »

Voilà le dénoûment d'une bonne comédie. Quel dommage que Molière se soit borné à l'imitation d'un monde prosaïque ! Pourquoi ne voyons-nous pas sur la scène française des hommes coiffés de cornes de cerf, qu'on tourmenterait par de jolies chansons ? L'intérêt d'un pareil spectacle nous ferait oublier tout ce que nous avons admiré jusqu'ici.

---

(1) Cours de littérature dramatique, t. 3, p. 113.

Mais quel est donc ce Falstaff, si célèbre sur la scène anglaise? Ecoutez encore M. Schlegel. « C'est, dit-il, le caractère le plus éminemment comique qu'ait créé l'imagination fertile de Shakspeare. Falstaff est le mauvais sujet le plus agréable et le plus amusant qui ait jamais existé ; ce qu'il a de méprisable n'est pas déguisé. Il est vieux et il n'en est pas moins sensuel; il est d'une énorme corpulence, et on le voit sans cesse occupé à pourvoir sa grosse personne de tout ce qui peut la restaurer ; toujours endetté, et peu scrupuleux sur le moyen de se procurer de l'argent; poltron, babillard, fanfaron et menteur (1). »

Nous sommes sans doute bien à plaindre de préférer les caractères tracés par Molière à ce héros de taverne et de mauvais lieux, à ce Falstaff si éminemment comique! Quel plaisir ne goûterions-nous pas à le voir sur

(1) Cours de littérature dramatique, t. 3.

la scène, avide de restaurer sa grosse personne, nous charmant par des tours d'escroc et de propos de corps-de-garde! Voilà donc ce naturel par excellence, ce monde poétique dont tant de merveilles nous sont racontées! Et c'est pour accréditer de pareilles bouffonneries, indignes des plus vils tréteaux, que des hommes d'esprit ne dédaignent point de hasarder leur talent et leur renommée!

Le plus grand reproche qu'on adresse à nos écrivains dramatiques, c'est d'imiter les anciens, et de s'asservir aux règles des trois unités. Un tel reproche prouve une littérature bien superficielle. On confond l'admission d'une forme avec l'adoption d'une manière, et toutefois rien n'est plus différent. Les formes du théâtre grec ont été reçues en France, non d'après l'autorité des anciens, mais d'après celle de la raison. C'est la raison qui nous apprend qu'une action simple, se développant avec plus de facilité, est aussi plus propre à fixer l'attention et l'intérêt qu'une multiplicité d'actions incohérentes et d'incidents qui ne produisent aucun résultat. Si nous exigeons

que le poëte dramatique ne transporte pas la scène d'un pays dans un autre, et ne nous fasse pas parcourir en deux heures les quatre parties du monde, c'est qu'il n'y a point d'intérêt sans vraisemblance. La règle du temps est fondée sur le même principe ; nous n'aimons pas à voir un personnage

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

Mais ce n'est point d'après la recommandation d'Aristote et d'Horace que l'usage de notre théâtre a consacré ces règles : c'est uniquement parce que la raison, d'accord avec l'expérience, nous apprend que la multiplicité des incidents fatigue l'attention du spectateur, et nuit au développement de l'action principale, qui seule détermine l'intérêt.

Il suffit d'une connaissance superficielle du théâtre grec pour savoir que le système dramatique des anciens était fondé sur des traditions religieuses et le dogme de la fatalité. Les personnages de leur tragédie, soumis à une invincible destinée, marchaient au cri-

me; comme une victime des lois à l'échafaud, et leurs actions étaient jusqu'à un certain point dépourvues de moralité.

Les Français ont osé les premiers animer la scène par la lutte des passions; ils ont admis l'autorité souvent contestée de la vertu. Un tel système ne pouvait réussir que chez les peuples dont les dogmes religieux repoussent le fatalisme, et donnent une sanction divine aux préceptes de la morale; mais il fallait une sagacité peu commune pour saisir cette vérité, pour découvrir les rapports qui doivent exister entre les principes de l'action dramatique et les opinions des spectateurs; harmonie qui seule peut soutenir l'existence du théâtre, et en faire une institution nationale. Nos grands poètes eurent cette gloire; ils sentirent ce qui convenait à un peuple qui tendait vers la perfection, à l'aide d'une morale épurée. Sentir ainsi, c'est créer, c'est envisager l'art du théâtre du point de vue le plus élevé; c'est le seul moyen d'atteindre au beau idéal, de séparer l'imagination des idées vulgaires et de la vie commune.

Je m'aperçois que je me laisse entraîner par mon sujet, et que j'entre dans des discussions que je n'avais pas prévues. Il est temps de vous laisser reposer, et de reprendre moi-même haleine. Dans ma prochaine lettre, je mettrai en présence Shakspeare et Racine : c'est le plus sûr moyen d'éclairer la question. Recommandez-moi au dieu du goût : j'aurai besoin de son aide et des ses inspirations.

—

SECONDE LETTRE.

—

Dulness is ever apt to magnify.

(Pope.)

Nos écrivains dramatiques sont accusés de manquer de naturel. Cette accusation se retrouve dans toutes les pages de leurs adversaires. Ceux-ci, en condamnant l'affectation française, élèvent jusqu'aux nues le beau naturel de Shakspeare; c'est le type qu'ils nous proposent. M. Schlegel entre autres vante, d'un ton d'inspiré, la vérité des pensées et du langage qui respire dans la tragédie de Roméo et Juliette. Vous allez me trouver bien hardi.

C'est précisément ce naturel si rare que je vais examiner; je choisis même la scène la plus fameuse de cette œuvre dramatique : vous m'avouerez qu'on ne saurait montrer plus de loyauté. Le jardin de la maison des Capulets est le lieu de la scène; il fait nuit; Roméo s'avance.

ROMÉO.

« Celui qui n'a jamais été blessé se moque des cicatrices. (*Ici Juliette paraît à la fenêtre au clair de la lune.*) Mais! doucement, quelle lumière s'échappe de cette fenêtre? C'est l'orient, et Juliette est le soleil. Lève-toi, astre brillant; éclipse la lune, qui est déjà pâle et malade de douleur de te céder, à toi, l'une de ses nymphes, le prix de la beauté. Ne sois plus sa compagne, puisqu'elle est envieuse; rejette ses draperies d'un vert jaunâtre, qui ne conviennent qu'aux insensés. Oui, c'est elle, c'est mon amour; et plût à Dieu qu'elle connût le secret de mon cœur! Elle parle, et cependant elle n'exprime rien. Qu'importe? ses yeux sont pleins d'éloquence, et

je leur répondrai. Je suis trop audacieux; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux étoiles des plus éclatantes du ciel, ayant affaire ailleurs, ont supplié ses yeux de briller dans leurs sphères jusqu'à ce qu'elles fussent de retour. Qu'arriverait-il si ses yeux étaient là haut, et que ces étoiles fussent dans sa tête? Elles seraient obscurcies par l'éclat de ses joues, comme la lumière du jour fait pâlir celle d'une lampe. Ses yeux, placés au firmament, répandraient une telle clarté dans les régions aériennes, que les oiseaux commenceraient leurs chants, comme si le soleil avait chassé les ténèbres de la nuit. Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main. Oh! que ne suis-je un gant pour couvrir sa main et toucher sa joue!

JULIETTE, *soupirant.*

» Hélas!

ROMÉO.

» Elle parle! Ah! parle de nouveau, ange de lumière: car, du lieu élevé où tu es placée, tu me parais aussi rayonnante qu'un messager

du ciel, lorsqu'aux yeux étonnés des mortels qui lèvent la tête pour le contempler, il s'élance sur les nuées paresseuses, et sillonne le sein de l'air.

JULIETTE.

» Oh ! Roméo ! Roméo ! pourquoi es-tu Roméo ? Renonce à ton père ; abjure ton nom ; ou, si tu l'aimes mieux, jure-moi un constant amour, et je cesserai d'être une Capulet.

ROMÉO, *à part.*

» Faut-il que j'en entende davantage, ou répondrai-je à ses paroles ?

JULIETTE.

» Ton nom seul est mon ennemi : car tu es toi-même, et non un Montaigu ? Ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien de ce qui appartient à un homme. Oh ! sois quelque autre nom ! Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose ne répandrait-elle pas un aussi doux parfum

si nous lui donnions un autre nom. Ainsi, Roméo, retranche ce nom, qui n'est aucune partie de toi-même, et je me donne à toi tout entière.

ROMÉO.

» J'accepte l'échange. Appelle-moi ton amour : ce sera un nouveau baptême, et désormais je ne serai plus Roméo.

JULIETTE.

» Qui es-tu, toi qui, sous le voile ténébreux de la nuit, écoutes ainsi mes paroles ?

ROMÉO.

» Je ne sais comment, à la faveur d'un nom, te dire qui je suis. Mon nom, cher ange, m'est odieux, puisqu'il est ton ennemi. Si je le tenais, je le mettrais en pièces.

JULIETTE.

» Je n'ai encore entendu qu'un petit nom-

bre de paroles sortir de cette bouche; mais je reconnais le son de la voix. N'es-tu pas Roméo et un Montaigu ?

ROMÉO.

» Ni l'un ni l'autre, vierge céleste, si l'un et l'autre te déplaisent.

JULIETTE.

» Comment et pourquoi es-tu venu ici ? Les murs du verger sont élevés et difficiles à franchir, et ces lieux te menacent de la mort, si quelqu'un de mes parents vient à te rencontrer.

ROMÉO.

» C'est avec les ailes légères de l'amour que j'ai pris l'essor, et que je me suis élevé au-dessus de ces murailles : car nulles limites ne peuvent retenir l'amour; et tout ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter. Ainsi tes parents ne peuvent être un obstacle pour moi.

JULIETTE.

» S'il arrive qu'ils te voient, ils te donneront la mort.

ROMÉO.

» Ah ! il y a plus de danger dans tes yeux que dans leurs épées. Jette sur moi un doux regard, et je serai à l'épreuve de leur inimitié.

JULIETTE.

» Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils t'aperçussent en ces lieux.

ROMÉO.

» J'ai le manteau de la nuit pour me cacher à leurs regards; et si tu ne m'aimes, je désire qu'ils me voient. J'aime mieux que leur haine termine ma vie que d'éprouver une mort prolongée par l'absence de ton amour.

JULIETTE.

» Qui t'a dirigé vers ces lieux?

ROMÉO.

» L'amour, qui m'inspirait; il m'a prêté ses ailes, et je lui ai prêté des yeux. Je ne suis point navigateur; mais, fusses-tu à la même distance que cette vaste plage où se brisent les flots des mers les plus éloignées, je traverserais tous les périls pour obtenir un si rare trésor.

JULIETTE.

» Tu le sais, le masque de la nuit est sur mon visage; autrement, les paroles que tu m'as entendue prononcer auraient coloré mes joues d'une rougeur virginale. Que ne puis-je, comme je le voudrais, m'arrêter aux formes, et démentir mes paroles; mais je laisse là toute espèce de cérémonie. M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre oui, et je te pren-

drai au mot ; mais si tu fais des serments, tu peux les violer ; et Jupiter, dit-on, se rit des parjures des amants. Aimable Roméo ! si tu m'aimes, prononce ce mot avec sincérité; ou si tu penses que je suis trop facile, je froncerai le sourcil, je ferai la méchante, et pour t'engager de me suivre je te dirai : Non. En vérité, charmant Montaigu, je découvre trop ma tendresse. Tu peux me croire légère ; mais sois bien sûr que je serai plus constante que celles qui ont plus d'adresse pour cacher leurs sentiments.

» J'aurais été plus difficile, il faut que je l'avoue, si tu n'avais surpris l'expression de mon fidèle amour. Ainsi, pardonne-moi ; n'impute point à la légèreté des aveux qui ne te sont parvenus qu'à la faveur des ombres de la nuit !

ROMÉO.

» Je jure par cet astre sacré dont la lumière argentée étincelle sur la cime de ces arbres fruitiers.....

JULIETTE.

» Ne jure pas par la lune, par cette lune inconstante dont l'orbe change tous les mois, de peur que ton amour ne soit aussi variable qu'elle.

ROMÉO.

» Par quoi faut-il donc que je jure?

JULIETTE.

» Ne jure en aucune manière, ou bien jure par ta gracieuse personne, qui est l'objet de mon idolâtrie, et je te croirai.

(Le dialogue continue sur le même ton jusqu'à ce qu'on entende du bruit : c'est la nourrice de Juliette qui l'appelle.)

JULIETTE.

» Je suis à vous, bonne nourrice. Cher Montaigu, sois fidèle! Demeure un instant, et je reviens à toi.

(Elle sort.)

ROMÉO.

» O nuit bienheureuse! je crains que tout ceci ne soit un songe, enfant des ténèbres, trop doux et trop flatteur pour être une réalité.

JULIETTE, *reparaissant à la fenêtre.*

» Trois mots, cher Roméo, et bonsoir tout de bon. Si tes intentions sont honorables, et que tes vœux soient pour le mariage, fais-moi savoir demain, par l'émissaire qui viendra de ma part, en quel lieu et en quel temps tu veux accomplir la cérémonie nuptiale. Je mettrai ma fortune à tes pieds, et je te suivrai partout comme mon seigneur et mon époux.

LA NOURRICE.

» Madame!

JULIETTE.

» Dans l'instant. Mais si tu as d'autres pensées, je te supplie.....

LA NOURRICE.

» Madame !

JULIETTE.

» Tout-à-l'heure, me voilà. Je te supplie de cesser tes poursuites, et de m'abandonner à ma douleur. J'enverrai demain.

ROMÉO.

» Ainsi, mon âme soit sauvée !

JULIETTE.

» Mille fois bonne nuit !

(Elle sort.)

ROMÉO.

» Mille fois mauvaise nuit, d'être privé de ta lumière ! L'amour s'élance de l'amour comme l'écolier s'élance de ses livres ; mais

l'amour s'éloigne de l'amour comme l'écolier retourne en classe, les yeux tristes et pesants.

(Il se retire lentement.)

JULIETTE, *reparaissant de nouveau.*

» St! st! Roméo! Oh! que n'ai-je la voix d'un fauconnier pour attirer ce gentil oiseau; mais la voix enrouée de la réclusion doit être timide : autrement, je percerais la grotte où l'écho fait sa demeure; je rendrais sa voix aérienne plus enrouée que la mienne, à force de lui faire répéter le nom de Roméo.

ROMÉO.

» C'est mon âme qui m'appelle par mon nom. Comme la voix de l'amour est harmonieuse dans la nuit! elle flatte l'oreille comme une douce mélodie.

JULIETTE.

» Roméo!

ROMÉO.

» Ma tendre amie!

JULIETTE.

» A quelle heure enverrai-je demain?

ROMÉO.

» A neuf heures.

JULIETTE.

» Je n'y manquerai pas. C'est vingt années jusque là. J'ai oublié ce que je voulais te dire quand je t'ai rappelé.

ROMÉO.

» Eh bien! je reste ici jusqu'à ce que la mémoire te revienne.

JULIETTE.

» Je l'oublierai de nouveau pour te retenir,

et je te rappellerai seulement combien ta compagnie m'est chère.

ROMÉO.

» Et je resterai toujours, afin que tu oublies toujours, oubliant toi-même toute autre demeure que celle-ci.

JULIETTE.

» Il est presque jour; je voudrais bien te voir partir, mais pas plus loin que l'oiseau qu'une jeune fille laisse sautiller à quelque distance de sa main, comme un pauvre captif; elle le retire bientôt à l'aide d'un fil de soie, tant elle est jalouse de sa liberté.

ROMÉO.

» Ah! que ne suis-je ton oiseau!

JULIETTE.

» Que ne l'es-tu, mon doux ami! et toute-

fois je te tuerais de caresses. Bonne nuit, bonne nuit! Il y a tant de douceur mêlée à l'amertume des adieux, que je dirais bonne nuit jusqu'au jour.

(Elle sort.)

ROMÉO.

» Que le sommeil soit sur tes yeux et la paix dans ton sein! Plût à Dieu que je fusse le sommeil et la paix, pour jouir d'un doux repos sur ton sein et sur tes yeux. Adieu! je vais me rendre à la cellule de mon père spirituel; je vais lui demander son assistance et lui raconter mon bonheur. »

(Il sort.)

Les apôtres du genre romantique ne pourront me reprocher d'avoir pris trop d'avantage. J'ai choisi une scène des plus renommées du théâtre anglais; et ceux qui entendent bien l'original avoueront, s'ils sont de bonne foi, que, loin d'affaiblir les pensées de Shakspeare, j'ai relevé par l'expression plusieurs

images dont la traduction littérale aurait prêté au ridicule.

La moindre connaissance du cœur humain suffit pour nous faire sentir que tout dans cette scène est aussi éloigné du naturel que des bienséances. Juliette n'a vu Roméo qu'une seule fois, dans un bal masqué, où ils n'ont pu se dire que quelques mots à la dérobée. Il est vrai qu'elle en a reçu un baiser : cet incident est dans la nature vierge de Shakspeare; mais est-il bien naturel que cette jeune fille, seule à sa fenêtre, disserte à haute voix sur le nom de Montaigu, qui n'est ni une main, ni un pied, ni un visage, ni rien de ce qui appartient à l'homme? Et que direz-vous de ces étoiles qui s'absentent pour vaquer à leurs affaires? Quel triomphe pour les ennemis de la littérature française s'ils trouvaient dans Racine, dans Voltaire, de pareils traits de naturel! Que diraient-ils si, dans une de nos tragédies, une jeune fille demandait à son amant s'il a vraiment le projet de l'épouser? Avec quel soin ne feraient-ils pas ressortir cette emphase de comparaisons, ce cliquetis

de mots, cette ridicule subtilité de pensées qui tourmentent le dialogue, et sont si étrangers au langage des passions. Que Juliette soit la première à concevoir l'idée d'abandonner sa famille pour se livrer à Roméo, cet emportement ne blesse que les convenances; mais comment ose-t-on nous proposer pour modèles des ouvrages d'un goût si faux, d'une morale si imparfaite?

Et remarquons ici l'influence du siècle sur le génie du poète : il vivait à une époque raisonneuse, dans un temps de controverse, où l'esprit consistait à jouer sur les mots, à envelopper la pensée de métaphores ambitieuses, et à semer d'énigmes les conversations. Cette manie, qui régnait à la cour d'Élisabeth, était nommé *euphuisme*, d'un ouvrage de Guillaume Lilly, intitulé *Euphues*, où il avait donné le premier exemple de ce style emphatique et obscur. On ne peut mieux le comparer qu'au langage de nos écrivains romantiques, et à celui des *Précieuses ridicules*, qui aurait peut-être envahi notre littérature, si Molière ne l'eût exposé à la risée publique.

D'un côté, une affectation outrée dans le langage; de l'autre, des mœurs fortement empreintes de barbarie : voilà ce qui existait du temps de Shakspeare; voilà les influences auxquelles il n'a pu échapper; et certes, je suis loin de lui en faire un reproche. Il ne pouvait que représenter la société telle qu'il était forcé de la voir. Ce qu'il a d'intéressant dans les situations, de grandeur dans les caractères, de sublime dans les pensées, lui appartient; mais ces justes concessions ne sauraient aller plus loin : je ne saurais trouver du naturel dans une pénible recherche de mots et de pensées. Que nos réformateurs l'admirent et l'imitent, je ne m'y oppose pas; mais qu'ils nous permettent de préférer à leur naturel celui de nos grands poètes, l'ordre à la confusion, l'expression vraie des sentiments à l'emphase puérile des idées, les pensées nobles aux pensées triviales, et le développement graduel aux mouvements brusques et invraisemblables des passions.

Je voulais opposer à la scène de Roméo et de

Juliette celle de Monime et de Xipharès dans Mithridate. On peut faire cette comparaison, qui m'entraînerait trop loin. Je me contenterai de citer un simple passage de Racine. C'est le discours d'Iphigénie à son père. Iphigénie est à peu près dans la même situation que Juliette; elle aime pour la première fois; elle aime un jeune prince digne de son amour, et qui est repoussé par son père. Voici comment elle s'exprime :

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps le charme de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui tant de fois, prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour la commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera pas rougir un père tel que vous;

Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur;
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée :
Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux; vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein : jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je vais leur coûter.

Osez maintenant comparer Shakspeare à Racine! Comparez l'exagération des pensées, la bizarrerie des images, le babil prétentieux de Juliette, à cette profonde vérité de sentiment, relevée par une expression toujours naturelle, poétique et harmonieuse, qui répand tant de charme sur les paroles d'Iphigénie. Mais pourquoi ces rapprochements dont je suis presque honteux? Qui se serait jamais attendu qu'on pût préférer aux chefs-d'œuvre de la poésie moderne les farces extravagantes qui rappellent l'enfance de l'art, la grossièreté d'un siècle ignorant et pédantesque?

A quel excès de déraison l'envie de rabaisser de grandes renommées ne peut-elle pas entraîner des hommes enthousiastes par calcul, et fanatiques de sang-froid? Si l'on se contentait de nous dire que le génie de Shakspeare et de Caldéron fut étonnant pour leur siècle, qu'ils ont une sorte d'énergie sauvage qui plaît quelquefois malgré ses écarts, nulle voix ne s'élèverait pour contester ces vérités; mais ce n'est pas ainsi que s'expriment les maîtres de la nouvelle école. Écoutez M. Schlegel parlant de Shakspeare :

« Ce Titan de la tragédie attaque le ciel
» et menace de déraciner le monde. Plus ter-
» rible qu'Eschile, nos cheveux se hérissent
» et notre sang se glace en l'écoutant; et
» néanmoins il possède le charme séducteur
» d'une poésie aimable, il se joue gracieuse-
» ment avec l'amour, et ses morceaux lyri-
» ques ressemblent à des soupirs doucement
» exhalés de l'âme; il réunit ce qu'il y a de
» plus profond et de plus élevé dans l'exis-
» tence : les qualités les plus étrangères, et
» en apparence les plus opposées, semblent

» liées l'une à l'autre lorsqu'il les possède.
» Le monde naturel et le monde surnaturel
» lui ont confié tous leurs trésors.

» C'est un demi-dieu pour la force, un
» prophète par la divination, un génie tuté-
» laire qui plane sur l'humanité, et s'abaisse
» cependant jusqu'à elle, avec la grâce naïve
» et l'ingénuité de l'enfance (1). »

Voilà comme il convient de se mettre sur le trépied et de prononcer des oracles. C'est ainsi qu'il faut louer Shakspeare, un Titan, un prophète, un génie tutélaire; telles sont les expressions dont il est bon de se servir; elles sont dignes de l'idole et de l'adorateur. Il est vrai qu'elles ne laissent aucune idée positive dans l'esprit. Tant mieux! C'est là le triomphe du genre; il se plaît dans le vague; il ne plane pas tout-à-fait sur l'humanité, mais il plane évidemment sur le sens commun.

---

(1) Cours de littérature dramatique, t. 2, p. 384.

Vous me demanderez peut-être la définition de ce genre romantique dont nous avons lu des éloges si pompeux ! La question est embarrassante ; les écrivains qui en sont les plus zélés partisans s'énoncent d'une manière si mystérieuse, qu'ils ont l'air de ne pas se comprendre eux-mêmes ; ils quittent rarement le langage de l'inspiration. Essayons cependant d'en faire sortir quelques résultats.

« L'esprit romantique, dit M. Schlegel, se
» plaît dans un rapprochement continuel des
» choses les plus opposées : la nature et l'art,
» la poésie et la prose, le souvenir et le pres-
» sentiment, les idées abstraites et les sensa-
» tions vives, ce qui est divin et ce qui est
» terrestre, la vie et la mort, se confondent
» de la manière la plus intime dans le genre
» romantique. On présente dans le drame ro-
» mantique le spectacle varié de tout ce que
» la vie humaine rassemble ; et tandis que le
» poète a l'air de ne nous offrir qu'une réunion
» accidentelle, il satisfait les désirs inaperçus
» de l'imagination, et nous plonge dans une

» disposition contemplative par le sentiment » de cette harmonie merveilleuse qui résulte, » pour son imitation, comme pour la vie » elle-même, d'un mélange, en apparence » bizarre, mais auquel s'attache un sens pro- » fond, et il prête, pour ainsi dire, une âme » aux différents aspects de la nature (1). »

Je ne me chargerai pas de vous expliquer ce que l'auteur entend par l'âme d'un aspect, ou par des désirs inaperçus; mais dans le peu de lumière qu'il a jetée au milieu de ce désordre d'idées et d'expressions je vois que la littérature romantique est l'assemblage d'éléments hétérogènes, et la confusion de tous les genres. Ces nouvelles doctrines se réduisent au principe qui admet « le rapprochement continuel des choses les plus opposées. » Voilà donc cette grande découverte annoncée avec tant d'appareil, et qui doit opérer une révolution dans la république des lettres.

(1) Cours de littérature, etc.

Certes, il ne fallait pas un effort extraordinaire de génie pour arriver à un tel résultat : la découverte en a été faite depuis longtemps.

Et nous aussi nous avons des poètes romantiques dont les productions dorment, il est vrai, dans la poussière des bibliothèques, mais qu'il ne tient qu'à nous de réveiller. Nous ne manquions pas, dans le quatorzième et dans le quinzième siècle, de Calderon et de Shakspeare. Nos mystères et nos moralités sont de véritables drames romantiques : ils offrent un rapprochement continuel des choses les plus opposées. On y trouve le divin et le terrestre, la vie et la mort; les règles n'y sont point respectées; il y a même du vague dans l'expression, de la mélancolie dans la pensée; enfin, ils réunissent les conditions les plus rigoureuses du genre.

On y peut admirer aussi des jeux de mots, car ce genre merveilleux ne repousse pas le calembour. « Ceux, dit M. Schlegel, qui rejettent les jeux de mots comme un raffine-

ment contraire à la nature, trahissent leur ignorance à cet égard. Les enfants et les peuples, dont les mœurs sont les plus simples, ont toujours manifesté leur goût pour les calembours. On en trouve dans Homère; les livres de Moïse, qui sont les plus anciens monuments écrits du monde primitif, en sont remplis. Des poètes d'un goût très cultivé, tels que Pétrarque, des auteurs, tels que Cicéron, se sont livrés à ce genre avec complaisance (1). »

Le genre du calembour et le genre romantique étaient bien faits pour aller ensemble. L'un est sans doute comme l'autre un mélange en apparence bizarre, mais auquel s'attache un sens profond. J'avoue à ma honte que j'étais du nombre de ces ignorants qui regardent les jeux de mots dans l'expression des passions comme un raffinement contraire à la nature; me voilà bien revenu de cette erreur, et je ne manquerai pas d'admirer les

(1) Cours de littérature dramatique, t. 2, p. 283.

quolibets dont Shakspeare a embelli le dialogue de ses tragédies. Vous voyez qu'il m'est impossible de réfuter sérieusement de pareilles opinions. Pour en faire justice, il suffit de les dépouiller de cette enveloppe fastueuse et mystique sous laquelle on s'efforce de les déguiser ; c'est l'idole exposée à l'adoration du vulgaire : les dehors en sont brillants ; l'intérieur n'est rempli que de matières viles et grossières.

Cervantes, contemporain des poètes romantiques espagnols, jugeait en ces termes de leurs productions : c'est don Quichotte lui-même que j'oppose à M. Schlegel ; l'aventure sera moins périlleuse que celle des moulins à vent. « La comédie, dit notre brave chevalier, doit être un miroir de la vie humaine, un exemple pour la conduite des mœurs, » et une image de la vérité. Je vois cependant » qu'elle ne présente aujourd'hui que des extravagances. Quoi de plus bizarre que de » faire voir dans la première scène un enfant » au berceau, qui, dans la seconde, livre un » combat. N'est-il pas impertinent de peindre

» un homme extrêmement vigoureux dans » une extrême vieillesse, de faire un poltron » de celui qui est dans la force de l'âge, de » représenter un valet orateur, un page qui » donne des conseils, un roi qui fait le métier » de baladin, et une princesse servante de » cuisine. »

Il est évident que Cervantes n'attachait pas autant de prix que M. Schlegel « au rapprochement continuel des choses les plus opposées; » il était même assez dépourvu de goût et de génie pour reconnaître la nécessité des règles du bon sens.

« C'est une chose étonnante, ajoute-t il, » que l'ordre qu'on observe pour le temps et » le lieu où se passent les actions qu'on re- » présente. J'ai vu un drame où le premier » acte se passe en Europe, le second en Asie, » et le reste s'achève en Afrique. Si la pièce » eût eu plus de trois actes, il est probable » que la scène aurait été transportée en Amé- » rique. Si le vraisemblable doit être l'objet » de la comédie, comment peut-on supporter

» que, dans une action qu'on suppose s'être » passée du temps de Pépin et de Charlema- » gne, le héros soit Héraclius, qu'on lui » fasse conquérir la Terre-Sainte, et qu'il » entre dans Jérusalem avec la croix? Quel » galimatias! Quel mélange de fables et de » vérités historiques! Quelle confusion de na- » tions, de caractères et de temps! Et com- » ment peut-on excuser des fautes si gros- » sières? Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se » trouve des gens qui accusent les autres de » trop de délicatesse, et qui disent que c'est » là la perfection (1). »

Il serait difficile de faire une critique plus judicieuse et plus piquante de ces drames monstrueux de Shakspeare et de Calderon, qu'on veut nous faire admirer comme des chefs-d'œuvre. De quelque génie que soit doué M. Schlegel, il nous pardonnera de lui préférer le bon sens de don Quichotte. Il y

(1) Don Quichotte, liv. 4, ch. 44.

a cependant quelque rapport entre eux : le genre romantique est la *Dulcinée* du professeur allemand : il ne déraisonne que lorsqu'il s'agit de l'objet de ses amours, car je me plais à reconnaître que sur d'autres sujets il montre du jugement et des lumières.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une question qui me paraît suffisamment éclaircie. Je crois que c'est vainement qu'on s'efforcera d'élever ces conceptions avortées, d'une époque d'ignorance, au-dessus des immortels chefs-d'œuvre de l'esprit humain, dans toute la perfection et l'énergie de ses facultés. L'amour de la nouveauté, l'impuissance d'atteindre au vrai beau, la facilité de se livrer aux caprices de l'imagination en bravant toutes les règles du goût, peuvent égarer quelques jeunes gens dans des routes trompeuses; mais la partie éclairée du peuple français ne renoncera point aux titres les plus honorables de son illustration. La littérature romantique pourra triompher sur les tréteaux des boulevarts : c'est là sa véritable patrie. Espérons qu'elle n'envahira point la

scène nationale (1), et que nos grands poètes trouveront encore de dignes successeurs.

---

(1) Ce vœu ne s'est point accompli. La scène française s'est ouverte au vandalisme dramatique; elle est menacée d'une décadence complète; les bustes mêmes de Racine et de Voltaire ont été en butte à d'ignobles outrages. Le moment est venu de protester contre une telle dégradation : le silence des amis de la gloire nationale serait une lâcheté; du moins je n'en serai pas complice. Je donne le signal; d'autres entreront en lice avec plus de talent et sans doute plus de succès.

ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

EN FRANCE*.

> Sic enim statuo, perfecti oratoris moderatione et sapientia non solum ipsius dignitatem, sed et privatorum plurimorum, et universæ reipublicæ, salutem maxime contineri.
>
> (M. T. Cic. *De Oratore.*)

La première tribune politique de la révolution fut un champ de bataille ; l'éloquence, qui se modifie suivant les besoins et les lu-

---

* Cet Essai a été composé pour l'édition des discours parlementaires du général Foy.

mières des sociétés, s'arma de toutes ses foudres pour renverser la monarchie absolue, fondée par Richelieu, décorée plutôt qu'affermie par Louis XIV, privée de respect sous la régence, abandonnée ensuite pendant un demi-siècle aux caprices de l'arbitraire, aux coups de la fortune et aux mécontentements du peuple. Toutes les classes s'étaient réunies pour la destruction; elles se divisèrent lorsqu'il fallut refaire l'ordre social; chacune d'elles parut sur la scène, avec ses passions, ses intérêts, ses vieux ou ses nouveaux préjugés. L'éloquence fut alors appliquée aux plus hautes questions d'ordre public; les discussions, calmes et réfléchies dans l'origine, s'animèrent par degrés; enfin, toutes les résistances intérieures étant vaincues, la monarchie constitutionnelle s'éleva sur des bases déjà chancelantes sous le poids des factions et au milieu des mouvements impétueux d'une nation devenue libre sans avoir acquis les mœurs et les habitudes régulières de la liberté.

Chaque époque digne de mémoire enfante

l'homme qui lui convient. Cet homme apparaît à tous les regards comme un géant ; il frappe les imaginations et se place sur les hauteurs de la société ; à sa voix, tout marche, tout se précipite dans la liberté ou dans la servitude. Ecoutons Mirabeau s'adressant, en 1789, aux états de Provence :

« Dans tous les pays, dans tous les âges, » les aristocrates ont implacablement pour» suivi les amis du peuple ; et si, je ne sais » par quelle combinaison de la fortune, il » s'en est élevé quelqu'un dans leur sein, c'est » celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides » qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le » choix de la victime. Ainsi périt le dernier » des Gracques de la main des patriciens ; » mais, atteint du coup mortel, il lança de » la poussière vers le ciel, et de cette pous» sière naquit Marius ; Marius, moins grand » pour avoir exterminé les Cimbres que pour » avoir abattu dans Rome l'aristocratie de la » noblesse. »

A ces menaçantes paroles, la révolution

reconnaît son orateur ; elle l'adopte, lui prête ses forces, et lui donne l'empire de la tribune. Mirabeau comprit l'étendue de sa mission, et y fut fidèle. La nature aussi l'avait moulé pour le tribunat : l'audace de son front, le sombre éclair de ses yeux, la fierté de ses attitudes, ses formes athlétiques, le retentissement quelquefois heurté d'une voix impérieuse, tout annonçait en lui l'homme né pour les combats et les victoires de l'éloquence. Les hasards de la fortune avaient servi à perfectionner l'œuvre de la nature ; toujours en lutte avec les pouvoirs de la société, il n'avait trouvé nulle part la place qui lui convenait ; le despotisme même lui avait enseigné le prix de la liberté ; ses méditations du donjon de Vincennes respirent la haine de l'arbitraire. Ce fut donc avec une âme profondément blessée qu'il se jeta dans l'arène politique, où allaient se débattre les intérêts d'un peuple, ou plutôt les destinées du monde.

Mirabeau, devenu l'interprète de l'agitation sociale, rallie autour de lui les forces dispersées de l'opinion ; et, derrière ce rem-

part, il brave, il fait reculer les pouvoirs qui soutiennent encore la vieille monarchie. On se rappellera éternellement cette adresse, ou, si l'on veut, cet ordre intimé au monarque pour le renvoi des troupes que l'imprudence de ses conseillers avait réunies autour des volcans de la capitale. Dans les débats qui précédèrent la délibération, l'orateur déchira audacieusement un coin du voile qui cachait encore les catastrophes sanglantes de l'avenir ; sa bouche prophétique lança ces sinistres paroles, au milieu d'une cour frappée de vertige :

« Ont-ils prévu, les conseillers de ces me-
» sures, ont-ils prévu les suites qu'elles en-
» traînent pour la sécurité même du trône?
» Ont-ils étudié dans l'histoire de tous les
» peuples comment les révolutions ont com-
» mencé, comment elles se sont opérées?
» Ont-ils observé par quel enchaînement fu-
» neste de circonstances les esprits les plus
» sages sont jetés hors de toutes les limites de
» la modération, et par quelle impulsion ter-
» rible un peuple enivré se précipite vers des

» excès dont la première idée l'eût fait fré-
» mir? »

Quel autre que Mirabeau aurait pu envelopper de formes respectueuses envers le trône, de ces formes qui n'avaient pas encore cessé d'appartenir aux habitudes sociales, les énergiques volontés de la révolution? C'était la foudre sous un nuage transparent. Après un effrayant tableau des dangers qui menacent l'état, l'orateur s'adresse ainsi au roi :

« Ne croyez pas ceux qui vous parlent
» légèrement de la nation, et qui ne savent
» que vous la représenter, selon leurs vues,
» tantôt insolente, rebelle, séditieuse; tantôt
» soumise, docile au joug, prompte à cour-
» ber la tête pour le recevoir; ces deux ta-
» bleaux sont également infidèles.

» Toujours prêts à vous obéir, Sire, parce
» que vous commandez au nom des lois, no-
» tre fidélité est sans bornes comme sans at-
» teinte.

» Prêts à résister à tous les commande-
» ments arbitraires de ceux qui abusent de
» votre nom, parce qu'ils sont ennemis des
» lois, notre fidélité même nous ordonne
» cette résistance, et nous nous honorerons
» toujours de mériter les reproches que notre
» fermeté nous attire.

» Sire, nous vous en conjurons au nom de
» la patrie, au nom de votre bonheur et de
» votre gloire, renvoyez vos soldats aux pos-
» tes dont vos conseillers les ont tirés; ren-
» voyez cette artillerie destinée à couvrir nos
» frontières; renvoyez surtout ces troupes
» étrangères, ces alliés de la nation, que nous
» payons pour défendre, et non pour trou-
» bler nos foyers ! »

L'ordre de la révolution fut exécuté ; les troupes s'éloignèrent, et l'assemblée reprit ses travaux.

De grands talents honorèrent cette assemblée. L'histoire conservera ces savantes discussions où furent approfondis les plus hauts

sujets de gouvernement, d'administration et d'économie politique. Là brillèrent, chacun dans sa sphère d'activité et d'opinion, cet abbé Maury, dont la parole académique, s'échauffant au foyer de l'opposition, éclatait quelquefois avec éloquence; Barnave, habile à saisir les questions, et à les ramener aux grands principes de l'éternelle raison; Cazalès, sorti des rangs de l'ancienne armée, et qui dut à la tribune la première révélation de son talent. Mais, au-dessus de tous, dominait le génie de Mirabeau; c'est lui qui brisait les obstacles et enlevait les délibérations; ses forces croissaient par la résistance, et c'est dans les moments difficiles que s'échappaient de son âme ces vives inspirations qui devenaient des lois.

Mirabeau avait des connaissances étendues, fruit d'une observation profonde et des longues veilles de sa captivité. Il profitait aussi des lumières de tout ce qui l'entourait; les idées reçues germaient dans son entendement, y prenaient la forme et la vie, et en sortaient armées d'une force irrésistible. Il

aimait, comme tous les grands orateurs, à procéder par l'interrogation; jamais un souvenir historique, ou une frappante image, ne lui manqua au besoin. C'est ainsi que, pressé de faire adopter un plan de finances utile à la révolution, il s'écrie : « Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde » jamais... Et, Messieurs, à propos d'une » ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection, qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, » ou les desseins pervers de quelques hommes » de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux » portes de Rome, et l'on délibère !*..... Et » certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, » vos propriétés, votre honneur.... et vous » délibérez !... »

Combien d'autres traits je pourrais citer de cette heureuse présence d'esprit, de cette imagination éclatante, qualités si essentielles

à un orateur populaire ! Souvent calomnié, souvent attaqué, ses défenses furent presque toujours victorieuses, parce qu'il tenait le sceptre de l'opinion, et qu'il marchait en avant d'un peuple qui hasardait le premier pas dans une carrière inconnue. Tel fut l'avantage de la position de Mirabeau; tel fut le motif de sa confiance en lui-même, de cette confiance qui donne tant de force au talent. Il mourut à propos, car le peuple commençait à le dépasser. L'époque, changeant de caractère, demandait d'autres organes. Ce n'était plus du génie qu'il lui fallait : la révolution allait créer sa propre éloquence. Mirabeau mourut assiégé de sombres pressentiments. Près de se fermer à la lumière, ses yeux s'ouvrirent un moment sur l'abyme où l'ordre social allait s'engloutir; il mourut, et la tribune législative demeura froide et inanimée jusqu'au moment où la révolution y monta elle-même pour se défendre, et pour incendier les trônes des rois qui osaient la regarder en face et la menacer.

La tribune de l'assemblée législative a lais-

sé, jusque près de son terme, peu de souvenirs. Tout était alors dans une fausse position; l'un des pouvoirs élémentaires des sociétés, quels que soient leurs modes de gouvernement, l'aristocratie avait été bannie de la constitution; il ne restait plus en présence que la royauté, dépouillée d'influence et de prestige, et une démocratie inexpérimentée, qui voulait essayer la domination : une catastrophe était inévitable. Le mouvement des armées étrangères vers la France, les clameurs menaçantes de l'émigration, le soulèvement de la Vendée, précipitèrent la crise. C'est alors qu'une nouvelle éloquence, une éloquence toute révolutionnaire, agite la tribune, et appelle le peuple à la destruction. Le peuple obéit ; une monarchie de quatorze siècles est, en un jour, couchée dans la poussière; Louis XVI, roi honnête homme, Louis XVI, digne d'une autre époque et d'un sort meilleur, est livré à l'implacable révolution, qui ne se croira hors d'atteinte qu'en donnant au monde le terrible spectacle de la majesté royale traînée à l'échafaud.

L'orateur de l'époque fut Vergniaud, de la Gironde. Ses paroles maîtrisaient les imaginations; les grandes formes de l'éloquence, le majestueux développement des périodes, l'abondance et l'éclat des images, l'accumulation des preuves, l'art d'émouvoir, le placèrent au premier rang. Il présida à la tempête qui engloutit le trône. Il voulut alors, avec son parti, s'arrêter; mais la force de projection qui avait lancé le peuple dans l'anarchie ne pouvait être suspendue par des lois. La révolution, toujours inquiète, avait besoin, pour croire à sa propre existence, d'un despotisme sans limites; elle saisit un sceptre sanglant, et tout courba la tête devant elle.

Telle fut l'origine de ces luttes terribles entre les représentants de la révolution et les hommes qui voulaient fonder la république, et établir les formes légales propres à ce genre de gouvernement. Vergniaud fut encore le premier parmi ces républicains; mais une lutte vive et prolongée répugnait à l'indolence naturelle de son caractère. Il semble, en méditant ses discours, qu'il pressentait sa desti-

née ; il y a souvent de la douleur, quelquefois des gémissements dans son éloquence; on voit que de sombres présages obsèdent et attristent son imagination. Lorsqu'au nom de la France, au nom de ses amis, il veut repousser la solidarité des attentats révolutionnaires; lorsqu'il s'efforce d'arrêter le mouvement anarchique du peuple, c'est ainsi qu'il parle aux habitants de Paris :

« Qui pourrait habiter une cité où régne-
» raient la désolation et la mort ? Et vous,
» citoyens industrieux, dont le travail fait
» toute la richesse, et pour qui les moyens
» de travail seraient détruits ; vous qui avez
» fait de si grands sacrifices à la révolution,
» et à qui l'on enlèverait les derniers moyens
» d'existence ; vous, dont les vertus, le pa-
» triotisme ardent et la bonne foi ont rendu
» la séduction si facile, que deviendriez-vous ?
» quelles seraient vos ressources ? quelles
» mains essuieraient vos larmes, et porteraient
» des secours à vos familles désespérées ?

» Iriez-vous trouver ces faux amis, ces

» perfides flatteurs qui vous auraient préci-
» pités dans l'abyme ? Ah ! fuyez-les plutôt !
» Redoutez leur réponse ! Je vais vous l'ap-
» prendre. Vous leur demanderiez du pain ;
» ils vous diraient : *Allez dans les carriè-*
» *res disputer à la terre quelques lambeaux*
» *sanglants des victimes que nous avons*
» *égorgées !* ou : *Voulez-vous du sang ? pre-*
» *nez-en ! voici du sang et des cadavres ;*
» *nous n'avons pas d'autre nourriture à vous*
» *offrir !*.... Vous frémissez, citoyens ! O ma
» patrie, je demande acte à mon tour des ef-
» forts que je fais pour te sauver de cette crise
» déplorable. »

« Profitons, s'écriait-il dans une autre
» conjoncture, profitons des leçons de l'expé-
» périence ! Nous pouvons bouleverser les
» empires par des victoires ; mais nous ne fe-
» rons de révolutions chez les peuples que
» par le spectacle de notre bonheur. Nous
» voulons renverser les trônes : prouvons que
» nous savons être heureux avec une répu-
» blique ! Si nos principes se propagent avec
» tant de lenteur chez les nations étrangères,

» c'est que leur éclat est obscurci par des so-
» phismes anarchiques, des mouvements tu-
» multueux, et surtout par un crêpe ensan-
» glanté.

» Lorsque les peuples se prosternèrent pour
» la première fois devant le soleil pour l'ap-
» peler père de la nature, pensez-vous qu'il
» fût voilé par ces nuages destructeurs qui
» portent les tempêtes ? Non, sans doute ;
» brillant de gloire il s'avançait alors dans
» l'immensité de l'espace, et répandait sur
» l'univers la fécondité et la lumière.

» Eh bien ! dissipons par notre fermeté ces
» nuages qui enveloppent notre horizon po-
» litique ! Foudroyons l'anarchie, non moins
» ennemie de la liberté que le despotisme !
» Fondons la liberté sur les lois et une sage
» constitution ! Bientôt vous verrez les trô-
» nes s'écrouler, les sceptres se briser, et les
» peuples, étendant les bras vers vous, pro-
» clamer par des cris de joie la fraternité uni-
» verselle ! »

Ce genre d'éloquence, où tout est image et sentiment, représente bien l'état d'exaltation et de violence où la société était plongée. Mais Vergniaud et son parti voulaient des lois; le sanglant génie des révolutions leur répondait par l'organe mugissant de Danton, son orateur :

« Une nation en révolution est comme l'ai-
» rain qui bout et se régénère dans le creu-
» set. La statue de la liberté n'est pas fon-
» due : le métal bouillonne, et si vous n'en
» surveillez le fourneau, vous serez tous
» brûlés.

» Montrez-vous révolutionnaires, mon-
» trez-vous peuple, et alors la liberté n'est
» plus en péril. Les nations qui veulent être
» grandes doivent, comme les héros, être
» élevées à l'école du malheur.

» J'insiste sur ce qui est plus qu'une loi,
» sur ce que la nécessité vous commande :
» soyez peuple! Que tout homme qui porte
» encore dans son cœur une étincelle de li-

» berté ne s'éloigne pas du peuple! Nous ne
» sommes pas ses pères, nous sommes ses en-
» fants; exposons-lui nos besoins et nos res-
» sources; disons-lui qu'il sera inviolable s'il
» veut être uni. »

A ces paroles d'un tribun révolutionnaire, le peuple s'ébranle; l'ennemi s'enfuit avec consternation, comme le voyageur surpris, qui s'éloigne, en frémissant, du Vésuve irrité. La Gironde périt, consumée dans l'embrasement général; la révolution est sauvée; mais que deviendra la liberté?

La liberté! Les révolutions et les contre-révolutions ne sauraient vivre en paix avec elle : les unes veulent du despotisme pour se défendre, les autres pour envahir. La liberté est dans l'ordre légal, et l'ordre gêne les mouvements excentriques des peuples, qui ont besoin d'une impétueuse énergie de tous les jours, de toutes les heures, pour sauver leur indépendance. Aussi, quand le parti républicain fut vaincu, commença ce règne d'épouvante, qui fit cesser toutes les résistances

intérieures, cette centralisation de pouvoirs, cette inexorable dictature dont ni la pitié ni le repentir ne pouvaient approcher. L'éloquence en deuil s'exila de la tribune. De froides déclamations, des accents de haine, des sentences proscriptives, tel fut le langage de la dictature; elle poussa jusqu'aux plus déplorables excès l'oubli de l'humanité et de la morale. Une muette terreur enchaînait les âmes. Au dedans, qu'entendiez-vous? Le retentissement des ateliers où se forgeaient les foudres nationales, de sourds murmures, quelques joies effrayantes, le bruit lugubre des têtes roulant sur l'échafaud; au dehors, l'hymne glorieux des combats, le son de la trompette, le pas de charge, et des cris de victoire.

Danton voulut, avant le temps, retirer du fourneau la statue de la liberté; le métal bouillonnait encore; il en fut brûlé. Mais, le territoire une fois affranchi, la dictature se tua elle-même. Le peuple n'avait plus besoin que d'institutions et de lois : la France essaya sa troisième constitution. De nouveaux talents

reparurent à la tribune ; aucun d'eux ne saisit le sceptre du génie et ne se fit obéir. Cependant l'esprit de faction vivait toujours ; bientôt les Français se déchirèrent avec fureur ; les pouvoirs constitutionnels, minés par la licence, perdent chaque jour leur aplomb et leur force ; l'étranger se réveille, nos armées reculent ; le bruit des armes se rapproche de nos frontières menacées. Il ne s'agit plus de liberté ; il faut encore vaincre ou mourir pour l'indépendance.

Une nouvelle dictature est devenue nécessaire ; mais qui osera l'accepter ? Qui osera, au milieu du soulèvement des passions, du choc des partis, de l'affaiblissement moral de la société, se rendre responsable du sort de la France ? La révolution a besoin d'un défenseur contre l'Europe conjurée : c'est dans les camps, c'est sous les drapeaux de la gloire qu'elle va le chercher : c'est au vainqueur d'Arcole, au héros des Pyramides, qu'elle remet ses arsenaux, ses armées, ses trésors, son enthousiasme, ses intérêts, ses principes et son pouvoir absolu. Lui seul peut en sup-

porter le poids ; lui seul peut ramener et fixer la victoire sous les étendards de Jemmappes et de Fleurus ; lui seul peut comprimer les factions anarchiques, enchaîner toutes les volontés à sa volonté suprême, appeler à lui tous les genres de supériorités et d'illustrations, s'élever encore au-dessus, et, de ce point sublime, dicter des lois aux maîtres du monde.

L'indépendance, qui est la vie des nations, l'indépendance du peuple français fut mise hors d'atteinte ; mais un silence injurieux avait été imposé à la tribune, et l'éloquence s'était réfugiée sous les drapeaux. C'est de là que partaient ces puissantes expressions, ce langage de l'héroïsme, qui enlevait les masses comme un seul homme, renversait les empires, et semblait prononcer les irrévocables arrêts du destin. Au fanatisme de la liberté succéda le fanatisme de la gloire, qui fit des prodiges ; mais la liberté avait encore de nombreux amis. Lorsque Bonaparte descendit du consulat au trône impérial, la liberté lui retira son appui ; la révo-

lution, qui avait achevé sa tâche, quitta la France, et commença ses voyages autour du monde : Napoléon resta seul avec son génie et le despotisme.

Un tel état de choses ne pouvait se soutenir que par un pacte éternel avec la victoire. Toute l'énergie était dans l'armée ; il aurait fallu que cette armée eût pu vaincre les éléments avec autant de facilité que les bataillons ennemis. Le trône impérial était réellement sous la tente ; l'image seule de ce trône militaire décorait les Tuileries : il devait donc subir les chances des combats, les vicissitudes de la fortune, s'élever avec le succès, s'affaiblir par les revers, et disparaître enfin au milieu des tempêtes.

Pendant la durée de ce règne si fécond en grandes choses, et qui ne présentait après tout qu'un despotisme viager, la France, tranquille au dedans et victorieuse au dehors, avait pris de nouvelles habitudes ; les fruits de la révolution avaient mûri ; ses intérêts étaient

devenus nationaux ; ce qu'il y avait de juste et de raisonnable dans ses principes faisait partie de la raison commune ; l'instruction, plus généralement répandue, adoucissait les mœurs, rapprochait les diverses classes de citoyens et donnait un nouvel essor à l'industrie.

Le despotisme est dans la politique ; tout le reste se trouve dans l'ordre légal. La nation marchant sans entraves vers un avenir prospère n'est ni troublée dans le présent, ni rejetée avec violence vers le passé. Elle voit s'élever de toutes parts des monuments glorieux ou utiles ; des canaux ouverts appellent le commerce et la richesse ; de précieuses manufactures affranchissent nos besoins et notre luxe de tributs étrangers ; les fleuves sont domptés, les rochers se brisent, les Alpes s'aplanissent, et des communications faciles sont établies entre les points de l'Europe les plus éloignés ; un recueil de lois conformes aux éternelles maximes de la justice et aux besoins de la civilisation paraît comme le plus beau travail de la raison et de la sagesse d'un âge éclairé ; la religion est dans l'état ce

qu'elle y doit être, la gardienne céleste de la morale, la conservatrice de la paix et de toutes les charités humaines. D'amers souvenirs, des luttes d'intérêts et d'opinions, ne portent le désordre ni dans la société, ni dans les familles; la réconciliation entre les partis semble terminée; et l'éclat d'une gloire incomparable, le progrès des arts, le développement graduel de l'esprit humain, l'indépendance nationale assurée, compensent l'absence passagère de la liberté.

Tant de prospérités devaient finir. La révolution ne redoutait que les trônes, et n'avait fait la guerre qu'aux rois; le superbe héritier, le fils dédaigneux de la révolution, oubliant la politique maternelle, ébloui des splendeurs du diadème, plein d'une aveugle confiance dans son étoile, couvrit les dynasties royales d'une effrayante tutelle, et voulut traiter les nations comme la république avait traité les rois. Il ne put se concilier les monarques, et il révolta le patriotisme des peuples. Il apprit en Espagne que des batailles gagnées pouvaient renverser un trône qui ne

s'appuie que sur la force militaire, mais qu'elles ne soumettent point les nations unies par le sentiment de leur dignité blessée et par l'horreur du joug étranger. Désarmé du glaive révolutionnaire, il se trouvait en présence d'une révolution que lui-même avait imprudemment suscitée. Il dut à cette révolution le premier revers du drapeau de l'empire. « Il n'est » donc pas invincible! » telle fut la pensée des rois et des peuples. Napoléon pouvait-il s'arrêter sans compromettre sa destinée? Des personnes de sens et d'expérience l'ont pensé; je crois que c'est une erreur. On n'abandonne point sans péril un système de domination dont le développement est avancé, et dont le succès peut seul justifier l'audace. La position de l'empereur lui défendait de souscrire aux conditions d'un traité qu'il n'aurait pas dictées lui-même; la gloire et l'empire étaient le seul élément où il pût vivre. Ce n'est pas aux fils couronnés des révolutions qu'il appartient de transiger avec la fortune : ils sont condamnés à d'éternels travaux; il n'y a de sécurité, de légitimité pour eux, que dans la victoire.

Nous savons, et la postérité saura, quelle incroyable énergie fut opposée à la grande ligue des rois et des peuples ; par quels prodiges de constance, de courage et d'habileté, Napoléon répara d'effrayants désastres, et mit plus d'une fois en doute si le génie d'un homme abandonné à lui-même ne l'emporterait pas sur les forces réunies d'un monde entier soulevé contre sa puissance. Jamais il ne fut plus grand, plus admirable que dans cette campagne de l'intérieur où, à la tête d'une poignée de braves, il soutint, pendant trois mois, le choc de l'Europe armée, victorieux partout où étincelait son épée, se multipliant avec les dangers, et fléchissant le dernier sous l'inexorable nécessité.

Comment s'est-il fait que la nation ne se soit pas levée tout entière en 1814, comme elle l'avait fait en 1792, et n'ait pas rejeté l'étranger hors de la frontière? Faut-il le répéter, la révolution n'était plus en France; il ne restait plus que le sentiment de la liberté, et Napoléon en avait perdu l'éloquence. La liberté ne pardonne point les outrages du

pouvoir; elle s'en venge par l'abandon aux jours du péril; elle voit tomber avec indifférence, souvent même avec joie, ceux qui se font ses ennemis. Lorsqu'elle est un besoin de l'époque, l'avenir ne saurait l'effrayer: la nature humaine et le temps, voilà ses auxiliaires.

Si les rois, au lieu de menacer l'existence d'un homme, avaient manifesté la pensée de détruire l'indépendance du pays, il en serait sans doute arrivé autrement. La révolution, revenue sur ses pas, aurait repris avec fureur son anarchique empire; le volcan se serait rouvert sur tous les points du territoire, et nous serions peut-être encore dans l'embrasement. Les rois, mieux conseillés, annonçaient la paix, l'indépendance, et le retour de la liberté; un sentiment secret, une espèce d'instinct, avertissait les Français que leur indépendance ne pouvait être détruite: la France, le front encore rayonnant de gloire, attendit les événements.

Remarquons en passant que le coup le plus

funeste pour Napoléon partit de cette même tribune d'où il avait chassé la liberté, et qui, depuis dix ans, était condamnée au silence. Le fameux rapport de la commission du corps législatif (1) fut pour l'empereur comme une révélation de sa destinée; elle lui annonça qu'il n'avait plus à compter que sur lui-même. Il en parut surpris, ce qui étonna tout le monde; il n'en fut point intimidé, ce qui n'étonna personne.

Nous voici parvenus à la restauration. Ce fut dans tous les temps un singulier spectacle qu'une restauration. Celle qui s'est opérée au milieu de nous a un caractère qui lui est propre; elle nous arriva sans avoir été prévue et comme un accident dans l'ordre des choses; ce fut un bonheur pour elle et pour nous. Sans force d'opinion, sans trésors, sans armée, il lui fallait cependant un appui. Elle

(1) La commission était composée de MM. Raynouard, Lainé, Flaugergues et Maine de Biran.

fit entendre des paroles de paix, d'union, de liberté : la France répondit à ce noble langage, et la restauration commença.

La maison de Bourbon reparut sur le trône ; elle y reparut avec l'intérêt qu'inspirent de longs malheurs, avec le respect dû au souvenir du meilleur des rois, avec une ancienne renommée de modération et de sagesse ; elle y reparut comme médiatrice entre l'Europe et la France, entre les temps anciens et les temps nouveaux ; comme l'arbitre suprême, et non comme l'esclave des partis, qui, après quatorze années de silence et d'inaction, allaient reprendre la vie et la parole.

La charte nous fut donnée ; cette charte, élevant un rempart contre le despotisme et l'anarchie, assigne aux pouvoirs de la société les limites qu'ils ne peuvent franchir, constate l'état des lumières politiques de l'époque, établit nettement tous les droits légitimes, et place les libertés publiques et privées sous l'empire de la loi. Ce grand bienfait fut accepté avec reconnaissance ; et, comme l'a dit

lution, qui avait achevé sa tâche, quitta la France, et commença ses voyages autour du monde : Napoléon resta seul avec son génie et le despotisme.

Un tel état de choses ne pouvait se soutenir que par un pacte éternel avec la victoire. Toute l'énergie était dans l'armée ; il aurait fallu que cette armée eût pu vaincre les éléments avec autant de facilité que les bataillons ennemis. Le trône impérial était réellement sous la tente ; l'image seule de ce trône militaire décorait les Tuileries : il devait donc subir les chances des combats, les vicissitudes de la fortune, s'élever avec le succès, s'affaiblir par les revers, et disparaître enfin au milieu des tempêtes.

Pendant la durée de ce règne si fécond en grandes choses, et qui ne présentait après tout qu'un despotisme viager, la France, tranquille au dedans et victorieuse au dehors, avait pris de nouvelles habitudes ; les fruits de la révolution avaient mûri ; ses intérêts étaient

anciens abus ! Ils se présentèrent, dès les premiers jours de l'époque nouvelle, comme les accusateurs passionnés du présent, et de tout ce qui s'était fait en France depuis un quart de siècle. Les cendres de l'anarchie furent remuées ; les intérêts nationaux se sentirent audacieusement attaqués ; ce malaise général, inévitable précurseur des grands mouvements politiques, troubla la société. La tribune, rouverte aux débats publics, aurait pu remédier à tout. Quelques orateurs y parurent avec des intentions droites et un talent recommandable ; mais, courbés pendant dix ans sous le despotisme, ils n'avaient pas encore cette attitude libre et imposante qui rend la vérité victorieuse ; l'asservissement de la presse périodique y contribua, et ce fut un malheur : il y eut licence de la presse, parce qu'il n'y avait pas liberté.

La contre-révolution, telle que la majorité des royalistes paraissait la désirer, était impossible. On pouvait arriver au despotisme, à la tyrannie ; mais à l'ancien régime, jamais. Les éléments en avaient été réduits

qu'elle y doit être, la gardienne céleste de la morale, la conservatrice de la paix et de toutes les charités humaines. D'amers souvenirs, des luttes d'intérêts et d'opinions, ne portent le désordre ni dans la société, ni dans les familles; la réconciliation entre les partis semble terminée; et l'éclat d'une gloire incomparable, le progrès des arts, le développement graduel de l'esprit humain, l'indépendance nationale assurée, compensent l'absence passagère de la liberté.

Tant de prospérités devaient finir. La révolution ne redoutait que les trônes, et n'avait fait la guerre qu'aux rois; le superbe héritier, le fils dédaigneux de la révolution, oubliant la politique maternelle, ébloui des splendeurs du diadème, plein d'une aveugle confiance dans son étoile, couvrit les dynasties royales d'une effrayante tutelle, et voulut traiter les nations comme la république avait traité les rois. Il ne put se concilier les monarques, et il révolta le patriotisme des peuples. Il apprit en Espagne que des batailles gagnées pouvaient renverser un trône qui ne

encore à la fortune, et ce dernier effort fut digne de lui; mais il y survécut. La tribune populaire, armée contre son génie, lui fit expier le 18 brumaire; l'homme qui d'un geste commandait aux rois, qui abattait et relevait à son gré les trônes, dont les triomphes avaient lassé la renommée, et que l'Europe ne pouvait contenir, Sainte-Hélène, un rocher perdu dans l'immense Océan, le reçoit. Il avait été quelquefois au-dessous de ses prospérités, il s'élève au-dessus de son malheur; nulle faiblesse n'a obscurci cette gloire, n'a terni cette infortune. Sainte-Hélène! c'est là que la mort est venue le saisir, là que repose l'homme dont le souvenir remplira les siècles. Un peu de cendre proscrite, voilà ce qui reste de tant de grandeurs!

Tandis que Napoléon se livre à la meurtrière hospitalité de l'Angleterre, la contre-révolution reparaît sous l'escorte de l'étranger; elle s'attache encore une fois à la restauration, comme les plantes parasites s'attachent au chêne des forêts, pour vivre à ses dépens et pour l'étouffer; et ici, qu'il me soit

permis de démêler deux intérêts qui dominent notre système politique, et qu'il faut bien distinguer si l'on veut juger le présent et prévoir l'avenir. L'intérêt de la restauration est celui de la liberté, de l'ordre légal, de la paix, de tous les droits consacrés par la raison de l'homme : c'est un intérêt national. L'intérêt de la contre-révolution est celui du privilége, du pouvoir arbitraire, de la tyrannie : c'est l'intérêt du petit nombre. D'abord elle n'a point marché à découvert ; elle s'est cachée sous la restauration, dont elle a égaré la marche et perverti les conseils ; faible par le talent ; puissante par l'audace et l'intrigue, par un accès facile auprès du trône, par l'adulation, l'hypocrisie, et le dédain de toute morale.

La liberté unie à la restauration s'est retranchée dans la charte : c'est là son domaine et son refuge. Elle a jeté son voile, et la contre-révolution a ôté son masque. Ce n'est plus contre la révolution que les attaques sont dirigées : une leçon trop sévère a été reçue

Dans les premières années de la seconde restauration, les partis opposés se rencontrèrent à la tribune. Appuyée sur les baïonnettes étrangères, la contre-révolution prit courage et voulut parler; à l'obscurité de ses conceptions, à l'incohérence gothique de ses arguments, aux tournures embarrassées de son langage, on eût dit que le treizième siècle était sorti de la nuit des temps, et renaissait avec toute sa barbarie dans la France civilisée. Les orateurs de la restauration et ceux de la liberté auraient dû s'unir : ils défendaient le même intérêt. Mais trop de passions avaient été remuées, trop d'amours-propres compromis; ce fut pendant quelque temps la confusion des idées et des langues; on ne s'entendait pas.

Il faut le proclamer hautement, si l'on est enfin parvenu à s'entendre, si la restauration et la liberté parlent le même langage, nous le devons aux membres de l'une et de l'autre chambre qui ont formé l'opposition constitutionnelle; nous le devons surtout à l'illustre général Foy, honneur de la tribune natio-

nale, et modèle accompli des vertus militaires et civiles. La liberté n'a jamais manqué de talents, et je pourrais en citer dont la mémoire vivra toujours ; mais il lui fallait du génie : le général Foy se présenta et fut accepté. Son éloquence, trempée dans les feux de la république, dans la gloire du consulat, dans l'héroïsme de l'empire, réunissait les qualités nécessaires pour imposer à la malveillance, pour commander l'attention et le respect. Je ne crains pas d'être accusé d'injustice et d'exagération en disant qu'il a été l'orateur de l'époque.

Il a été l'orateur de l'époque, parce qu'il en a reconnu les besoins ; parce qu'il a senti que, dans notre état social, la royauté devait être l'alliée naturelle de la liberté ; qu'elles devaient se servir mutuellement d'appui, et que la contre-révolution ne pouvait être vaincue que par cette alliance. Il s'est retranché dans la Charte, comme un général habile dans une forteresse assiégée ; secondé par quelques braves, il en a défendu les approches avec une infatigable fermeté. Quand

la brèche a été faite par les dernières lois sur les élections et la septennalité, il est resté debout sur la brèche, ralliant à sa voix puissante tous les amis de la liberté.

On se rappelle l'impression profonde que produisirent ses premières paroles, dans les débats sur la réduction du traitement de la Légion-d'Honneur :

« Pendant un quart de siècle, dit-il, » presque tous nos citoyens ont été soldats ; » depuis la paix, nos soldats sont redevenus citoyens : souvenirs, sentiments, espérances, tout fut, tout est resté commun entre la masse du peuple et notre » vieille armée. Aussi les paroles qui s'élèvent de cette tribune, pour consoler de » nobles misères, sont-elles recueillies avec » avidité jusque dans les moindres hameaux : » il y a de l'écho en France quand on prononce ici les noms d'honneur et de patrie. »

Après une discussion entraînante et irrésis-

tible, après avoir dit que la diminution du traitement réduit à l'aumône un grand nombre de légionnaires, l'orateur s'écrie :

« Oui, Messieurs, à l'aumône ! Qui de » nous n'a pas vu des hommes, naguère en- » noblis par le commandement, que la faim » condamne aujourd'hui aux travaux les plus » grossiers ? Qui de nous n'en rencontre pas » tous les jours qu'une noble pudeur force à » cacher sous leurs vêtements délabrés le » ruban que leur sang a rougi ? Qui de nous » n'a pas déposé le denier de la veuve dans » des mains mutilées par le fer de l'ennemi ?

» Hâtons-nous de demander au trône de » faire taire des cris accusateurs ! Les hon- » neurs accordés aux souvenirs du passé ne » sont pas perdus pour la génération qui s'a- » vance ; ils animeront d'un principe d'acti- » vité salutaire cette jeune armée qu'un mi- » nistre habile (1) a donnée en deux ans à la

(1) Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

» France, et dont il a quitté trop tôt la di-
» rection pour l'achèvement de son œuvre
» patriotique, trop tôt peut-être pour notre
» avenir comme nation indépendante. La
» justice rendue aux braves sera, pour notre
» état social, une source d'améliorations. Il
» n'est pas bon que les notabilités naturelles,
» légales, compatibles avec les droits de tous,
» se heurtent entre elles. Tâchons que la con-
» sidération universelle embrasse tout ce qui
» est honnête et généreux. Croyez-moi, tout
» le monde y gagnera. La gloire héritée vivra
» plus paisible, et recueillera plus de respect,
» quand elle ne sera plus hostile envers la
» gloire acquise. La grande propriété retrou-
» vera sa juste part d'influence dans l'état,
» lorsque tous les Français seront unis de
» cœur et d'habitude dans leurs hommages
» aux services rendus et aux droits acquis,
» dans leur fidélité au roi et à la charte, dans
» leurs vœux pour l'honneur et l'indépen-
» dance de la France. »

Ce genre d'éloquence, majestueuse dans sa simplicité, empreinte de cette franchise mi-

litaire qui ne laisse point de nuages sur la pensée, était le langage qui convenait à l'époque; il fut entendu avec transport. La liberté salua son orateur.

Le parti constitutionnel avait, dès l'origine, été composé d'éléments divers et peu cohérents. Il n'y avait, il ne pouvait y avoir ni unité dans ses vues, ni unité dans son langage. Les leçons sévères qu'il a reçues de la contre-révolution, attentive à ses fautes, lui ont donné l'expérience qui lui manquait. Il a compris sa destinée; il sait aujourd'hui que sa force est dans la sagesse, et qu'il triomphera tôt ou tard, parce qu'il est la nation tout entière. Le calme de son attitude rend ses ennemis furieux; mais leur fureur ne s'exerce que par d'obscures vexations, par des calomnies méprisées, par des actes de vengeances personnelles; elle est impuissante contre la société, dont la marche paisible et mesurée ne peut plus s'arrêter dans la grande carrière de la civilisation.

Si l'éducation de notre liberté est si avan-

cée, nous le devons principalement au général Foy, et à ses honorables amis. Défenseurs de la charte, ils restaient sur un terrain où devaient arriver successivement les hommes d'honneur de toutes les opinions, pour se former en phalange sacrée, et sauver le trône, en sauvant la liberté.

Avec quelle noblesse de sentiments, quelle sublimité de courage, notre orateur ne repoussa-t-il pas, au nom de la patrie, l'accusation d'un crime affreux dont la contre-révolution voulait charger la liberté, mère de toutes les vertus.

« Un petit-fils de Henri IV nous a été enlevé, dit-il, qui lui ressemblait d'inclination et de cœur. Comme son immortel aïeul, il a reçu le coup de mort de la main d'un fanatique; aussitôt ont retenti des cris de vengeance que la douleur n'avait pas inspirés. Des factieux, répudiés par les hommes de toutes les opinions qui ont le cœur français, ont voulu rendre la nation complice d'un crime solitaire. N'en a-t-on

» pas entendu qui s'efforçaient à répandre le
» soupçon jusque sur les vieux défenseurs de
» la patrie? Ils ne savent donc pas, les insensés,
» que du cœur d'un soldat peut jaillir la
» colère, mais jamais la traîtrise; ils ne savent
» pas que les braves s'entendent et se devinent,
» et que c'était particulièrement sur
» le plus jeune des fils de notre roi que nous
» comptions pour les jours du danger, comme
» lui-même avait compté sur nous.

» Il appartient à la sagesse des chambres
» de défendre contre la rage des partis un
» trône que le malheur a rendu plus auguste
» et plus cher à la fidélité. Craignons, en faisant
» une loi odieuse, sans être utile, de
» remplacer la douleur publique par d'autres
» douleurs qui feraient oublier la première.
» Le prince que nous pleurons pardonnait en
» mourant à son infâme assassin. Oh! comme
» son âme généreuse se fût indignée s'il eût
» pu prévoir les angoisses de l'innocent. Faisons,
» Messieurs, que le profit d'une mort
» sublime ne soit pas perdu pour la maison
» royale et pour la morale publique. Que la

» postérité ne puisse pas nous reprocher
» qu'aux funérailles d'un Bourbon, la liberté
» des citoyens fut immolée pour servir d'héca-
» tombe. La raison d'état le défend, l'honneur
» français s'en irrite, la justice en frémit. »

Le général Foy s'apercevait de temps à autre que la contre-révolution, en attaquant la liberté, jetait quelquefois un regard menaçant sur l'œuvre consommée de la révolution. Mais cette œuvre se défend elle-même, parce qu'en d'autres termes, c'est la société telle qu'elle existe. Aussi l'orateur n'a-t-il jamais traité sérieusement cette question. Il s'est contenté d'exposer les faits avec simplicité, laissant les conséquences au bon sens du public. Que de vérité et de sagesse dans les paroles suivantes :

« On a dit que le perfectionnement de l'a-
» griculture et le bonheur des paysans étaient
» l'œuvre de la révolution. On a dit une vé-
» rité : c'est la révolution qui les a rendus pro-
» priétaires, qui leur a donné des champs, des
» jardins, de bons vêtements; c'est par elle

» qu'ils voyagent dans les diligences suspen-
» dues; c'est par elle qu'ils sont heureux; c'est
» par elle qu'ils ont contracté des habitudes
» d'aisance dont ils ne se déferont pas aisément.
» Et pourquoi, malgré les fautes de l'admi-
» nistration, la France jouit-elle de ce temps
» calme? c'est parce que la propriété est di-
» visée, c'est parce qu'il y a beaucoup de pro-
» priétaires, et qu'ils sont intéressés au main-
» tien de l'ordre. Mais qu'il vienne un jour où,
» pour refaire la grande propriété, on menace
» la propriété nouvelle, que le privilége re-
» paraisse, et vous verrez ce qui arrivera! »

Ce langage, si remarquable par sa modération dans une question aussi palpitante d'intérêt; ce langage si propre à calmer les passions; cette leçon salutaire donnée par la sagesse à l'imprudence de parti; ce réspect des convenances; cette mesure parfaite; tout annonce le citoyen qui possède la qualité la plus essentielle que Cicéron exige de l'orateur, la vertu.

Oui, la vertu! Les organes des contre-révolutions et des congrégations la dédaignent:

ils n'ont à exciter que des passions mauvaises; mais elle est le génie des orateurs de la liberté. C'est elle qui les avertit de ce qu'ils ont à dire, et de ce qu'il faut taire; c'est elle qui donne l'autorité à leur geste et la puissance à leur parole; c'est elle qui leur fait mépriser même la popularité, lorsqu'elle ne peut s'acquérir qu'aux dépens de la justice et des vrais intérêts de la patrie; c'est aussi par elle que la gloire s'attache à l'immortalité.

Le général Foy avait reconnu toutes les positions sociales. Il avait vu que la contre-révolution se servait de la restauration pour asseoir sa tyrannie, et que, toute force morale manquant à ses desseins, elle se plaçait dans les lois, se faisait ainsi une législation à son usage, et envahissait en même temps tous les pouvoirs de l'état. Il voyait un redoutable auxiliaire accourir au secours de la contre-révolution, armé d'anathèmes et de fanatisme. Ce parti, que distingue le nom de *congrégation*, après avoir suivi des routes ténébreuses, se mont ait enfin au grand jour; sa voix était menaçante, son front superbe,

son œil enflammé ; il marquait déjà la liberté religieuse pour sa première victime.

Dans cette complication d'intérêts, la lutte entre les doctrines était établie; chaque mesure législative devait être mise à découvert; il ne s'agissait point de persuader une assemblée, mais d'avertir la société. La vérité, glissant sur des majorités glacées, rejaillissait hors de l'enceinte des discussions, et arrivait au peuple, avide de l'entendre; au peuple, qui la recevait comme la consolation du présent, comme l'espérance de l'avenir. La contre-révolution, gênée par cette courageuse franchise, par cette éloquence populaire qui survivait à la *clôture* et aux *questions préalables*, reprochait à l'opposition de *parler par la fenêtre* : comme s'il était possible de parler autrement, lorsque l'évidence n'a plus de force sur les esprits, que tous les intérêts sont compromis, et qu'il ne reste d'autre ressource que d'armer l'opinion pour la défense de ces mêmes intérêts!

Jamais orateur ne prononça avec plus d'au-

torité les noms d'***honneur*** et de ***patrie***. Faut-il s'étonner si tant d'échos en France répétèrent et répètent encore ces mots magiques que la contre-révolution veut abolir? Le général Foy portait à la tribune cette fermeté de caractère qui s'était fortifiée dans les camps; il y avait quelque chose dans son attitude et dans son regard qui imprimait le respect. Toujours calme au milieu des plus violents débats, il ne se laissait émouvoir ni par le nombre ni par les clameurs passionnées de ses adversaires. Les interruptions soudaines donnaient encore plus d'élan à son éloquence; et c'est avec une présence d'esprit admirable qu'il repoussait des attaques imprévues. On se rappelle cette voix contre-révolutionnaire qui, au moment même où il entrait avec chaleur dans une importante discussion, l'interrompit pour lui demander la définition du mot ***aristocratie***. « L'aristocratie, répondit-» il, sans s'émouvoir, l'aristocratie au dix-» neuvième siècle, c'est la ligue, la coalition » de ceux qui veulent consommer sans pro-» duire, vivre sans travailler, occuper toutes » les places sans être en état de les remplir,

» envahir tous les honneurs sans les avoir mé-
» rités : voilà l'aristocratie. » La voix contre-révolutionnaire se tut, et la nation applaudit.

Toutes les hautes questions de justice et d'humanité trouvaient dans le général Foy une éloquence sympathique et un chaleureux défenseur. L'Espagne abandonnée aux angoisses de l'anarchie, aux tortures du fanatisme; la Grèce réveillée du long sommeil de la servitude, et luttant corps à corps avec le formidable empire de Mahomet; la révolution sillonnant les vastes contrées de l'Amérique méridionale, y déposant ses germes indestructibles, et appelant ces peuples nouveaux à l'indépendance; tous ces grands spectacles enflammaient la parole de l'orateur-citoyen, et lui inspiraient ces pensées brûlantes, ces mots impérissables qui font battre les cœurs et se fixent dans tous les souvenirs.

Il avait aussi cette éloquence réfléchie, infatigable, qui saisit l'ensemble d'une question, en approfondit les détails, et en déduit toutes les conséquences. Ses études laborieuses, un

travail constant d'observations et de comparaisons, avaient enrichi son esprit de connaissances positives et variées. Telle était la netteté de sa pensée, que rien de vague et d'obscur n'y pouvait entrer, et que la vérité en sortait comme une vive lumière ; le sophisme et la mauvaise foi disparaissaient devant elle Habile administrateur, il redressait tous les écarts de l'administration ; sentinelle vigilante de la fortune et du crédit public, il les défendait avec une persévérance à toute épreuve ; couvert de glorieuses cicatrices, il oubliait que chaque émotion de la tribune était un danger pour lui ; il vivait pour la patrie, et il est mort pour elle.

Ne lui demandons point le secret de sa composition : il était tout entier dans son âme. Rien d'étudié, rien de calculé dans sa manière ; tout est plein dans ses discours, et, ce qu'il y a de caractéristique, on n'y trouve aucune superfluité. Son abondance n'est jamais stérile ; avare de mots, l'expression la plus simple met sa pensée en relief, et cette simplicité est encore un ornement. Si une

grande vérité s'offre à sa pensée, il l'énonce avec une énergique précision, et c'est le pivot sur lequel tournent tous ses raisonnements.

« La force et le droit se disputent le monde, » dit-il, en s'adressant à l'émigration, impa- » tiente de son milliard ; la force et le droit » se disputent le monde : le droit, qui institue » et conserve la société ; la force, qui subju- » gue et pressure les nations.

» Qu'est-ce que le droit ? C'est, pour les » actes du gouvernement, comme pour ceux » des particuliers, la conformité aux lois po- » sitives et à ces principes d'éternelle raison » qui sont la base des lois de tous les pays. Il » n'y a devant ces lois que deux questions à » résoudre : l'émigration était-elle volontaire » ou forcée ? qu'allaient demander les émi- » grés aux étrangers ? »

La question ainsi posée, l'orateur entre avec fermeté dans la discussion ; ses raisonnements se pressent, ses preuves se développent dans un ordre parfait. L'intérêt du pays,

l'intérêt du trône, celui même de l'émigration, se montrent tour à tour pour repousser une loi funeste. « Je n'y vois, s'écrie l'orateur en finissant, que désordre dans le présent et trouble dans l'avenir. Ce n'est pas » moi qui m'associerai à cette œuvre de malheur. » L'assemblée, émue enfin par tant d'éloquence, frémit, et la loi passe.

On a voulu comparer le général Foy à d'autres orateurs; celui qui en a le plus approché est ce vertueux Camille Jordan, qui fut son ami, et qui mérita de l'être. Le cœur de Camille Jordan palpitait aussi d'indignation contre les ennemis de la France. L'aspect menaçant de la contre-révolution avait exalté son énergie morale; mais les efforts de la tribune abrégèrent aussi sa vie, et son dernier soupir fut pour la liberté.

Faut-il rappeler Mirabeau et Vergniaud? Ils ont eu le génie propre à leur époque. Mirabeau, porté par la révolution, avait l'avantage de l'attaque; sa force se multipliait par toutes les forces d'une puissante majorité; il

parlait en triomphateur devant un pouvoir vaincu. Le général Foy, au contraire, soutenait les attaques de la contre-révolution, victorieuse et acharnée sur sa proie. Toujours en défense, son éloquence était protectrice et non agressive; les élans de cette âme héroïque n'avaient rien d'hostile. La stabilité du trône, la gloire et la prospérité de la patrie, voilà ce qu'il protégeait avec les armes de la raison et les soudaines illuminations du génie.

L'éloquence de Vergniaud fut orageuse comme le temps où il vécut; il lance des foudres, mais il répand peu de lumière. Son admirable langage est rempli d'émotions et d'images; il appelle à son aide tout le pathétique des passions. Le général Foy, s'adressant à la raison publique et aux intérêts de tous, échauffe et éclaire tout à la fois. Il est incomparable lorsqu'il défend la gloire nationale insultée et l'honorable misère de ses compagnons d'armes; lorsqu'il conjure le ministère, si prodigue envers ses agents, d'épargner les cent cinquante officiers généraux de notre vieille armée, atteints dans leur repos et leur

existence par ce qu'il nomme « le dernier » coup de canon échappé de Waterloo. » Le général Foy ne souleva jamais que les plus nobles affections ; s'il s'indigne de la calomnie, c'est l'indignation de la vertu ; placé au-dessus des passions vulgaires, il s'oublie lui-même, il ne voit que la patrie, il ne respire que pour la patrie.

J'entends demander quels services il a rendus, comme législateur, à son pays. Quels services ! je vais vous le dire. Il nous a formés aux habitudes et au langage de la liberté ; il a soutenu, il a fortifié ces opinions constitutionnelles qui, au milieu des clameurs du fanatisme et des cris vindicatifs d'une aristocratie contre-révolutionnaire, se répandent, s'affermissent, et poussent leurs racines jusque dans les fondations de l'édifice social. Du haut de la tribune nationale, il exprimait les vœux de la nation, et la nation l'écoutait avec reconnaissance et admiration. Sa voix libre et retentissante prévenait le découragement, rassurait la faiblesse, intimidait le despotisme administratif, ralentissait son activité, et lui

opposait deux forces dominantes, la sagesse et le temps. Qui plus que lui a contribué à vaincre ces préjugés qui séparaient les hommes généreux, divisés d'opinions sur quelques points, mais enfin réunis pour soustraire les libertés publiques aux atteintes d'une secte impie dont l'audace veut associer la religion à la tyrannie ? Vous demandez quels ont été les services rendus par le général Foy ! Ne parlons ni des triomphes de son éloquence, ni de ses travaux guerriers : venez près de cette fosse où va descendre l'enveloppe matérielle de sa grande âme ; contemplez cette immense population plongée dans le deuil, calme dans sa douleur, et adoptant, au milieu des larmes, les jeunes fils du héros-citoyen ; entendez la France entière répondre avec enthousiasme à cette noble inspiration. Quel plus grand service que la révélation de l'opinion nationale, toujours la même, toujours unanime, qui sort toute-puissante d'un tombeau, et qui nous montre l'orateur de la liberté devenant, même par sa mort, le bienfaiteur de son pays ?

FIN.

